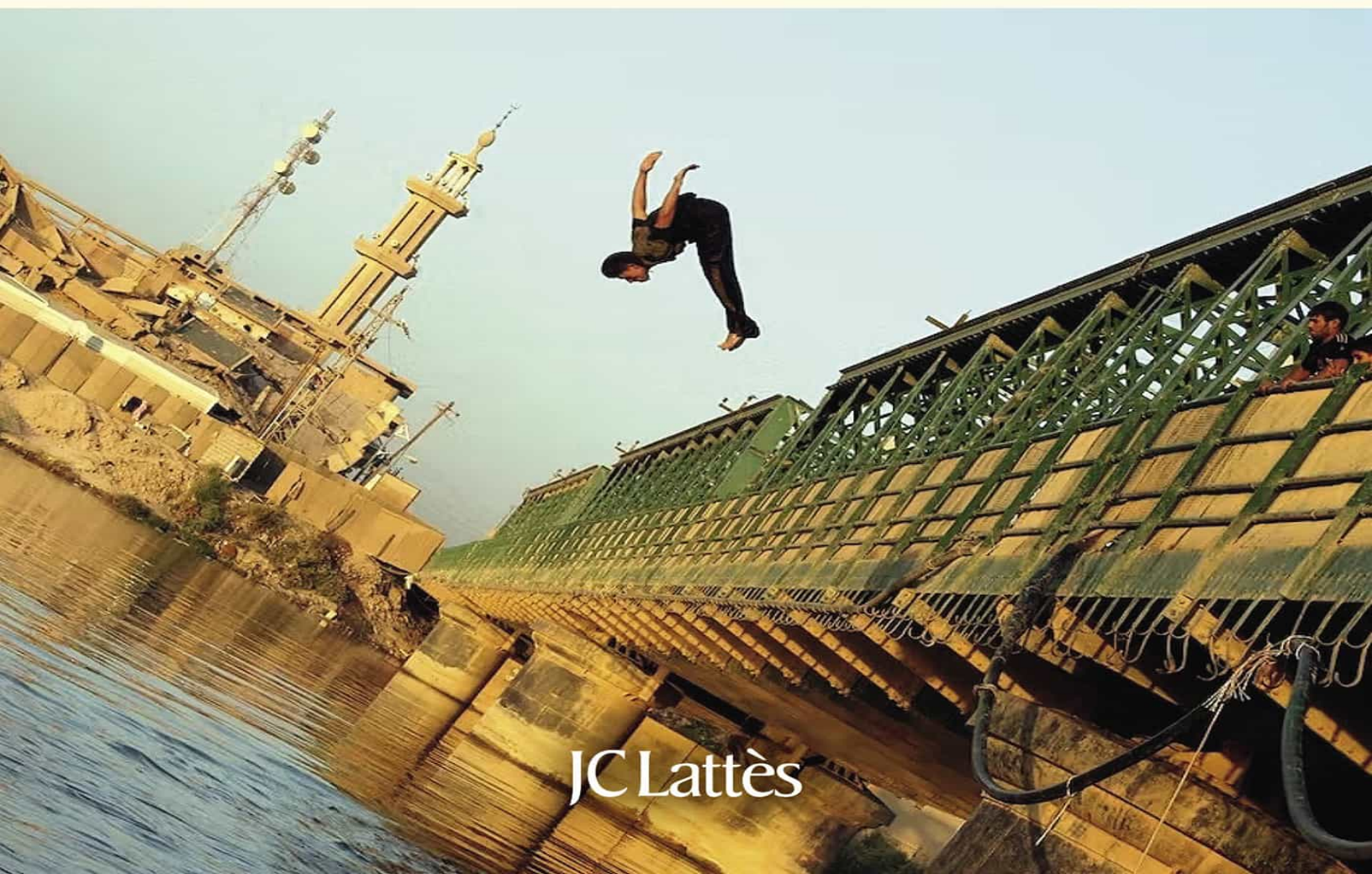


FEURAT ALANI

Je me souviens de Falloujah

roman



Feurat Alani

JE ME SOUVIENS
DE FALLOUJAH

Roman

JCLattès

Couverture : Le Petit Atelier
Photo : Mohammed Jalil

ISBN : 978-2-7096-7094-4

Feurat Alani est représenté par l'agence Catherine Nabokov et
Linwood Messina Literary Agency.

© 2023, éditions Jean-Claude Lattès.
(Parution : mars 2023)

www.editions-jclattes.fr

Ce document numérique a été réalisé par [PCA](#)

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR :

Le Parfum d'Irak, Arte Éditions/Éditions Nova, 2018 (Prix Albert Londres 2019).

Falloujah. Ma campagne perdue, Les Escales/Steinkis, 2020.

OceanofPDF.com

*Pour mon père, là-haut.
Pour ma mère et ma sœur.
Pour mon fils qui, un jour, trouvera sa voix.*

OceanofPDF.com

« L'oubli est le vrai linceul des morts. »
George SAND

« Le roman est un mensonge qui dit toujours la vérité. »
Jean COCTEAU

OceanofPDF.com

Prologue (6 octobre 2019)

Mon père avait un rêve silencieux. Réussir sa vie loin de l'Irak. Ce rêve s'est brisé dans les années 1970 à la sous-préfecture de Paris.

Si vous ne collaborez pas, ne rêvez pas, monsieur.

Ce rêve tenait dans un petit morceau de plastique rectangulaire. Une carte de réfugié politique, brandie par l'un des agents. L'échange avait été bref.

— C'est simple, cette carte, elle est là, elle existe, elle vous appartient. Mais elle a un prix. On veut tout savoir sur vos amis, leurs fréquentations, leurs idées politiques...

— Dans mon pays, je n'ai jamais trahi mes idées alors qu'on m'aurait offert une belle carrière. Ce n'est pas ici que je le ferais, avait-il répliqué, avant de replacer son béret sur la tête, comme pour ajuster sa dignité au bon endroit, et partir en claquant la porte.

Je n'étais pas encore né. Mon père cherchait une terre d'accueil sans prison pour les idéalistes. Il s'était retrouvé en France, prisonnier d'un principe auquel il ne dérogerait jamais. Ne pas se trahir. Lui qui voulait l'asile, vivre loin de son pays, fuir ces fous qui gouvernaient l'Irak, était devenu un réfugié politique sans statut, un exilé sans carte, un immigré sans avenir. Ses rêves ratés s'étaient logés au fond de son cœur. Pour lui, les choses non réussies étaient devenues des choses non dites.

Le hasard de la vie m'a amené à les écrire, ces choses.

OceanofPDF.com

L'oubli

(2 août 2019)

Je n'ai jamais oublié ce jour où mon père a perdu la mémoire. Je me souviens nettement de cette date qui s'est inscrite en lettres de pluie dans ma vie, cette date depuis laquelle rien n'est plus pareil.

Le vendredi 2 août 2019, à Paris, dans la chambre 219 de la clinique Bizet, tout a commencé par un malentendu.

— Tu ne me souhaites pas un joyeux anniversaire ? m'a lancé mon père.

Ce n'était pas son anniversaire.

— Ma dernière année avant la trentaine..., a-t-il ajouté.

Il n'était pas vingtenaire.

— Je sais, je parle comme un vieux qui fuit la vieillesse, a-t-il conclu.

Ce jour-là, il avait la voix rieuse. Mais le sourire qui flottait sur son visage m'était inconnu.

Il a rallumé sa cigarette, levé le menton et m'a tendu son paquet.

— Tu veux une clope, camarade ?

Je n'avais jamais touché à une cigarette.

— Je suis ton fils, papa. Et je ne fume pas, tu le sais bien.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

Un vertige m'a saisi.

Ses réponses étranges avaient un goût de sincérité, une pointe de justesse, un brin de vérité.

— T'es sûr que tu ne veux pas de clope, camarade ? a-t-il insisté.

Camarade. J'ai forcé un sourire. Jamais il ne m'avait appelé comme ça. Je n'ai pas tout de suite compris. Ou plutôt, je n'ai pas voulu.

Je n'avais jamais été fumeur, ni son camarade. Jusqu'à ce jour, j'étais son fils. Mon père n'était dans cette chambre 219 que pour traiter un cancer du poumon phase quatre. Mon père se souvenait de moi. Jusqu'à ce jour, mon père n'était pas amnésique.

*

Le responsable du service m'a reçu dans un bureau sombre. J'y suis entré comme à l'église, craintif face au Seigneur. Pas de confessionnal entre nous, juste un bureau en friche. Du haut de son serment d'Hippocrate, occupé à griffonner sur un bloc-notes, il n'a pas levé les yeux. Je suis resté debout à le regarder. Nous partagions la quarantaine grisonnante. Lui portait une blouse blanche en guise de soutane, moi, la chemise de la veille froissée par mon angoisse nocturne. Les rideaux baissés prêtaient à la confidence. J'ai murmuré une phrase comme on confesse un péché :

— Mon père, Rami Ahmed, perd la mémoire.

Il a enfin redressé la tête.

— Ah... M. Ahmed, chambre 219 ?

— Oui.

— Il ne se souvient plus de vous ?

— C'est-à-dire qu'il me parle comme si j'étais un autre. C'est peut-être passager ?

Silence.

Je n'ai jamais aimé le mutisme des médecins, ni les regards fuyants. Ils présageaient tout sauf la conformité.

— S'il perd vraiment la mémoire, est-ce qu'il a une chance de la retrouver ? ai-je reformulé.

Il a esquissé un sourire.

— Il n'y a pas de chance en science, vous savez. Ce n'est pas si simple. La liste des troubles de la mémoire est malheureusement non

exhaustive. La pathologie de chaque personne amnésique est différente. Certains malades ne se souviennent plus de leur enfance. Pour d'autres, c'est un passé plus proche qui disparaît. Parfois, la mémoire fonctionne mais est pleine de trous comme un gruyère. On mélange alors les éléments, les prénoms, les lieux.

— Comment le savoir ?

— Il faut lui parler. Ainsi vous vous rendrez compte de ce qu'il a oublié.

— Vous pensez que ça peut durer longtemps ?

— Les trous de mémoire de ces personnes peuvent s'étendre de quelques minutes à plusieurs années. Selon leur forme d'amnésie : antérograde, rétrograde, dissociative, partielle. J'examinerai votre père, mais je vous conseillerais de ne pas le bousculer avec trop de visages. Il faut y aller progressivement. Si nécessaire, vous pourrez prendre rendez-vous avec notre neurologue, c'est un pont de la mémoire.

Si nécessaire. Le docteur a prononcé ces deux mots sur le ton de ceux qui côtoient la mort au quotidien. Le cas de mon père était sa routine, l'amnésie, rien qu'une conjecture, un diagnostic, un détail. Lorsqu'un être cher est touché par la maladie, on souhaiterait que le monde s'arrête. Lui était dans le sien, et je n'y avais pas accès. Son téléphone a sonné. Il s'est replongé dans ses affaires, il semblait très occupé. Je n'étais plus là. Ou je ne le devais plus. Loin d'avoir été absous, je suis ressorti du bureau avec un poids supplémentaire sur les épaules. Ma tête résonnait encore des termes implacables que le médecin avait utilisés. Avant de retourner voir mon père, je les ai tapés sur mon téléphone. Les moteurs de recherche ne connaissent ni empathie ni retenue.

Amnésie rétrograde : perte des anciens souvenirs.

Amnésie antérograde : perte des nouveaux souvenirs.

Dissociative : perte de mémoire provoquée par un traumatisme ou un stress.

Je n'ai pas su où situer cette conversation étrange avec mon père. Je me suis arrêté là. Il était devenu amnésique, et c'était ma seule certitude.

Dans la chambre 219, il continuait à me regarder avec ses yeux d'étranger. J'ai tenté de lui expliquer pourquoi il passerait dorénavant ses journées et ses nuits dans cette clinique. Lui qui usait souvent de métaphores comprendrait qu'il était désormais un livre avec de nombreuses pages arrachées, que sa mémoire semblait s'être en partie effacée à la manière d'un puzzle dont la maladie aurait supprimé de nombreuses pièces. Puis je lui ai assuré qu'il pourrait me poser autant de questions qu'il le souhaiterait.

Enfant, c'était moi qui le questionnais : *Qui sommes-nous ? Suis-je à ma place en France ? Pourquoi vivre pour mourir à la fin ? Qu'est-ce qui fait qu'une personne est une personne ?* Mon père prenait mes interrogations à la fois avec sérieux et inquiétude. Pour ce faire, il employait des allégories – surtout quand il était ivre –, dont une m'avait profondément marqué.

Un soir, il m'avait proposé de m'asseoir près de lui. L'homme à l'ivresse nostalgique, souvent silencieuse, était soudain devenu bavard. Il avait baissé son casque filaire sur ses épaules, et le grésillement du *maqam* irakien avait enjolivé le salon d'un air ancien. Mon père avait décidé d'apporter un éclaircissement à mes questions comme s'il y songeait depuis un moment.

Sa réponse, qui m'avait paru tout droit sortie des contes d'Andersen que je dévorais alors, tenait en ces quelques phrases :

— Mon fils, toi et moi, nous sommes des voyageurs. L'identité est un long voyage solitaire. Chaque voyageur porte une valise. C'est une valise que tu ne vois pas. Elle est invisible, mais elle est là. Au cours de ton existence, cette valise va se remplir de rencontres, d'objets, de souvenirs, d'expériences, bonnes et mauvaises. Pour qu'elle ne soit pas trop lourde et pour que tu puisses avancer, tu devras enlever certaines choses inutiles et garder les plus importantes. Il faudra faire le tri car, face au poids des mots, des rencontres, de l'adversité, de l'amour et de la haine, des victoires et des défaites, les épaules du voyageur se voûtent. L'identité, mon fils, est un long périple. À toi de le rendre le plus léger et le plus droit possible. Sache qu'on n'est pas. On devient.

On devient. Deux mots dont je ne soupçonnais pas encore la force – comment pouvaient-ils résumer l'existence ? *On devient* n'était pas tout

à fait une réponse, c'était un outil dont il fallait se servir. Toute ma vie, je me suis accroché à ces deux mots comme à une corde de rappel.

Ces souvenirs ont fait resurgir une autre phrase de ma mémoire, une allégation impénétrable que mon père avait scandée plusieurs fois, telles des balises destinées au voyageur que j'allais devenir : *Je vis avec un secret que j'emporterai avec moi dans ma tombe*. Mon père d'avant faisait toujours en sorte que je l'entende. Il avait, chaque fois, la même intensité dans le regard, la même sincérité dans la voix, la même fermeté dans son refus de le dévoiler. Alors pourquoi l'évoquer sans aller plus loin ? Longtemps, j'ai cru qu'il jouait avec moi. Dans la chambre 219, je me suis à nouveau posé la question. Ce secret a-t-il vraiment existé ?

J'ai éprouvé le besoin urgent de faire parler ce père autrefois taiseux, sourd d'une oreille, de lui rendre la vue, de le comprendre, de l'écouter me relater sa vie d'avant et, qui sait, de découvrir ce secret interdit, que l'amnésie m'avait peut-être dérobé. Une envie coupable, aussi, de satisfaire ma curiosité. Je n'avais jamais eu accès au grand récit de mon père. Je ne connaissais pas son passé. Il n'y avait pas de continuité entre nos histoires, et le monde dont j'étais originaire m'était totalement inconnu. Dans nos conversations d'adultes, il balayait mes questionnements d'un revers de la main. En lieu et place des métaphores de mon enfance, l'homme au caractère atrabilaire me répondait désormais :

— C'est trop compliqué.

*

Au soir du 2 août 2019, je lui ai fait une promesse. J'allais simplifier les choses. Cette mémoire perdue, nous allions la reconquérir ensemble.

— Tu te souviens de qui tu es ? ai-je demandé.

— Je m'appelle Rami Ahmed. Je suis né le 25 janvier 1944 à Falloujah. J'ai quitté l'Irak en 1972.

Toutes sortes de pensées contradictoires me traversaient l'esprit. Qu'avait-il oublié ? Avait-il vidé cette valise invisible ? Serait-ce toujours

aussi compliqué pour lui ? Devais-je les déterrer, ces histoires anciennes dont il n'avait pas voulu me parler ? Dans cette chambre d'hôpital, la maladie a tout changé. Tout est devenu urgent et nécessaire. Dorénavant, il ne restait que l'essentiel. L'histoire d'un homme. L'espoir d'un fils. La transmission. La mémoire. Ce soir-là, j'ai donc commencé par le début. Je lui ai acheté un carnet. Sur la première page, j'ai inscrit des noms, comme il l'avait fait pour moi il y a longtemps. *Prénom* : Euphrate. *Fonction* – l'idée d'écrire *métier* m'a effleuré : fils.

— Papa, je suis ton fils, je m'appelle Euphrate. Tu as une femme et une fille. Tu as une famille. Ta femme, c'est Wafa, et ta fille, Aroi.

Il a hoché la tête.

— Euphrate... Je connais l'Euphrate.

Si des souvenirs lui sont revenus par bribes, l'amnésie méandreuse de mon père l'empêchait d'aller plus loin. Pour qu'il se remémore sa vie, il fallait qu'il me parle. Je devais le lancer sur quelque chose.

— Papa, quel est ton souvenir le plus lointain ? ai-je demandé malgré la confusion de son regard.

Cet accident de la vie m'a donné l'espoir de faire connaissance avec celui qui durant toute mon enfance s'est tu sur son passé. Maintenant que sa fin approchait, allait-il enfin déballer sa valise invisible ? J'ai attendu les premiers mots. Allions-nous enfin parler ? Rouvrir la porte du Stop Cluny ? L'amnésie est en fin de compte devenue notre circonstance atténuante. Une opportunité inespérée de rattraper le temps, de tout nous dire avant qu'il ne parte.

Mon père a paru se remémorer, il a balbutié, pensé à haute voix. Lentement, comme s'il reconvoquait son enfance, comme si des fantômes du passé apparaissaient devant ses yeux, comme si une douleur sourde et lointaine se réveillait en lui, il a fixé son regard dans le mien. Et enfin, des morceaux de mémoire ont formé le récit de Rami.

— Je me souviens de Falloujah.

Mouhja

(Été 1952)

La mort entra dans la vie de Rami à l'âge de huit ans par des cris stridents, des cris de femmes perçant l'aube funeste de Falloujah. Rami sursauta. Il crut entendre des hurlements de loups, venus le chercher dans son cauchemar. Tandis que des frissons lui parcouraient le corps, l'air lui parut plus dense ; le temps s'était figé. À travers l'embrasement de la porte de la chambre, il aperçut trois femmes, toutes de noir vêtues. Des louves ? Des esprits ? Ces voix qui hurlaient, se superposaient, aussi effrayantes que belles, lui transpercèrent de nouveau le cœur. Se boucher les oreilles ne changeait rien, la même douleur pénétrait son âme. Ces voix, Rami ne voulait plus les entendre. Une irrépressible envie de fuir ces cris le poussa hors de sa chambre. Il ouvrit la porte, contourna les trois femmes et courut pieds nus jusqu'à la rive gauche de l'Euphrate pour s'isoler. C'était certainement un *kabous*, un cauchemar. Mais il refusait d'y croire. Il ne savait plus s'il devait fermer les yeux ou les ouvrir. Alors, il s'allongea en espérant s'en échapper.

Quelques minutes plus tard, d'autres cris, plus joyeux, déchirèrent le silence dans lequel Rami s'était réfugié. Alignés à l'extrémité du pont vert de Falloujah, des gamins au torse nu enchaînaient, à un rythme discontinu, des plongeurs acrobatiques dans l'Euphrate où se reflétait le ciel limpide. Les plus téméraires sautaient avec une pastèque entre les bras pour ensuite l'enterrer dans la vase, au fond du fleuve. C'était la coutume locale de l'été, dont la chaleur implacable s'était invitée plus tôt que prévu. L'année scolaire touchait à sa fin. Alors on plongeait dès le

matin. À la tombée du jour, les pastèques seraient rafraîchies et prêtes à être dégustées. Rami fut impressionné par la grâce et le courage de ces enfants, qui selon lui n'avaient guère plus de douze ans.

Du haut de ses huit ans, il s'assit à même le sol terreux de la rive, à côté d'une petite foule de badauds enthousiastes, pour ne rien rater du spectacle. Même sans savoir nager, il éprouva ce jour-là une étrange attraction pour le fleuve.

Pour télécharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

Une voix familière tira Rami de ses pensées. Elle provenait du pont.

— Hé ! Là ! Regarde !

Surpris, Rami aperçut Hatem parmi les enfants plongeurs. Lui aussi était torse nu et tenait une pastèque contre sa taille. Hatem, son meilleur ami, à la peau sale de libre trublion, une grande gueule au visage raturé de cicatrices témoignant de cascades téméraires. L'opposé de Rami, très blanc, trop maigrichon, à la timidité collée au corps.

— Regarde, mon petit lézard ! Regarde bien !

Lézard était le surnom qu'on donnait aux gringalets.

Deux secondes s'écoulèrent, et le corps de Hatem claqua sur l'eau avant de disparaître. Si les autres enfants avaient bien mis dix secondes avant de remonter à la surface, les secondes de Hatem parurent durer des minutes. Rami compta. Rami avait toujours compté.

Dès l'âge de trois ans, il s'était enfermé dans son propre univers. Il ne s'intéressait pas aux autres, jouait seul dans son coin, ne cessait de fixer le balancier de la pendule qui trônait dans le salon. Il ne levait jamais les yeux lorsqu'on s'adressait à lui. Comme s'il n'était qu'un objet parmi les objets. Jusqu'à ce jour où, subitement, il avait décidé d'ouvrir la bouche. Non pour dire « maman » ou « papa », mais une séquence de chiffres qu'il avait énumérée en désignant l'horloge du salon dont il avait percé le mystère. Sur un ton presque vantard, il s'était mis à compter devant sa mère qui exultait. Ce jour-là, n'en croyant pas ses oreilles, Mouhja avait même hurlé de joie : « *Abqari* ! Mon fils est un *abqari* ! Ahmed, viens voir, ton fils est un génie ! » Son père, qui ne souriait jamais, avait souri. Depuis, Rami ne s'était plus arrêté de compter.

À bout de souffle, Hatem l'intrépide finit par sortir la tête de l'Euphrate sous les applaudissements de la foule. La pastèque avait bien été enterrée. Le regard tourné vers Rami, il beugla en brandissant son poing. Rami leva le sien en retour. Il n'osait pas crier, craignant d'attirer l'attention. Parler, rire, brailler, il n'était pas là pour ça. Il était venu pour oublier les voix des louves noires qui résonnaient encore dans sa tête.

Hatem avait déjà initié Rami à toute sorte de rituels. Des rituels « pour devenir des hommes », comme leur première cigarette fumée ensemble, ou ces cailloux jetés aux carreaux des commerçants, ou encore cette chasse aux scorpions mortels qui avait mal tourné. Pour Hatem, le rituel signait un pacte de fidélité. Ce jour-là, sans surprise, il incita une nouvelle fois Rami à devenir un homme. Hatem exerçant une grande influence sur son protégé, Rami se retrouva naturellement en haut du pont.

— Devenir un homme, à Falloujah, c'est se confronter à l'Euphrate, mon petit lézard.

Rami se redressa, se tint bien droit sur le bord, auprès des enfants plongeurs qui le jugeaient et reniflaient sa détresse. Deux secondes, ce n'était certes pas grand-chose sur une horloge. Mais dans la vie, c'était une autre histoire. Tout était dans l'avant – l'intensité extrême du risque, ou au moins la douleur, la souffrance, pour en ressortir lavé, blanchi, lumineux. À une telle hauteur, il n'y avait pas de droit à l'erreur. Cette marge parfaite servait sûrement à s'approprier soi-même, seul, face à ce vide, une métaphore de la vie et de la mort. Se sauver, se sentir humble face à la vacuité. Rami voulait découvrir cet état de grâce.

Sur un ton de grand frère protecteur, Hatem l'encouragea :

— Tu vas sauter, Rami, comme tous les hommes dignes de ce nom. Et tu vas enterrer cette pastèque.

Enterrer une pastèque au fond de l'eau était une épreuve de force, un examen de passage, une ode à la bravoure. L'Euphrate était connu pour sa trahison, son débit puissant et ses maelströms. Apprendre à y nager était déjà un exploit, aller y enterrer un fruit aussi lourd quand on ne sait pas nager était une folie.

Les autres enfants commencèrent à regarder ailleurs. Hatem s'impatientait. Rami devait sauter. Sa réputation serait également la sienne. Il poussa son ami dans ses retranchements.

— Regarde en bas et saute ! Ne réfléchis pas !

Rami suivit les indications de son aîné. Soudain songeur, il releva la tête, fixa le ciel sans montrer sa crainte. N'était-ce pas cela le courage ? Surmonter ses peurs. Et surmonter ses peurs, n'était-ce pas vivre ? Il ne fallait plus réfléchir. Ni renoncer. La tension monta peu à peu alors que les voix des autres enfants se joignaient à celle de Hatem.

— Allez, Rami, tu peux le faire ! C'est ça le vrai courage, Rami. Tu peux le faire ! Vas-y ! Saute !

Impossible de rebrousser chemin. Il suffisait de s'élancer sans penser à rien. Vêtu d'un long short blanc qui ne laissait entrevoir que ses maigres mollets, Rami s'avança vers le bord en tremblant. Il ferma les yeux, avant de se laisser tomber dans le vide. Ces deux secondes lui semblèrent bien plus épaisses, il sentit le temps se ramollir, jusqu'à ce que son corps embrasse l'eau sous les cris de Hatem et de sa bande.

Soudain seul dans le silence des profondeurs, Rami se demanda s'il n'avait pas trouvé l'endroit exact de cette attraction étrange que l'Euphrate exerçait sur lui, l'endroit idéal pour ne plus entendre ces voix stridentes. Comme une réponse instinctive à ses sombres tourments, comme si le fleuve avait dit non, le corps de Rami remonta malgré lui, à la recherche vitale de la moindre parcelle d'air. Son esprit revint à lui grâce aux encouragements de Hatem. Rami l'aperçut en train de gesticuler en haut du pont, sans doute pour lui donner des instructions, qu'il n'entendait pas. Lui disait-il d'éviter les gestes brusques ? Hatem savait-il que Rami ne pouvait pas nager ? Son ami avait beau se démener, cela ne changerait rien. Rami et sa pastèque restaient coincés au milieu de l'Euphrate.

Brusquement, tout s'accéléra. Rami se retrouva pris au piège d'un de ces fameux maelströms, son corps commença à gigoter dans tous les sens. Submergé par la peur, aspiré à nouveau vers le ventre du fleuve, il rama de toutes ses forces à l'aide de ses bras, de ses jambes et de son désespoir. Le souffle sans cesse coupé par les flots, Rami but l'Euphrate, sentit son cœur s'emballer et ses poumons hurler. Il n'entendait plus les cris de Hatem, ni la litanie des louves noires. Où se trouvait le courage ? Était-il enfin devenu un homme ? Il se mit à chercher le pont des yeux pour se fixer un cap, mais celui-ci disparut rapidement de son champ de vision. Lorsque Rami perdit le sens de l'orientation, toute sa jeune vie

défila devant lui. Une vie au sein d'une fratrie dont il était le cadet, avec un père taiseux et une mère à la santé chancelante.

La mère de Rami était d'une bonté naïve et douce. Elle avait les yeux bleus, un visage d'une beauté opaline, une pâleur extrême qui contrastait avec ses cheveux noirs. Son corps frêle, usé par des années de maladie, tenait par miracle en équilibre. Rami avait toujours vu sa mère allongée et souffrante, mais aimante. Une malade trop jeune qu'il adorait d'un amour d'enfant. Ahmed, son père, un homme sombre et renfermé, une bouche généreuse et un nez pointu qui semblait lutter contre la gravité.

Alors que l'Euphrate tentait de le noyer en l'attirant vers le fond, la figure de ses deux frères s'imposa soudain à Rami. Tarek et Khaled.

Les yeux bleus de Tarek, ses cheveux clairs, son corps trapu, la voix éraillée par déjà quelques années de tabac roulé. Khaled, l'aîné, un être plutôt lunaire, silencieux et spirituel, à la voix douce, au regard lointain, loin du monde d'ici-bas et absent de celui de Rami.

L'Euphrate n'était plus qu'une mer déchaînée qui souhaitait en finir avec lui. Rami luttait pour rester vivant. Au centre de son combat avec cet ogre aquatique, au cœur de ses visions, surgit une autre apparition : sa mère. Mouhja et son Rami dans l'*iwan*, un espace ouvert typique de la plupart des maisons en Irak. Le lieu le plus agréable, la pièce centrale. L'*iwan* desservait toute la maison. Il communiquait avec le jardin, mais aussi avec la cuisine, les chambres et l'escalier de pierre qui menait au toit et au poulailler. Il revit ces nuits où sa mère et lui contemplaient le ciel, regardaient les étoiles filer, écoutaient les ânes braire et les loups hurler. Ces nuits sauvages qui laissaient Falloujah à la merci du désert. Puis ces premières lueurs de l'aube où Rami et Mouhja se réveillaient avec l'orchestre hiérarchisé de la nature environnante dirigé par le coq. S'ensuivaient le refrain du poulailler, l'appel du muezzin, et en clôture de cérémonie le grésillement du transistor, collé à l'oreille de son père. Les membres de la famille de Rami étaient bien différents, mais tout comme Mouhja, ils tenaient par miracle en équilibre.

À chaque respiration, Rami sentait la mort lui effleurer l'âme. L'Euphrate ne lui laissait plus aucun répit. Au milieu de l'une de ses dernières visions, Rami aperçut Mouhja qui lui souriait, Mouhja qui lui

passait les mains dans les cheveux, Mouhja qui fredonnait une étrange litanie. Soudain, ce fut le noir, le silence, le néant.

Quelques minutes plus tard, ou quelques siècles, Rami ne savait plus, il sentit une main vigoureuse le secouer. Il se réveilla, étendu sur la terre humide au bord du fleuve. Hatem le regardait, penché au-dessus de lui en souriant.

— Bienvenue chez les hommes, mon petit lézard !

Rami n'avait pas hésité à plonger sans savoir nager. Avait-il voulu mourir ? Pourtant, il avait lutté pour survivre. Il ne voulait donc pas en finir, mais plutôt supprimer quelque chose en lui, Hatem en était persuadé. Mais que voulait-il tuer ? Hatem lui tendit la main.

— Parle-moi, Rami. Tu pourras toujours compter sur moi, mon ami, lui murmura-t-il, en l'aidant à se relever.

Encore étourdi par l'Euphrate, et alors qu'il reprenait ses esprits, Rami poussa un brusque hurlement. Les voix insupportables de ce matin lugubre se réveillaient en lui. Hatem supplia son ami de se confier, de lui raconter ce qui se passait. Rami se mit à sangloter, se boucha les oreilles pour ne plus entendre les voix, puis ferma les yeux sur le théâtre de l'horreur.

— Yabouuuuuuuu. Yabouuuuuuuuuu !

Des cris de femmes stridents avaient déchiré l'aube funeste de Falloujah. L'air s'était densifié, le temps s'était figé. Rami avait d'abord cru à des hurlements de loups, venus l'encercler dans son cauchemar. À travers l'embrasement de la porte qui séparait l'*iwan* de sa chambre, il avait aperçu ces pleureuses vêtues de noir. Ces louves de l'aube portaient le deuil et le faisaient savoir. Il lui avait suffi de tendre l'oreille, et Rami avait pu reconnaître la mort. Les louves noires avaient hurlé pour honorer la mémoire de Mouhja. Des frissons avaient parcouru le corps de Rami. Ces voix, aussi belles qu'effrayantes, lui avaient transpercé le cœur.

Il venait de comprendre.

Sa mère était allongée à même le sol sur un matelas mince. Ses cheveux avaient la couleur de la terre mouillée après la pluie sur Falloujah. Sa peau ressemblait au ciel jauni par les *asifa*, ces tempêtes de

sable qui balayaient régulièrement la ville. Les yeux fermés, les lèvres serrées, le nez pincé, Mouhja semblait endormie.

Mais son cœur ne battait plus. Elle ne respirait plus.

Rami l'avait reconnue, mais ce n'était plus elle. Elle n'était plus qu'un corps inerte au milieu des pleureuses et de leurs lamentations. Rami avait aperçu son père, silencieux, les yeux secs, comme effacé du monde, puis Tarek en pleurs – Khaled n'était pas là. Rami n'avait plus voulu les voir. Il devait absolument sortir. Contourner ces trois femmes. Quitter la maison. S'isoler près du fleuve. Fuir. Non, il n'avait pas rêvé. Ce cauchemar lui avait ouvert les yeux sur la mort de celle qui comptait le plus pour lui.

Voilà pourquoi Rami s'était réfugié près de l'Euphrate et pourquoi il s'était retranché dans son jardin intérieur, à l'abri des regards, loin du tumulte. Le désespoir l'avait poussé à sauter du pont. Ce n'était pas le courage mais la tentation d'en finir qui l'avait animé. Et puis la voix de Mouhja lui était parvenue. Elle chantonnait le refrain d'un poème populaire à Falloujah, qui couvrait les cris des louves noires venues la chercher. *Maman, j'ai traversé l'Euphrate pour toi. Je t'ai mise sur ma tête. J'ai nagé pour noyer tes blessures.*

Noyer ses blessures. C'est ce que Rami avait tenté de faire. Mouhja savait que la mort vivait sous son toit, qu'elle frapperait plus tôt que prévu, alors elle avait chanté pour Rami.

Cette chanson lui était revenue comme un chœur alors qu'il croyait mourir dans le fleuve. Il l'avait chantée pour rejoindre Mouhja, mais il avait survécu. Désormais, les matins de Rami ne chanteraient plus, seul le silence laissé par cet abysse maternel grandirait en lui. Rami n'était pas mort, mais perdre sa mère, n'était-ce pas perdre la vie ? À Falloujah, on avait l'habitude de faire appel à des pleureuses, des louves vêtues de noir, pour hurler à la place des autres, préservant ainsi la pudeur de ceux qui souffraient en silence.

Ce jour-là, au bord du fleuve et de la mort, Rami chercha un nouveau point d'ancrage, un nouveau miracle qui lui permettrait de tenir en équilibre.

Chambre 219

(3 août 2019)

Euphrate. Je porte le nom de ce qui aurait pu tuer mon père.

Ce jour-là, c'était comme si j'entendais parler de lui pour la première fois.

Était-ce pour me préserver qu'il ne m'a jamais raconté cette histoire de noyade ? Mon prénom aurait-il été trop lourd à porter ? Comment l'aurais-je appréhendé si j'avais su ce qu'il signifiait pour lui ?

Être réveillé par les cris annonciateurs de la mort, perdre sa mère si jeune, manquer de se noyer, les premiers souvenirs de mon père m'ont permis de mesurer ma chance d'avoir toujours mes deux parents. Comme Rami, enfant, j'avais la phobie de l'eau. Une phobie dont il a été difficile de me défaire à cause d'un professeur de sport qui m'a poussé du plongoir. J'avais l'âge de Rami lorsqu'il a sauté du pont vert. J'ai failli me noyer et on m'a sorti du bassin de justesse à l'aide d'une perche. Je me suis senti humilié. Cette trahison m'a forcé à affronter ma peur, à ne compter que sur moi-même. Alors, j'ai décidé d'apprendre à nager car je n'avais plus confiance en l'autre.

*

Une confiance encore éprouvée lors de la toute première consultation de mon père. Avant l'annonce de la maladie, il avait été transféré dans un centre de diagnostic, une clinique spécialiste du poumon, le temps d'identifier la source du problème. L'établissement ressemblait à une

vieille école aux murs décrépis et aux longs couloirs étouffants. Il suintait la fin de vie.

Trois semaines de tests et de ponctions, d'allers-retours entre médecins, spécialistes, une kinésithérapeute qui massait les jambes enflées de mon père en l'écoutant tranquillement se plaindre, et deux jeunes infirmières qui mettaient leur épuisement professionnel sur le dos des patients. Le premier jour, le spécialiste s'était montré rassurant. Malgré le masque verdâtre qu'arborait mon père, ce n'était « pas si grave ». Au mieux, une infection pulmonaire ou une bactérie résistante. Au pire, une pneumonie. Très courant chez les fumeurs, disait-il. Quelques jours de repos, et il pourrait rentrer à la maison. Fumait-il depuis longtemps ?

— Depuis la révolution de 1958 ! avait ironisé mon père.

Rire confus du médecin, qui ne situait pas vraiment cette révolution dont parlait le *très sympathique* Monsieur Ahmed.

J'étais soulagé.

Le lendemain, tout avait basculé. Le mot « tache » était venu ternir notre soulagement. Très, trop, rapidement, la gravité avait retrouvé son chemin. Tache. Ce mot ouvrait la porte à d'autres, plus menaçants, que j'aurais souhaité ne jamais entendre. Ils s'étaient alignés les uns après les autres pour glisser sur la mauvaise pente, celle de mon déni. Désormais, c'était « très grave ». Le ton, les regards détournés et les termes employés résumaient le diagnostic définitif. Tumeur. Maligne. Poumon. Avancé. Seconde tumeur. Stade 4. Métastase. Il ne manquait plus que le mot *décès*. Le médecin affichait un sourire faussement rassurant. Comment pouvait-on sourire en annonçant la mort prochaine d'autrui ? Il avait néanmoins prononcé une phrase que je n'oublierais jamais. *Il y a quand même de l'espoir*.

Ce quand même signifiait *c'est fini*.

Une main sur l'épaule aurait été moins mensongère. Le médecin venait de sacrifier la vérité sur l'autel de mon espérance.

J'étais resté debout pour ne pas flancher. J'aurais voulu disparaître, fuir cette nouvelle réalité. Mon père était assis entre ces deux mots, coincé entre le *quand* et le *même*, son regard passant de moi au médecin, qui a refermé la porte de la chambre sur un dernier mensonge :

— Monsieur Ahmed, nous allons vous transférer à la clinique Bizet pour traiter votre cancer. Ne vous inquiétez pas, tout ira bien.

Après le départ du médecin, mon père avait demandé :

— Alors, qu'est-ce qu'il a dit ? Je sors quand ?

Il avait beau être sourd d'une oreille, et perdre son français depuis quelques années, ce jour-là, mon père avait fait semblant de ne pas comprendre. J'en reste persuadé.

Je l'ai contemplé un moment qui m'a paru aussi long qu'un été ennuyeux, sans admettre mon effroi, puis j'ai bredouillé les mots tumeur et traitement et feint la normalité avant de rappeler que le médecin avait parlé d'espoir. Oui, ce fol espoir, auquel on s'accroche quand tout est foutu, à quoi servirait-il sinon à croire et donc à douter ? J'ai essayé de nettoyer ce mot de la sale réalité qu'on venait de lui coller. Mon père m'a regardé sans répondre. Ses yeux me disaient : si tu veux rouler la mort, feindre la vie, l'espoir est vain.

*

Au lendemain de cette conversation, j'ai retrouvé mon père dans la chambre 219 de la clinique Bizet. J'étais encore son fils, jusqu'à ce maudit 2 août 2019, où le déni de la première maladie a laissé place à la seconde. Le cancer et l'amnésie luttait à l'envi. Ma mère et ma sœur sont entrées dans la chambre quelques minutes après ma conversation avec le seigneur docteur. Mon père ne les a pas reconnues. J'ai tout expliqué. Que le médecin avait dit qu'on devait y aller doucement, qu'il ne fallait pas le bousculer avec trop de visages, que j'étais son premier repère et que la suite m'incombait donc, que je serais son seul confident pendant quelque temps, qu'il fallait se montrer patient. Ma mère et ma sœur ont quitté la chambre 219 en larmes. Pour ma mère, mon père représentait tout, un mari et un père. Elle qui n'en avait pas eu, avait tout appris de lui. À commencer par la cuisine. Toute mon enfance, je l'ai entendu reprendre ma mère avec douceur quand elle nous préparait notre plat préféré, le *koubbet haleb*, une sorte de beignet de riz farci à la viande hachée et au persil.

— Wafa, le riz, il faut bien le compresser dans tes mains, il ne faut pas laisser rentrer d'air dedans, sinon le koubbé va s'effriter.

Mon père adorait faire la démonstration de cette technique devant nous.

Dès lors que sa mémoire a commencé à s’effriter elle aussi, c’est moi qui ai commencé à manquer d’air. Je ne savais plus qui j’étais vraiment à ses yeux. Seul face à lui, j’ai pris conscience de ma nouvelle responsabilité. Chaque phrase, chaque mot, chaque détail aurait son importance. Je craignais aussi de chambouler sa nouvelle réalité en lui racontant la mienne.

Quelques jours à peine avant la découverte de son cancer, je mettais fin à mon mariage. Je n’avais pas osé le lui annoncer. La maladie était déjà là. Cette tragédie se suffisait à elle-même. La mienne était infime. Seules ma mère et ma sœur savaient. Je voulais épargner à mon père toute idée d’échec. Pour lui, l’échec arborait une autre couleur, une douleur enfouie, un cauchemar lointain. J’ai appris plus tard que ma mère, incapable de cacher quoi que ce soit à son mari, lui avait révélé mon secret juste avant l’oubli. Mon père lui avait répondu : il n’y a pas d’enfant, heureusement. Il avait oublié l’existence de mon fils. Quand j’y repense aujourd’hui, ces signes annonçaient déjà l’altération de sa mémoire. L’amnésie naissait en lui, et je n’en savais rien, contrairement à ma mère. Moi qui croyais la préserver, c’était elle qui me protégeait. Alors que je le voyais tous les jours, il savait. Est-ce qu’il attendait que je lui en parle ?

Aujourd’hui, il avait tout oublié, et j’en étais honteusement soulagé.

— Papa, tu sais toujours qui je suis ?

— Tu es mon fils. J’ai une fille et une femme. J’ai une famille.

— Pour avancer, le voyageur doit alléger sa valise des mauvais souvenirs et des mauvaises expériences afin qu’il puisse la porter, ai-je tenté.

Mon père n’a pas réagi. Il m’a simplement interrogé du regard.

— Tu m’as répété plusieurs fois cette phrase quand, enfant, je te posais des questions.

— Ah, j’en sais rien.

Avec l’amnésie, j’ai vu la mort de mon père d’avant. Mon père d’après perdait des pans entiers de son histoire, des prénoms, des dates, des

visages. Et même la valise invisible.

— Je te demandais souvent qui j'étais, d'où je venais.

— Mais tu sais qui tu es, c'est moi qui ne sais plus, non ?

Sa réponse m'a frappé.

— Oui, papa, je sais qui je suis.

Il a gardé le silence un moment.

— Dis-moi qui était celui que j'étais.

L'ironie de l'histoire était un cruel miroir d'interrogations. Trente ans après, la question obsessionnelle de mon enfance se posait de nouveau, mais à l'envers.

— D'accord, je vais te raconter qui tu étais, qui était mon père.

J'ai pensé que cela pourrait l'aider à retrouver la mémoire. Nous allions improviser une joute verbale de souvenirs et nous découvrir sous un jour nouveau. J'ignorais ce que pouvait ressentir une personne qui ne savait plus comment raconter une vie et s'il fallait le protéger du monde qu'il avait oublié. Que valait le fait de ne rien dire face à la souffrance de ne plus savoir ? Se souvenir, pour mon père, n'était-ce pas le sortir une nouvelle fois de l'Euphrate comme l'avait fait Hatem ? La conversation que j'avais espérée était là, et elle m'interpellait. Pour retracer notre vie d'après l'oubli, fallait-il choisir le lumineux ou l'obscur ? Mépriser les nuances, les souffrances, les tourments, les fautes ? Privilégier les joies et les ciels sans nuage ? Choisir entre le bonheur et le malheur, ces faux jumeaux de l'existence ? Fallait-il chercher les angles morts ? Mais, surtout, comment reconstituer les fragments qu'il m'avait laissés ? J'ai lu quelque part que les traumatismes se transmettaient de génération en génération, que des études sur des survivants de génocide avaient constaté des modifications génétiques, une empreinte dans leur ADN de l'horreur subie, un trauma tatoué sous la peau, susceptible d'être transmis à leur descendance. Qu'en était-il des orphelins ? Ce sentiment d'abandon enfoui au plus profond d'eux se transmettait-il également ?

Mon père allait me raconter son enfance, et moi une partie de la mienne. Prendre le relais ne semblait pas si simple, mais cet échange de bons procédés me paraissait nécessaire. Je ne voulais pas aligner les mots comme on enfle des perles, ni gratter les plaies. Enfin peut-être que si. Par la force des choses, je pouvais choisir. Lui, non. Mais, et c'était le

principal, il acceptait d'ouvrir sa valise invisible. Alors j'ai ouvert la mienne.

OceanofPDF.com

Je suis ton fils, tu as une fille et une femme.
Tu as une famille.
(Automne 1987)

La mort entra dans ma vie à l'âge de sept ans avec un synonyme : décès. Dans notre quartier populaire, de nombreuses personnes furent touchées par le fléau des années héroïne. Enfants, ma sœur et moi jouions souvent au milieu des seringues usagées dans le bac à sable.

Ce jour-là, le jeune homme gisait à proximité, une petite seringue blanchâtre plantée dans la cuisse. L'un des pompiers venus le récupérer ne s'embarrassa pas de précautions pour nous épargner la scène macabre.

— Décès ! hurla-t-il.

Des taches bleues constellaient le visage et les bras maigres de la victime. J'étais trop jeune pour cette mort bleue et je ne l'ai jamais oubliée. Elle m'empêcha de dormir durant des mois. Puis ces insomnies laissèrent place aux questions existentielles. Qu'est-ce que la vie et la mort ? Que faisons-nous là, qui sommes-nous ? Sans comprendre vraiment pourquoi je ressentais le besoin de m'interroger ainsi. Pourtant, je savais d'où ça venait. J'étais terrorisé à l'idée de mourir comme cet anonyme abandonné près du bac à sable. Dès mon plus jeune âge, je me suis senti invisible, seul, sans boussole, en observateur extérieur de ma propre vie, avec un sentiment de mal-être inexplicable.

À cette époque-là, je ne sortais plus jouer dehors. Je redoutais le monde extérieur à cause de ce corps inerte que j'avais aperçu. Alors je passais mes dimanches à la maison.

J'aimais bien les dimanches. Ils suivaient une routine immuable : le marché pour mon père, le ménage pour ma mère. Depuis la découverte du cadavre, mon père ne me demandait plus de l'accompagner. Ma sœur y allait à ma place. Je restais avec ma mère qui, comme tous les dimanches, de façon méthodique, époussetait les meubles, nettoyait les tapis et astiquait le frigidaire. Elle gardait toujours les placards pour la fin.

J'ai toujours été attiré par le fond des placards. J'aimais me couper du monde, respirer le parfum de la naphthaline, l'odeur du temps long, les effluves du passé. Au milieu des vêtements usés, je tombais souvent sur de vieux objets délaissés. Une machine à coudre usagée, un livre à la couverture déchirée, une ceinture en cuir élimé. Ces vestiges abandonnés là, sans espoir de retour, j'aimais les toucher et les respirer, puis laisser libre cours à mon imagination. Ces objets avaient-ils connu leur heure de gloire ? Cette vieille machine à coudre avait peut-être servi à rafistoler une robe de mariage, ce livre abîmé changé l'opinion d'une personne, et cette ceinture en cuir serré la panse de quelqu'un, sauvant sa dignité. Je pouvais passer des heures à les faire revivre, tel un enfant pirate à la recherche de trésors oubliés.

Un dimanche neigeux où la terre était froide et le ciel blanc, je fis une découverte : une robuste mallette en cuir marron avec une serrure à code affichant les chiffres 7, 5 et 8. Je ne l'avais jamais vue avant. Je pinçai les deux boutons-poussoirs et, à ma grande surprise, la mallette s'ouvrit en grinçant. La combinaison était la bonne. La valise sentait le renfermé. À l'intérieur, je découvris un film négatif enfermé dans une petite boîte. Aussitôt, je le déroulai et le dirigeai vers la fenêtre pour examiner les vignettes.

Sur la première, je reconnus mes parents en pattes d'ef, cheveux longs, lunettes de soleil carrées. Sur la deuxième, Bibi Nahda, ma grand-mère maternelle, élégante et vêtue d'une longue robe noire. Ma mère m'avait beaucoup parlé d'elle et montré des photos où elle me tenait dans ses bras. Elle était venue nous rendre visite mais j'étais trop petit pour me le rappeler. D'après ma mère, mon père l'adorait. Ensemble, ils pouvaient parler politique – Bibi Nahda était l'une des rares femmes irakiennes des années 1940 à avoir fait des études. J'aurais bien aimé la connaître. Hélas, ma grand-mère a quitté ce monde trop tôt, entourée de ses livres. Je ne me souvenais pas d'avoir ressenti quelque chose, hormis le chagrin

de ma mère qui pleura des jours durant. Bibi Nahda était morte en pleine guerre entre l'Iran et l'Irak. Les portes du pays étant fermées, ma mère n'avait pas pu l'enterrer.

Sur d'autres vignettes, mes parents, entourés d'amis portant des pulls tricotés à rayures, cueillaient des fleurs dans les champs. Un concentré des années 1970 dans un monochrome sépia nuancé d'insouciance. Sur l'ensemble des négatifs, j'eus beau chercher la famille de mon père, elle ne figurait nulle part. Aucune photo de ses parents, ni d'un oncle ou d'une tante. Si je n'ai pas connu la famille de ma mère, j'avais au moins vu des photos. Du côté de mon père, rien.

Continuant mon exploration de la mallette, je repérai un sac en plastique glissé dans une poche intérieure. J'y découvris de nouveaux documents et d'autres photos. L'une d'elles attira aussitôt mon attention. Le portrait en noir et blanc d'un jeune homme assis sur une chaise en bois qui fixait l'objectif avec une telle intensité que j'eus l'impression de me trouver en sa présence. Son sourire en coin lui donnait un air moqueur. Son visage doux, sa mâchoire anguleuse et imberbe soulignaient sa jeunesse ; probablement la vingtaine. Vêtu d'un uniforme militaire impeccable, une fine cravate noire nouée autour du cou, il avait les jambes croisées. Sa main droite, posée sur la gauche, mettait en évidence une jolie montre avec un bracelet en cuir noir – un boîtier argenté et trois petits cadrans blancs. Le jeune homme, d'allure athlétique, se tenait droit avec une certaine décontraction. Une posture parfaite qui accentuait son charisme. En regardant de plus près, je reconnus cet homme.

C'était mon père.

Jamais je ne l'avais vu aussi jeune, aussi mince, aussi affirmé. En continuant de fouiller ce passé, je dénichai une petite photo d'identité jaunie, agrafée sur une petite carte. En lieu et place des noms et prénoms écrits en arabe et en anglais : Amir Mullah. Je ne compris pas tout de suite ce que je lisais. Mon père s'appelait Rami, pas Amir. Partagé entre la peur et la trahison, je sentis mon cœur s'emballer. Il s'agissait bien de mon père, mais le nom figurant sur la carte n'était pas le sien. Je glissai la photo dans ma poche, bien décidé à le confronter à ma découverte dès son retour du marché. Poursuivant mes investigations, j'aperçus un portefeuille contenant des cartes de visite. L'une d'elles présentait un

logo rouge et deux outils croisés – un marteau et une faucille. Au verso, quelques inscriptions en arabe. Je refermai la valise sans avoir la moindre idée de ce que je venais d'exhumer. Je savais juste qu'une histoire se cachait derrière cette photo et cette carte au nom inconnu.

Je tendis l'image jaunie par le temps à ma mère qui s'affairait dans la cuisine.

— C'est papa ça, non ?

Elle releva la tête puis, sans quitter des yeux la photo, elle s'assit, visiblement aussi surprise que moi.

Elle resta un long moment silencieuse avant de se pincer la lèvre inférieure – ma mère faisait toujours ce geste lorsqu'elle était soucieuse. Elle d'ordinaire si gaie parut soudain attristée. Son sourire s'était envolé. Quelque chose clochait.

— Faudra demander à ton père, conclut-elle en reprenant son ouvrage.

Mon père. Il ne ressemblait pas aux autres. Il n'avait pas de voiture, n'allait pas au bureau, ne portait pas de cravate. Je ne connaissais pas grand-chose de sa vie, hormis sa date et son lieu de naissance : le 25 janvier 1944 à Falloujah. Quelle fut son enfance ? Je n'en avais aucune idée. J'imaginais une jeunesse passée au milieu de dunes dorées d'un vaste désert en compagnie de dromadaires et de Bédouins servant le thé et de génies sortis de leurs lampes.

Moi, je suis né en France en 1980, l'année d'une catastrophe, l'année où débuta une terrible guerre entre l'Iran et l'Irak. Cette guerre a jalonné mon enfance avant que je puisse comprendre pourquoi. Auparavant, l'Irak n'existait pas pour moi, à part au petit-déjeuner, à travers la radio familiale branchée sur Radio Orient. Je connaissais sa fréquence, 94.3, et son jingle par cœur. Le journal me rappelait sans cesse qu'il m'était interdit de voir ce pays. C'était apparemment à cause de Khomeini et de Saddam. Deux hommes qui se détestaient et que mon père haïssait tout autant. Dès qu'il entendait leur nom à la radio, il crachait et les traitait de *Abna El kilab* – fils de chiens. J'ai longtemps pensé qu'être irakien, c'était beaucoup se taire et cracher quand on n'était pas content. Alors j'imitais papa lorsqu'il n'était pas là. J'apprenais les gros mots et postillonnais sur la télé ou sur la radio pour être aussi irakien que lui.

Ma sœur et moi étions le fruit d'une rencontre imprévue entre un étudiant exilé et une jeune et belle touriste du même pays, qui ne supportait plus la fournaise des étés irakiens. Ma mère, jeune et insouciante, était belle comme un printemps. Le jour où Wafa avait fait la connaissance de Rami, une terrible rage de dents l'empêchait de prononcer un mot. Mais lorsqu'elle avait croisé le regard de cet homme aux cheveux mi-longs, un souffle salvateur avait apaisé sa douleur et elle s'était remise à parler. Je connaissais cette histoire par cœur, mais je ne savais rien de plus : deux étrangers, loin de l'Irak, visiblement heureux et pleins d'espoir avec la vie devant eux. Ma mère m'avait raconté ce hasard de la vie maintes fois en tournant les pages de l'album de famille. Mais il manquait toujours quelque chose. Dans cet album, il n'y avait que des photos de ma mère et de sa famille. Celles de mon père démarraient à l'âge adulte, comme si sa vie d'avant n'avait jamais existé.

Ici, en France, je savais qu'il consacrait son existence à subvenir à la nôtre. Le moindre argent qu'il gagnait, il le confiait à ma mère pour se faire pardonner les promesses non tenues. Longtemps, nous n'avions connu que la précarité, le manque et un frigo parfois vide. Rami et Wafa se disputaient souvent à cause de factures impayées et de silences trop lourds. Mon père s'endettait auprès d'amis. Un jour, je le surpris en train de passer un coup de fil à un « camarade » dont je ne connaissais ni le nom ni l'existence. Glissé derrière lui, je m'invitai dans sa conversation, l'oreille collée au petit combiné filaire du téléphone. La discussion fut brève.

— Oui, camarade, je peux te prêter un mille francs si tu veux, conclut une voix amicale.

— Pourquoi le monsieur a employé le terme *un* mille francs, est-ce qu'il n'a pas plutôt voulu dire un million ?

Je me souviens encore de la teinte rouge de son visage lorsque je l'interrogeai.

Mon père me répondit par un sourire qui n'en était pas un. Et à partir de ce jour-là, il commença à s'absenter la journée.

Notre enfance ressemblait à un plomb suspendu à un fil maintenu par des petits boulots qui ne duraient jamais longtemps. Nettoyeur de carreaux, gardien d'entrepôt, vendeur de journaux à la sortie du métro. Mon père se débrouillait tant bien que mal, ou tant mal que bien. Et puis

un jour, on lui proposa un autre travail, encore dans la rue, mais plus lucratif.

Dès qu'il se mit à gagner régulièrement de l'argent, mon père posait tous les soirs sur la table basse du salon sa petite sacoche en cuir noir, remplie de toutes les devises du monde. Des yens, des dollars, des deutsche marks, des livres sterling, des lires italiennes. Avec ma sœur, on triait, on comptait, on recomptait, on disposait les liasses par monnaie nationale, on faisait le bilan de sa longue journée. Ça nous amusait, et je crois qu'il était fier de gagner tout cet argent à la sueur de son front.

Mon père ne faisait pas le tour du monde. Le monde venait à lui. Chaque jour, il arpentait les pavés du parvis de Notre-Dame de Paris pour vendre des cartes postales aux touristes. Chaque soir, il rentrait épuisé, s'asseyait sur « sa » chaise, silencieux, avec quelques crudités, une bouteille de vin et son casque de Walkman vissé aux oreilles. Il ne fallait pas le déranger, ne pas poser la mauvaise question, ne pas réveiller le volcan endormi.

Nous avions un toit, mais nous n'étions qu'à une enjambée du paillason. Les huissiers nous le rappelaient régulièrement avec leurs lettres, leurs menaces et leurs sceaux. Alors, nous déménagions souvent. Nous n'avions aucune attache. Chaque fois, nous perdions nos amis. À l'époque, le monde était vaste. Quitter une ville, c'était comme changer de pays. Nous pouvions vivre à dix kilomètres les uns des autres sans jamais nous rencontrer.

Malgré tout, nous formions une famille solide, mes parents, ma petite sœur, Aroi, qui portait le nom d'une reine lointaine, et moi. Nous habitions un petit appartement de la banlieue parisienne, au premier étage d'un bâtiment blanc décrépi à la lisière de la cité des Tilleuls, laquelle était dépourvue du moindre tilleul. Le seul échantillon de nature résidait dans l'unique rue permettant de quitter ces grands ensembles, où dansaient de grands peupliers.

Nous étions en périphérie, en ZUP, face à une gare de fret. Tous les soirs, je m'endormais bercé par les interminables convois de marchandises qui faisaient tanguer mon lit. Cette cité-dortoir n'était qu'un point de passage, personne ne s'y arrêtait jamais. À l'instar des trains, nous aussi étions en transit.

Je l'aimais bien cet appartement, en dépit de sa cuisine qui donnait sur un cimetière grisâtre et ne se lassait pas de nous rappeler dès le petit-déjeuner que la lumière du soir n'était pas loin et qu'un jour la vie se terminerait là, au milieu des pierres tombales.

*

Le marché se vidait vers 13 heures. À midi, j'entendis les pas de mon père dans l'escalier. Je tenais à tirer les choses au clair, à dépoussiérer le portrait de ce père qui ne parlait jamais de son enfance et ne jurait que par le silence. J'étais avide d'en savoir plus sur celui qui n'évoquait jamais son pays. Quand mes copains me racontaient leurs vacances à la campagne ou les histoires de guerre de leurs grands-parents, je n'avais aucune anecdote à leur rapporter. Cette photo en noir et blanc retrouvée dans un sac en plastique allait-elle combler le vide ?

Au déjeuner, une gêne insidieuse s'installa dans la cuisine, celle d'un secret de famille sur le point d'être dévoilé. Mon père détourna les yeux.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? me demanda-t-il.

Je sortis la photo de ma poche.

— Pourquoi tu es habillé comme un militaire ?

Il y jeta à peine un coup d'œil.

— J'ai fait mon service. C'était obligatoire en Irak. Comme en France.

— Et pourquoi tu as un autre nom, là ? insistai-je en brandissant la carte.

Ma voix dérailla, trahissant mon émotion. Ma mère servit un verre de lait à ma petite sœur. Obstiné, j'attendais qu'on me serve plutôt un peu de vérité. Je patientais, immobile. Ma mère me servit à mon tour. Je gardai les bras croisés. Je désirais tout savoir. Tout de suite.

— Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être, Euphrate, finit par me répondre mon père, avec la même gravité que devant mes mauvais bulletins de notes.

Il continuait de regarder ailleurs.

— Tu veux bien me raconter ?

— Tu es trop jeune, il y a des choses qu’il vaut mieux ne pas savoir à ton âge. Un jour, peut-être, je t’expliquerai. C’est trop compliqué.

C’est trop compliqué. Son point final. Sa manière à lui d’éviter le sujet.

Notre discussion s’arrêta là.

Ce soir-là, je ne terminai pas mon assiette. J’étais vexé, et frustré.

Au moment du coucher, ma mère vint me voir en veillant à refermer la porte derrière elle. Elle s’assit au bord de mon lit. Je persistai dans mes questionnements. Elle n’en savait guère plus que moi.

— Tu sais, habibi, toutes les familles ont un secret. Ton père c’était quelqu’un, me confia-t-elle. Si tu veux qu’il parle, sois patient, il le fera peut-être un jour.

Mon père *était*. Elle parlait de lui au passé. Qui était-il ?

Je ne comprenais pas la résistance de mon père à me raconter son passé. Depuis toujours, il était avec nous sans l’être tout à fait. Avec sa façon de tirer sur sa cigarette en regardant le plafond ou le ciel, soupirant sa fumée qui formait un nuage gris dans lequel se cachait un monde insoupçonné, plein de silences et de *c’est trop compliqué*.

Compliqué. À force de l’entendre, j’ai détesté ce mot. Il cumulait refus, échec, abandon. Je trouvais ça absurde. Fallait-il vieillir pour comprendre ? Le mot *compliqué* servait surtout à ne plus rien se dire, à s’éviter autant que possible.

Avec le temps, je m’efforçai de simplifier les affaires de la vie, les expliquer, les comprendre, les raconter, parce que tout était *trop compliqué*. J’avais compris une chose, là où mon père compliquait, je cherchais à simplifier. Voilà pourquoi je voulais à tout prix le faire parler, pour connaître celui qui s’abîmait la vie tous les jours afin que je réussisse la mienne.

Samiya

(Été 1953)

Falloujah était une ville de l'entre-deux, une jolie petite bourgade pleine de contradictions et de paradoxes. Située dans une vallée fertile, bordée par l'Euphrate, elle était aussi entourée de sable pourpre, l'été. Une cité tantôt paisible, tantôt bruyante, ni trop près ni trop loin des trépidations de Bagdad, où flottait un parfum floral qui laissait souvent place aux effluves de crottin de mulet au détour d'une rue. En matière d'architecture, Falloujah était typique des villages de l'Ouest irakien, avec ses dattiers millénaires, ses marchés couverts, ses maisons aux couleurs d'argile. En réalité, elle était la définition même de l'antagonisme. Les citadines sans voile toisaient les villageoises aux silhouettes noires. Ses jolies échoppes snobaient les ruelles pauvres. Et enfin ses grands axes exposaient la fatuité des nouveaux riches, montrée du doigt par ceux qui, le soir, tournant le dos à la ville, portaient haut la fierté et la misère des infortunés sur le dos de leurs bourricots.

Après la disparition de Mouhja, Rami devint mutique. Parfois, son frère Tarek le surprenait la nuit, sanglotant, dans un coin de la chambre qu'ils partageaient avec leur aîné Khaled. Comment survivre à sa maman lorsqu'on est enfant ? Comment exister parmi les autres quand les jours et les nuits rappellent sans cesse ce si grand malheur ?

Une année de deuil s'écoula quand les nuages assombrirent de nouveau le ciel de Rami. Dans la culture irakienne, il fallait attendre une année entière pour que la société décrète le deuil comme acceptable. Un

an pour que la douleur subisse sa mue, se déleste de sa carapace épineuse et ne devienne qu'un mauvais souvenir. Pour Rami, un siècle n'aurait pas suffi. Mais son père, Ahmed, souhaitait déjà se remarier. Les coutumes locales suggéraient que le veuf épousât une sœur de l'épouse défunte, le cas échéant, pour conserver les liens du sang, assurer la sécurité et la continuité de l'éducation maternelle. Ahmed chercha une femme forte, quelqu'un qui pourrait s'occuper de son foyer. Il demanda la main d'une des sœurs de Mouhja, que Rami n'avait vue qu'une seule fois dans sa vie et qui, elle, paraissait être en bonne santé.

Les parents de Mouhja refusèrent.

Après avoir puisé dans ses relations, il se contenta de Samiya, une femme également veuve, mère de trois enfants, qui n'avait jamais connu la vie citadine, ni d'existence paisible. Falloujah et les villages alentour sortaient d'une bataille insurrectionnelle contre les forces britanniques. Malgré son indépendance depuis 1932, le royaume hachémite d'Irak était, encore et toujours, sous l'emprise des soldats de Sa Majesté. Le roi Fayçal, intronisé par l'ancien occupant anglais, se révélait incapable de combler l'écart entre l'extrême opulence de quelques-uns et l'immense pauvreté de tous les autres – ceux qui vivaient à la périphérie de Falloujah. Dans ces petits bourgs, l'opposition grondait contre l'occupation britannique et le Royaume. Les troupes anglaises et les loyalistes irakiens étaient régulièrement pris en embuscade par des tribus irakiennes, notamment celle du village de Garma, d'où venait Samiya, la nouvelle épouse d'Ahmed. On disait d'elle qu'elle avait participé à la lutte, qu'elle aurait volé des munitions dans les dépôts d'armes des troupes britanniques, qu'elle leur crachait dessus lorsqu'elle les croisait dans la rue. Eux aussi ne se gênaient pas pour l'invectiver en retour.

— *Sorcerer ! Kelba ! Punk !*

Sorcière, chienne, vaurienne ! Ces mots demeureront quand les armes se tairont, avant d'être réappropriées par les Irakiens.

Samiya quitta donc un monde d'injures et de bottes militaires, de guerre de village, pour épouser un homme de la ville, un veuf comme elle, mais qui semblait dépassé par la vie.

Au premier abord, Rami ne sut pas comment se comporter avec Samiya – elle était physiquement bien différente de Mouhja. Grande,

longiligne, vêtue d'une abaya noire, peu souriante, elle regardait Rami d'un air sévère. Ses yeux, très noirs, étaient enfoncés dans un visage bilieux, ses bras secs étaient aussi anguleux que le tatouage tribal vert terne qui ornait son menton. Ses premiers mots pour lui, faussement doux, étaient lourds de menace.

— Va me chercher de l'eau.

À compter de ce jour, Samiya commença à surveiller les moindres faits et gestes de Rami, à tout lui interdire. Une profonde anxiété et un mauvais pressentiment s'emparèrent de lui à mesure que sa belle-mère privilégiait ses trois enfants, Saad, Ayad et Riyad. Elle rejeta Rami, saisit la moindre occasion pour l'accuser de tous les maux, l'humilier publiquement ou l'insulter en privé.

Selon la tradition, l'arrivée d'une belle-mère dans le foyer aurait dû le protéger. Au lieu de cela, Rami paya le prix d'une jalousie absurde, injuste, destructrice. Tout le voisinage rendait hommage à Mouhja avec nostalgie alors que Samiya n'était que la seconde épouse, une simple villageoise, le dernier maillon du tissu social irakien.

Au fil des mois, Rami fut la victime innocente de cette rivalité féminine post-mortem. En plus de son statut de seconde, l'impossibilité d'atteindre Rami par un amour naturel suscita un sentiment inverse chez Samiya, une forme d'aversion pour le fils de la belle citadine aux yeux bleus. Pour Rami, qui n'avait pas connu l'occupation britannique, Samiya et ses enfants étaient devenus les occupants de sa propre vie, de son territoire, de son royaume désormais sans reine : l'enfance.

Sa mère continuait de lui manquer au point d'en étouffer. Il ne parvenait pas à effacer le souvenir de sa mort, il avait beau fermer les yeux, elle était là, allongée sur le dos, teint et lèvres cireux. Les pensées maternelles se bousculaient dans sa tête tel un cortège funèbre. Rami comprit vite qu'il ne devait pas en parler. Samiya interdisait qu'on rappelle la vie d'avant, qu'on se souvienne de Mouhja la citadine. Hélas, le temps faisait son œuvre. De Mouhja, il ne lui restait que des impressions diffuses. Il n'avait aucune photo d'elle. Seuls le timbre de sa voix, la douceur de ses paroles, la fraîcheur de son parfum, ses regards empreints d'amour, cette chanson sur l'Euphrate, demeuraient à son esprit. Son visage avait disparu. Ne restait que le chagrin.

Après la mort de Mouhja, le fleuve fut son seul refuge, et Hatem une aurore dans la pénombre imposée par Samiya. Tous les jours, Rami courait rejoindre son ami, évitant de justesse les charrettes qui bouchaient l'entrée du pont pour retrouver les autres enfants à son extrémité. S'échapper près du fleuve était le seul moment de paix qu'il pouvait s'octroyer. Loin des foudres qui frappaient son nouveau foyer.

Dénuée de tout, Falloujah était sans réelle infrastructure. Ce pont emblématique, offert par les Britanniques, était la seule attraction de la ville, un aimant à enfants des rues. Peint en vert, haut d'une quinzaine de mètres, ce monstre métallique permettait dorénavant de passer d'une rive à l'autre, à pied, à dos d'âne ou en voiture. Les villages s'étaient rapprochés du centre-ville. Citadins et ruraux s'y croisaient quotidiennement.

Depuis que Rami avait passé le rituel du saut, les enfants du pont ne le méprisaient plus. Capable désormais d'enterrer des pastèques sous la vase, de les récupérer le soir, il avait rejoint le rang des téméraires, s'était défait de sa timidité comme d'une ancienne peau. Rami avait été adoubé. Et Hatem était fier d'y avoir contribué. Hatem était le seul à qui Rami osait parfois se confier.

— Le serpent te court toujours après ?

— Elle m'insulte. Elle me rejette. Elle me déteste...

Elle. Il ne mentionnait jamais son nom.

Il raconta les brimades, les humiliations, et le ciel lourd d'orage qui s'abattait constamment sur lui.

Elle dont les enfants allaient à l'école avec des vêtements neufs et chauds durant l'hiver, quand lui n'avait droit qu'à un unique habit et à des sandales. Elle qui, lorsqu'il s'était mis à uriner au lit presque toutes les nuits, n'hésitait pas à brandir les draps dans la rue au petit matin et à crier à qui voulait l'entendre que c'était l'œuvre de « l'enfant de l'autre ». Les gloussements moqueurs, les rires étouffés n'échappaient pas aux oreilles de Rami. Hatem compatissait. Il avait conscience du calvaire de son ami. Il trouvait toujours les mots.

— Patience, mon petit lézard. Si Dieu existe, elle sera punie ! On ne doit pas maltraiter les *yatim*. Souviens-toi des bons moments passés avec ta mère, souviens-toi d'elle, et l'autre ne pourra pas t'atteindre.

Yatim. Rami était désormais orphelin de mère. Et ces derniers mois, il luttait pour ne pas l'oublier. À la maison, la voix de la douce Mouhja avait laissé place à celle, perçante, de Samiya.

— Et ton père, il ne dit rien ?

Rami ne répondit pas. Il laissa la question en suspens. Non, son père ne disait rien. Il était absent, dur, colérique et autoritaire. S'il s'indignait parfois, il se taisait le plus souvent. Les rares plaisanteries du temps de Mouhja avaient disparu. D'ailleurs, Rami se demanda s'il avait déjà vu son père sourire, offrir aux autres cette courbe qui réconcilie les choses.

— Merde, mon père ! Je dois y aller ! À plus tard, bredouilla Rami en quittant son ami avec précipitation.

Il devait justement retrouver ce père qui détestait les retards. Au souk, une fois par semaine, Ahmed rédigeait des lettres et des actes légaux pour ceux qui ne savaient pas écrire. Au marché, il était un homme respectable, un écrivain public, salué et sollicité à chaque coin de rue. Tout son être résidait dans ce marché. Son bruit et ses odeurs couvraient ses plaintes et ses silences chez lui. En chemin, Rami se demanda pourquoi, à la maison, son père n'était que l'ombre de lui-même, qu'un fantôme aux yeux d'averse.

Une partie de lui était-elle morte avec Mouhja ? Samiya aspirait tout, prenait l'ascendant sur lui, au détriment de Rami. La moindre bêtise commise par l'un de ses « vrais » enfants était chaque fois reportée sur son maudit beau-fils. Cette injustice, qui s'installa insidieusement dans le quotidien de Rami, façonna le silence chez lui. À la maison, jamais il ne se plaignait, ni auprès de ses frères ni auprès de son père, de toute façon aveugle à sa souffrance. Au point de laisser sa nouvelle épouse commettre ces abus sous ses yeux. Mais voyait-il vraiment ?

Le soir, au dîner, Samiya avait imposé une sorte de hiérarchisation. Elle et son mari mangeaient en premier, ensuite ses enfants à elle, puis les aînés Khaled et Tarek, et enfin Rami qui avait droit aux restes. Toutes les corvées lui étaient réservées. La vaisselle, les toilettes, le poulailler. Rami avait besoin d'être éduqué, disait-elle. En réalité, les ordres de Samiya consistaient à le briser mentalement, à brûler ce qu'il restait de sa mère en lui, à disperser les cendres à peine refroidies. Et personne ne protestait.

Un jour, alors que Samiya ne cessait de le harceler, des larmes de lassitude mêlée de colère se mirent à couler sur les joues de Rami. Pour la première fois, il protesta, devant tout le monde.

— Je ne suis qu'un enfant ! Laisse-moi tranquille !

Rami n'eut droit qu'à une réplique glaciale et pleine de mépris :

— Tu n'es rien.

Rami vacilla sous l'affront. Rien. Un mot qui fend le crâne, qui brouille la vue, qui annihile.

Son père ne leva pas les yeux. Ses frères restèrent silencieux.

Lui eut l'impression de ne plus exister.

Samiya avait décidé de détruire Rami. Personne ne l'en empêcherait.

Le jour suivant, en réaction à la folle désobéissance de Rami, Samiya décréta que pour subvenir aux besoins du foyer, les enfants de l'autre allaient devoir travailler. Rami et Tarek iraient vendre des *klétché*, des petits biscuits fourrés aux dattes et à la cardamome préparés par ses soins. Comment peut-elle confectionner de telles douceurs ? s'étonnait Rami. Khaled, l'aîné, échappa en revanche à cette corvée. Avec l'aval de son père, il avait rejoint un groupe d'étudiants religieux dans une mosquée de la ville pour étudier l'islam soufi, et poursuivre la tradition familiale qui se perpétuait de père en fils. Devenir un imam, habiter sa propre mosquée, continuer la lignée qui, selon la légende paternelle (et un arbre généalogique précieusement conservé), remonterait à Ali, le gendre et cousin du prophète. Khaled ne manquait aucune des cinq prières quotidiennes et, comme si cela ne suffisait pas, priait constamment, debout, assis, allongé. Dans le quartier, on l'appelait *mollah* en signe de respect. De son côté, Rami le surnommait *al shabah*, le fantôme.

Les matins qui suivirent, au croisement de la rue Quarante, l'axe principal qui menait au marché du village, Rami, fatigué et grelottant, rejoignait Tarek, un plateau métallique en équilibre sur la tête, prêt à parcourir les ruelles de Falloujah encore assoupies. Rami apprit ainsi ce qu'était la douleur du réveil, mais aussi que l'aube se méritait. La lumière de 5 heures, il fallait souffrir pour être témoin de son innocence, des premiers commerçants qui ouvraient les yeux en même temps que leur étal, la douce odeur du pain s'échappant des fourneaux, les siroteurs de

thé noir à la cardamome. Ces rares moments de répit étaient des joyaux de bonheur.

Samiya laissa judicieusement quelques miettes d'autorité à Ahmed. Il fut décidé que Rami et Tarek rendraient les comptes à leur père. Souvent occupé au comptoir de son petit commerce de fortune attendant à la maison du village, ce dernier prit ce rôle très au sérieux.

Au retour de ses fils, Ahmed félicitait toujours l'un et sermonnait l'autre.

— Comment ça, tu n'as rien vendu ? Pourquoi Tarek y arrive, lui ? Comment vas-tu réussir ta vie ?

Cette dernière question, Rami se la posera durant toute son existence.

Tapie dans l'ombre, Samiya attendait constamment Rami au tournant. Avec elle, Saad, son aîné, son complice, toujours prêt à obéir aux ordres. Saad était le plus turbulent des enfants de Samiya. Plus imposant que les autres, plus malin, il était le leader opiniâtre de la fratrie. Il ressemblait beaucoup à sa mère et usait du même ton autoritaire avec ses petits frères. Il ne parlait pas, il ordonnait. Ayad ici, Riyad là-bas, va chercher ci, repose ça là. Il saisissait la moindre occasion pour imposer sa loi. Ou celle de sa mère.

Dépassé par la vie – et la mort –, Ahmed oubliait souvent son manteau dans lequel il conservait de la monnaie lorsqu'il allait tenir l'échoppe. Sa longue gabardine restait là, sur une chaise en bois, tel un appât à la merci de prédateurs. Saad profitait régulièrement de l'absence de son beau-père pour fouiller dans ses poches. Sous les yeux de Rami, Saad ne se gênait pas pour en sortir quelques dinars, qu'il glissait aussitôt dans la sienne. Cela s'était produit plusieurs fois, mais Rami n'avait jamais protesté. Il n'avait jamais révélé ces agissements à Samiya, en qui il n'avait aucune confiance. Mieux valait l'injustice silencieuse que la foudre.

Un jour de mars, Rami était occupé à rêvasser.

— Tu es avec moi ou pas ? lança Tarek.

— Oui.

— Tu en as vendu combien ?

— Aucun, j'ai pas tes yeux bleus, plaisanta Rami, avec cette repartie héritée de Hatem qui avait le don d'énervier son grand frère.

Tarek se figea en fronçant les sourcils.

— Tu vas encore te faire engueuler par la vieille si tu ne vends rien. Et le petit Saad qui ricane toujours près d'elle, ça te fait rire ?

Rami ne répondit pas. Tarek ne comprendrait pas. Quoi qu'il fût, Samiya trouvait toujours une raison pour lui tomber dessus. Il n'était rien, elle le lui avait rappelé. De toute façon, le commerce n'était pas son fort. Il rentrait toujours bredouille.

Lorsque Rami et Tarek entrèrent dans la boutique de leur père, Samiya leur emboîta le pas avec un manteau dans les bras. Elle lança un regard noir à Rami avant de tendre le vêtement à son mari en lui murmurant quelques mots à l'oreille.

Le visage d'Ahmed changea de couleur.

— Rami, est-ce que tu as touché à mon manteau ?

Pris de court, l'enfant ne sut quoi répondre. Saad avait certainement récidivé. Mais comment l'expliquer ? C'était trop tard, personne ne croirait un mot de cette histoire. Confronté à son père, avec le sentiment de se retrouver dans un guet-apens, Rami fut incapable de réagir. Il rougit jusqu'aux oreilles. Pour son père, il était coupable.

— Un voleur ! Mon fils est un voleur !

La suite, Rami ne l'oublierait jamais.

Ahmed bondit de sa chaise. Rami se protégea aussitôt la tête. Ce n'était pas la première fois qu'il subissait les foudres de son père. Mais, ce jour-là, ce dernier frappa si fort qu'on eût cru qu'il cherchait à anéantir son fils. Les claques se muèrent en coups de poing, puis en coups de pied. Le corps de Rami se recroquevilla. Ahmed tenta d'écarter les bras de Rami, qui se protégeait en position fœtale. Et quand il ne l'atteignait pas avec les pieds, il lui assenait des coups de ceinture.

— Debout ! vociféra Ahmed

Ses yeux sortaient de leurs orbites. Rami se releva et, dans un moment de bravoure ou de folie, lui fit face. Tremblant de douleur, refoulant ses larmes, il se redressa devant l'injustice et le mensonge. Tarek en resta bouche bée, incapable de protester ni de protéger son frère. Pendant ce

temps, Saad souriait. Une dernière gifle envoya Rami par terre, rompant l'ultime fil qui le liait à son père. Son tympan gauche lui vrilla la tête.

À dater de ce jour, Rami n'entendit plus que d'une oreille.

OceanofPDF.com

La gifle, le parvis et le stop Cluny (Été 1988)

Un souvenir fut une douleur particulièrement profonde au cœur d'un été ennuyeux. Une journée ensoleillée au sablier sans sable, à la chaleur étouffante qui ralentit le temps. La veille, mon père m'avait chargé de réceptionner des colis de cartes postales, donné l'argent posé en haut de la vitrine, et recommandé de bien dire *bonjour* et *merci* au monsieur. C'était très important, il le répéta plusieurs fois, sans préciser si l'important était de dire bonjour ou de bien récupérer les colis. Comme tous les mois, mon père attendait sa livraison de cartes postales en accordéon, celles qu'il vendait sur le parvis de Notre-Dame, celles que les touristes adoraient déplier.

En se fournissant chez un grossiste, l'éventail de cartes postales lui revenait à environ un franc et demi. Ensuite, il les revendait aux touristes dix francs tout rond. Une pièce de dix francs avait un double avantage : pas besoin de rendre la monnaie et moins de risque d'être pris en flagrant délit par la police. Les touristes payaient ces cartes moins cher que dans les boutiques de souvenirs. C'était donnant donnant. Mon père venait d'épuiser son stock de cartes. Voilà pourquoi cette livraison était cruciale.

Cet après-midi-là, j'avais invité une bande de copains. Après des heures passées devant la console de jeux, ma mère, agacée, nous envoya jouer dehors. Elle ne voulait pas d'une bande de zombies à la maison pendant qu'elle allait faire les courses.

Ravis, on improvisa un match de foot dans le quartier. Emporté par le jeu, les passements de jambe, les petits ponts et les fautes non déclarées, j'oubliai le livreur. Je n'avais pas de montre. Lorsque je m'en rendis compte, il était trop tard. En fin de journée, je demandai à deux de mes copains de m'accompagner chez moi, persuadé que mon père ne se mettrait pas en colère en public. J'avais tort.

Il m'attendait, l'air furieux.

Je me retrouvai pétrifié devant lui, sans savoir quoi dire.

— Où est passée la livraison ?

Dans la pièce encore brûlante de cette journée d'été, la tension monta d'un cran, comme lors d'un duel de western sombre et violent. Un duel entre un père et un fils. J'étais le truand et lui le shérif. J'avais fauté. J'allais devoir payer. Corps immobiles, regards fixes. Un vent imaginaire traversa le salon surchauffé. À nos côtés, mes amis devinrent les victimes d'un conflit dont ils ne souhaitaient qu'une chose : un dénouement heureux. Il ne nous manquait que les pistolets à la ceinture.

Puis mon père mit un terme au duel. Je ne la vis pas venir. Je ressentis la douleur avant même de comprendre. La gifle partit, résonna dans toute la pièce. J'en eus le souffle coupé. La main gauche de mon père m'expédia dans les étoiles. Duel perdu, fin du spectacle, baisser de rideau. Ma tête vrillait. Je ressentis des crampes au ventre, des coups de couteau dans le cœur. La gifle fit bien plus de bruit que les rares mots que mon père crachait parfois. Pour ne pas me mettre à pleurer devant les copains, j'éclatai de rire. Un rire mauvais, presque démoniaque. Je ne sentais plus mon corps. Le monde me sembla dépourvu de couleur. La rage de l'humiliation, sans doute, un stress intense mêlé à de l'euphorie, certainement. Impossible de m'arrêter de rire, mon père parut destabilisé par mon attitude. Ma mère lui hurla aussitôt dessus :

— Pourquoi ? Regarde ce que tu as fait !

J'entendis mon copain Kader siffler derrière mon dos. Je n'osai pas me retourner. Je ne voulais voir personne.

— Putain, la baffa ! Hé, monsieur vous y êtes allé fort, quand même ! Et toi, tu rigoles ? T'es un ouf.

La voix de Kader me sortit de mon état. Ainsi que la voix de mon père les priant de rentrer chez eux. Je raccompagnai mes amis jusqu'à la porte. Lorsqu'elle claqua, je tombai dans les bras de ma mère. Mon père

retourna à ses affaires. Grésillements du journal télévisé. Bruit d'assiettes. J'étais sous le choc. Je sentais encore sa main. Mon père ne m'avait jamais frappé auparavant. Ce fut après l'avoir ressentie physiquement, sur ma joue, que je me posai la question de la violence. Était-elle légitime ? Cette injustice me déconcertait.

Cette violence, je ne la compris pas, je l'ai détestée.

Dans la soirée, le téléphone sonna. Comme je m'étais couché de bonne heure, mon père vint s'asseoir au bord de mon lit après avoir raccroché.

— Je t'explique ?

Et il m'expliqua. Le livreur n'était pas venu. Il y avait eu un problème logistique. Deux adresses avaient été mélangées. Alors, oui, j'avais oublié mon rendez-vous. Mais je n'étais pas entièrement fautif. Cette giflle, je ne l'avais pas méritée.

— Tu es prêt à me pardonner, ma fils ?

Je hochai la tête.

— Bonne nuit, ma fils.

— On dit *mon* fils, papa.

Il me regarda une dernière fois en souriant, avant de se lever et d'éteindre la lumière.

— Bonne nuit, mon fils.

Durant de longues secondes, je suivis les ombres qu'un immense train de marchandises projetait au plafond. Puis, au cœur de l'obscurité, je me mis à imaginer leur conversation au téléphone, ou peut-être était-ce un rêve.

« Allô, monsieur Ahmed... Désolé, notre livreur s'est mélangé les pinceaux... Une erreur d'adresse... Oui, le livreur viendra demain sans faute... Oui, c'est totalement notre faute. La faute à votre fils ? Non, cela n'a rien à voir avec votre garçon. S'il est innocent ? Bien sûr, totalement innocent. J'espère que vous ne lui avez pas fait payer notre erreur, monsieur Ahmed ? Ce serait injuste vous savez. Et l'injustice crée de la colère. Et la colère engendre la violence. Et la violence, Dieu sait où elle peut mener, monsieur Ahmed. Non, cette faute ne se reproduira plus, monsieur Ahmed. J'espère pour vous aussi. Je vous ai à l'œil, monsieur Ahmed. »

Je m'endormis sur l'image du visage de mon père, plein de remords. À compter de ce jour, il ne leva plus jamais la main sur moi.

*

Aussi loin que je m'en souviene, trois sentiments étroitement liés m'accompagnèrent dès mon plus jeune âge : l'anormalité, le mensonge et la solitude. Ces compagnons de la première heure forgèrent la personne que je suis devenue aujourd'hui.

L'anormalité. Nous n'étions pas loin, tout juste au seuil de la normalité des autres. Il n'y avait guère plus déconcertant que cet entre-deux. Être à la lisière de la norme. Ni trop proche, ni trop éloigné. En marge. Je désirais plus que tout me fondre dans la masse. Je voulais un prénom comme les autres, Karim ou François, peu m'importait, je ne supportais plus la question : Euph... quoi ? Euphrate ? C'est pas commun, ça vient d'où ?

Que dire ? Que mon prénom venait d'un ailleurs inconnu ? Que nous étions une minorité parmi la minorité ? Dans notre rue vivaient essentiellement des familles immigrées, maghrébines et portugaises. Nous étions les seuls à venir de si loin. Quand on me posait la question de mes origines, je répondais la seule chose que je savais : je suis d'Irak. Kader, qui était originaire du Maroc, m'avait déjà interpellé à ce sujet :

— L'Irak ? C'est quoi l'Irak ? C'est arabe, ça ? Tu pouvais pas être marocain ou algérien comme tout le monde ? C'est trop chelou, t'es pas normal toi.

Cette remarque m'avait profondément blessé. Ce pays avait beau être lointain, il existait bel et bien, mon père me l'avait assuré. On y parlait l'arabe, différent certes, mais de l'arabe quand même. Comment le qualifier alors que je ne le connaissais pas ?

Alors qu'il était de bonne humeur, mon père répondit à cette question.

— Tu vois la France, par exemple ? Elle est connue pour sa baguette et son fromage. Des variétés de fromages, il y en a plus de cinq cents. C'est une manière de décrire la France. Eh bien, l'Irak, c'est pareil mais avec les dattes. Nous avons plus de cinq cents variétés de dattes. Voilà ce qu'est l'Irak, conclut-il, de son ton sarcastique des bons jours.

Au bout d'un instant, il ajouta :

— D'ailleurs, il existe une variété de datte, très rare, qui ne pousse qu'une fois tous les dix ans. Elle est de couleur bleu foncé. Elle ne pousse que seule, isolée des dattes jaunes, ce qui rend presque impossible sa venue. Ça aussi, tu peux leur dire.

Une datte bleue ? Je ne savais pas s'il fallait prendre cette réponse au sérieux, et de toute façon je ne me voyais pas répondre ça à Kader qui se serait certainement moqué de moi.

J'apprendrai à aimer les dattes bien plus tard, et garderai cette précision énigmatique de mon père pour ceux qui daigneraient me poser la question. Longtemps, elle sera ma réponse atypique à tous ceux qui s'interrogeront sur mes racines.

Autour de moi, personne ne me ressemblait. J'avais quelques amis français de souche, mais surtout des copains maliens, algériens, ou marocains comme Kader. Chacun d'eux trimbalait son cartable et sa culture sur les épaules. On racontait qu'ils venaient des anciennes colonies françaises, que leurs parents avaient été emmenés de force pour venir travailler dans les mines ou sur les chantiers, et qu'ils étaient restés. On disait d'eux qu'ils portaient la souffrance de leurs parents. Est-ce que je portais celle des miens ? Et qui étaient-ils au juste ? J'étais et je suis toujours le dépositaire d'une histoire qui n'a pas de passé colonial avec la France.

Pour mes parents, la France fut un asile, un refuge. J'avais beau être entré dans la vie par ce pays, par sa langue, je me sentais prisonnier d'un passé familial différent. Sans doute n'étais-je pas dans la norme, ni à ma place ici, comme le sous-entendait Kader. En réalité, je n'ai jamais su ce que cela signifiait. Toute ma vie, cette identité flottante, inclassable, a été un partenaire, silencieux, encombrant. Je voulais me calquer sur les autres, faire de la décalcomanie identitaire.

Un jour, alors que je remontais la rue des peupliers dansants, je croisai mon père qui rentrait du travail. Alors que nous terminions le chemin ensemble, je l'interrogeai :

— Papa, ça veut dire quoi être normal ?

— Tu te sens pas normal ?

— Nan.

— C'est mauvais de ne pas être comme les autres ?

— Je sais pas, mais moi je veux être comme les autres.

— Surtout pas, mon fils, surtout pas. Ne sois pas comme les autres. Ne te contente pas de ce qu'on te dit d'être. Essaie de faire ce que tu ne sais pas faire. Essaie d'aller là où on ne t'attend pas. Être normal, ce n'est pas vouloir être comme les autres. C'est seulement faire ce que tu sais faire. C'est ne pas prendre de risque. Ce qui compte, c'est d'être toi. Je travaille dur pour que tu sois toi. Un jour, tu comprendras.

— D'accord. Papa ?

— Oui ?

— C'est vrai cette histoire de dattes bleues ?

— Elle te plaît, cette histoire ?

— Si elle est réelle, oui.

— À toi de décider si elle est réelle.

*

Le samedi qui suivit, je décidai de prendre les devants.

Un long crissement métallique me perça les tympans. Le dégazage et le cri d'agonie du train m'évoquèrent l'ébrouement d'un cheval, impatient de reprendre sa course. Je levai les yeux vers le plan accroché sous la poignée du signal d'alarme et cherchai la ligne jaune, la fine, celle de la ligne 1. Je devais changer de métro. Je la trouvai au moment où le ronfleur retentit et bondis in extremis hors de la rame. Station Porte-Maillot. Le point d'interconnexion où personne ne se parle. Je longuai un couloir orné de publicités souriantes sur la vie, contredites par des cohortes d'usagers renfermés et voûtés qui se croisaient sans se regarder telle une masse informe d'individus qui s'évitaient de justesse dans une danse mécanique.

Une odeur de soufre aux relents de cambouis me chatouilla les narines et resta accrochée à ce flot humain. Je bifurquai à droite, puis me frayai un chemin pour en sortir. Mais cette odeur continua de m'accompagner le long des escaliers, sur la rambarde en caoutchouc, jusqu'au quai de la station. La prochaine ligne était également jaune. Un peu plus épaisse. Celle du RER C qui menait à Saint-Michel. L'excitation me gagna

lorsque claquèrent les portes du train bleu blanc rouge et qu'une voix de femme annonça dans les haut-parleurs l'arrêt suivant sur un ton étrangement joyeux.

Notre-Dame. Notre-Dame. Jusqu'à la sortie à l'air libre, l'odeur de soufre ne me lâcha pas. Elle marchait derrière moi telle une ombre muette et courbée.

Dehors, il bruina. Sur les pavés glissants du parvis, je croisai Robert et Zezette, deux frères juifs tunisiens également vendeurs de cartes postales, que mon père adorait. Ils étaient ses collègues préférés. Des excessifs qui se chamaillaient à longueur de journée, et en venaient parfois aux mains, même s'ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Lorsqu'ils me reconnurent, ils m'embrassèrent et bataillèrent pour être les premiers à me glisser un billet de cinquante francs dans la poche. Plus loin, je serrai la main d'Ali, vendeur lui aussi, un Algérien plutôt réservé qui répondait à toutes les questions par un soporifique *nooormal*. Sur le parvis, aucune trace de mon père. Ni sur le banc où il cassait habituellement la croûte, ni chez Rosa, la brasserie des habitués.

— Il n'est pas là ? demandai-je à Ali.

— Non, fiston, ils l'ont pris ce matin, noooormal.

Ils, les policiers en civil de ce secteur, connaissaient les prénoms de toute la bande. Et la bande les connaissait tout autant. Comme il fallait de temps en temps une interpellation, pour le registre du commissariat, tout le monde jouait au chat et à la souris. L'un cherchait à attraper l'autre, qui essayait de fuir. Ce jour-là, c'était au tour de mon père. Le cœur battant, je les imaginai lui dire : « Allez, Rami, c'est ton jour. On y va. » Mon père ne faisait rien de mal. Comme Ali et les autres, il vendait des cartes postales aux touristes. Le parvis de Notre-Dame était l'un des lieux les plus visités du monde. Mon père avait un boulot difficile. Il fallait arpenter le pavé sous un soleil de plomb ou bien dans le froid humide et implacable des hivers parisiens. Et se faire discret tout en étant prêt à être interpellé par la police.

Les vendeurs à la sauvette étaient généralement relâchés au bout de quelques heures. On leur confisquait leurs cartes de la tour Eiffel, de Notre-Dame ou du Sacré-Cœur. On leur demandait de signer un procès-verbal puis de patienter dans une cellule.

— Va l'attendre au Cluny, je lui dirai que tu es venu, me conseilla Ali.

— Merci, Ali.

— Noooormal.

Le Stop Cluny était le café préféré de mon père. Son odeur réconfortante de cigarettes mouillées mêlée à celle du croissant chaud et les conversations toujours trop longues entre mon père et ses amis irakiens ont marqué mon enfance. Ces derniers ne perdaient pas leur temps à se prélasser au soleil, ils restaient à l'intérieur. Le Stop Cluny était une petite oasis de débats parfois houleux, dont j'étais le spectateur privilégié en sirotant mon jus d'abricot.

Environ une heure s'écoula avant que je l'aperçoive au loin, sa sacoche en cuir noir sur l'épaule. La porte à peine ouverte, il commanda un jus d'abricot et un café serré avant de m'embrasser.

— Salut, ma fils. Ali m'a dit que tu étais venu.

— Seul, répondis-je, ravi.

Il acquiesça, s'assit sans fournir d'explication au sujet de son absence sur le parvis et sortit un paquet de cigarettes. Il sentait l'eau de Cologne et la sueur. Il fuma en silence et m'observa avec son habituel regard lointain. Je perçus de la fierté dans ses yeux, mais aussi de l'inquiétude. Avait-il deviné la raison de ma venue ? Peut-être que l'heure d'éclaircir ce qui était trop compliqué était arrivée ? Un moment entre père et fils. La semaine dernière, il avait érigé des barricades. Ce jour-là, dans cette oasis, loin de la maison, allaient-elles s'écrouler ?

— Ma fils, je vais te dire quelque chose. Je ne peux pas parler.

Il fit une pause avant de poursuivre.

— Je dois murmurer. L'Irak, ma fils, c'est pas seulement un pays. L'Irak, c'est la société du murmure. C'est un pays où on ne peut pas survivre sans mentir. Et je n'ai jamais aimé mentir.

Je ne compris pas où il voulait en venir.

— Et la photo ? Et la carte ?

Mon père demeura silencieux, le regard fixé sur un point quelque part, loin du café, comme s'il regrettait de m'en avoir trop dit. Ou alors c'était trop douloureux. La gravité était son principal trait de caractère. Je n'avais aucun souvenir d'une discussion légère avec lui. Tout était politique. Tout était sérieux. Cherchait-il à faire diversion ? À éviter,

encore une fois, de nous parler ? Je restai ferme et déterminé, droit sur ma chaise, les coudes posés sur la table, patient, jusqu'à ce qu'il commence à murmurer. J'étais prêt à sortir la carte au faux nom retrouvée dans la valise. Je voulais que mon père me raconte son histoire, qu'il me confie enfin son passé. Il tourna la tête à plusieurs reprises comme s'il se sentait surveillé. Je fus surpris de remarquer une certaine fièvre que je ne lui connaissais pas. Sa bouche s'entrouvrit – comme pour lâcher un soupir venu d'un monde trop cruel – avant de se refermer sur sa fichue cigarette. Il reprit son souffle à la manière de celui qui va se lancer dans un grand discours, puis il soupira de nouveau. Un soupir de renoncement. J'espérais par-dessus tout que les mots finissent par sortir les uns après les autres pour me révéler ce monde que je désirais tant connaître. Ils ne vinrent jamais.

Pour la première fois, je compris que cette souffrance à parler comportait plusieurs strates dont la première était le silence. Les années suivantes, je m'en arrangeai. À force, je le visualisais, ce silence. C'était un nuage de cendres et de pudeur. Ce jour-là, face à mon père, je n'ajoutai pas un mot.

À quoi bon ? C'était trop tôt. Ou trop tard. Je laissai tomber les pronoms interrogatifs, je mis un mouchoir sur mes questions. Devant mon désarroi, il sortit un carnet, un stylo et se mit à écrire. Des dizaines de prénoms. Puis il déchira la page en déclarant :

— Tu as une immense famille, elle est ici sur ce bout de papier, et là-bas en Irak.

Au moins, je n'étais pas venu pour rien. Cette liste, je l'ai tellement de fois lue, rêvée, projetée sur les murs, sur des visages, sur mes fantasmes du pays lointain. Sur la feuille, des prénoms : Riad, Ayad, Taghrid... et un nom en tête de page : Falloujah. Mon père l'avait entouré et avait écrit : *ta ville d'origine*.

Je mesurai le hasard des parcours : né à Paris, j'aurais dû naître à Falloujah, une ville où je n'avais jamais mis les pieds, mon nom aurait dû figurer sur cette liste. Personne ne choisit son lieu de naissance. La vie commençait toujours par une injustice. Avait-on vraiment le choix ? Dès lors, un sentiment étrange ne me quitta plus jamais. Je ne saurais dire si c'était la culpabilité d'être chanceux ou le regret d'une vie inconnue qui m'était normalement prédestinée. D'après mon père, toutes ces personnes

connaissaient mon prénom et avaient même vu des photos de ma sœur et moi, alors que nous ne savions rien d'eux. Il m'offrit au moins ceci. La conscience d'être un minuscule membre d'une immense famille. Et la force et l'assurance que me conférait cette appartenance nourrissaient mes questionnements. J'avais moi aussi une famille, et rien ni personne ne pourrait me l'enlever.

Certes, la guerre nous empêchait de nous rencontrer mais le temps ferait son œuvre. Ensemble, on reprit le métro. Dans la rame, mon père ne prononça pas un mot, il resta silencieux tout le trajet, comme à son habitude, et l'odeur de soufre revint me chatouiller les narines.

Le samedi d'après, c'était les grandes vacances. Durant mon enfance, le dernier jour d'école a toujours été le plus difficile. Il annonçait le départ des autres et le commencement de l'ennui et de la solitude. L'été de cette année, certains de mes copains partirent rejoindre leurs cousins à la mer, d'autres voir leurs grands-parents à la campagne. Nous, nous n'avions nulle part où aller. Cet Irak lointain nous était toujours étranger à ma sœur Aroi et à moi. J'y pensais tout le temps. Aroi grandissait. Elle aussi se mit à formuler des questions à voix haute – les mêmes que les miennes – qui restèrent sans réponse. Au moins, j'avais cette liste. Je la partageai avec ma sœur. On ne se lassait pas de la lire, de la relire et d'imaginer notre famille.

Mais cela ne suffisait pas, je continuai de me sentir seul au monde. J'étais en manque de repères et mon père s'en inquiétait. Visiblement, il ne savait pas comment y remédier.

*

Dans les semaines qui suivirent, le destin répondit à mes attentes par deux coups de téléphone qui changèrent ma vie.

Le premier vint de notre famille en Irak. J'entendis les cris de joie qui s'échappaient du combiné, ainsi que les rires et les pleurs de ma mère, la voix grave de mon père. Puis le silence retomba à la maison. Non pas ce lourd silence que je connaissais depuis mon enfance, ni l'ombre sinistre d'un dictateur qui planait au-dessus du Stop Cluny. Plutôt un silence fait de regards interrogateurs. Quelque chose se préparait. Mon père fumait

plus que d'habitude, ma mère s'énervait pour un rien et les deux se parlaient parfois beaucoup trop fort, d'autres fois beaucoup trop bas. Durant ces moments-là, j'avais l'interdiction formelle de poser des questions. Il s'agissait là d'affaires importantes, qui concernaient les grands. Un soir, je les entendis à nouveau. Des murmures provenaient de leur chambre. Je collai l'oreille à leur porte, tâchant de saisir quelques mots qui bourdonnaient avant de se perdre dans mon tympan. Je perçus néanmoins des bribes de conversation.

— Vivre là-bas ? Mais ça va pas ? Pour quoi faire ? Wafa, ce n'est pas la paix. Il n'y aura jamais la paix avec lui. Tu verras.

— Mais au moins, on aura une grande maison, on aura la famille.

— Quelle famille ? La tienne ? Celle qui me regarde de haut ? Moi, je n'ai plus personne là-bas, je n'ai plus de famille. L'Irak est fini. Tant qu'il est là, y a pas d'avenir. Et toi qui as toujours rêvé de vivre à Paris, voilà tu y es. Tu es chanceuse, tu sais ?

— Chanceuse ? On n'a rien, pas de maison, pas de stabilité, pas de famille !

— Qu'est-ce que tu racontes ? On a la paix ici ! C'est ça, le vrai luxe. La paix !

— Je ne vais pas y arriver comme ça ! Ma famille me manque, je veux les voir.

— Va les voir ! Je m'en fous ! Tu m'emmerdes !

Claquement de la porte du placard. Des sanglots, des bruits de pas, des jurons envers le ciel. Le silence. Je retournai dans ma chambre. Et ne parvins pas à fermer les yeux avant le milieu de la nuit.

Le lendemain, mes parents ne se parlèrent plus. La tension était palpable, elle flottait dans l'air. Je voulais la saisir pour la jeter par la fenêtre. Le soir, mon père restait dans son coin, plongé dans ses pensées. Tandis que j'observais les volutes de fumée s'échapper de son nez, je constatai que le regard de mon père sur moi avait changé.

Le second coup de fil ne tarda pas. Plus discret. Cette fois-ci, mon père avait visiblement composé le numéro lui-même, en tirant le téléphone jusque dans la cuisine. Je collai à nouveau mon oreille contre la porte. Il parlait en arabe. Je ne saisis que quelques mots. Voyage, avion, aller-

retour, passeport, Bagdad, liste. Sa voix était pleine de doutes. Lorsqu'il raccrocha, je sentis qu'il avait pris une décision. La guerre qui se taisait, la paix qui s'ouvrait à nous, ma solitude, la dispute avec ma mère, il pensait sans doute trouver une opportunité dans cette trêve. Il ouvrit la porte. Et me regarda.

— Viens t'asseoir avec moi.

Il entourait mes épaules.

— Tu vas enfin voir ta famille.

— Celle qui nous connaît ?

— Celle qui vous connaît.

— On va aller vivre là-bas ?

Il me fixa droit dans les yeux.

— On ne va pas vivre là-bas. Vous irez ta sœur et toi avec ta mère et vous reviendrez en France.

— Tu ne viens pas ?

— Je ne peux pas venir. Tu as gardé la liste ?

Je la sortis de ma poche.

— Je préfère que tu ne l'emportes pas avec toi.

— Mais pourquoi ?

— Les listes de noms, c'est jamais bon là-bas. Je t'expliquerai un jour mais fais ce que je te dis.

Je ne compris pas cette demande, ni pourquoi il ne venait pas avec nous. Je lui promis de la jeter après avoir appris par cœur tous les noms, pour m'en imprégner avant de voyager. J'étais décidé à faire tout l'inverse, de la glisser dans ma poche et de la cacher. Cette liste, j'en avais besoin pour m'y retrouver. Avec cette immense famille, comment faire autrement ?

Ensuite, il m'expliqua brièvement que nous envoyer là-bas, ma mère, ma sœur et moi était risqué, mais possible sans lui. Lui aussi figurait sur une liste de noms – je ne saisis pas pourquoi. Mais il avait vérifié, nous ne craignions rien, il avait appelé un ami qui connaissait ses frères – des militaires – qu'il n'avait pas vus depuis qu'il avait quitté l'Irak.

— J'ai encore plus d'oncles alors ?

Il me sourit.

— Je te l’ai dit, ta famille est immense.

Ses frères, mon père ne m’en avait jamais parlé. Je repensai à cette phrase durant la dispute de mes parents. *Moi, je n’ai plus personne là-bas. L’Irak, c’est fini.*

Pour moi, l’Irak allait commencer. Mes vacances se profilaient enfin, des vacances un peu particulières, et surtout des histoires que je pourrais raconter à mes amis. En passant ce coup de fil, mon père avait répondu à ma solitude, j’en suis persuadé. L’Irak, qui a longtemps été pour moi une lointaine affaire de photos et de cousins au téléphone, se matérialisait enfin. J’allais découvrir le pays de mes parents et cette immense famille que je ne connaissais pas.

OceanofPDF.com

Le voyage (Été 1989)

Ma mère, ma sœur et moi avions embarqué à bord d'un avion de la compagnie aérienne irakienne en direction de Bagdad. Cinq heures de vol nocturne vers l'inconnu. Pas une seconde, je ne fermai l'œil, euphorique à l'idée de mettre des visages sur les noms de la liste glissée dans ma poche. En descendant de l'avion, embrasé par le vent chaud qui nous coiffait les cheveux en brosse, je m'accrochai mentalement à la jupe de ma mère. Je me rassurai en pensant aux dromadaires et au vaste pays de mes deux échappés d'Orient.

Au terminal de l'aéroport international de Bagdad, des hommes moustachus et apathiques vérifièrent nos passeports. Une seule vitre séparait la douane du dénouement. De l'autre côté, ma famille nous attendait. Ils étaient tellement nombreux que je ne pouvais pas les compter. J'avais une cravate bleue, un costume gris et la bouche pâteuse. Après le dernier point de contrôle, la porte s'ouvrit sur une foule en liesse qui scandait nos prénoms en chœur. Un accueil arabe. Euphrate, Aroi, Wafa ! Tous levaient les bras en V. Je passai de joue en joue sans comprendre ce qui nous arrivait. On nous embrassa, célébra, inonda de baisers. On resta assis de longues minutes. J'en avais le souffle coupé. Ils étaient tous là, en chair et en os. En nous dirigeant vers la sortie, je remarquai trois hommes. Ils marchaient à l'écart de ma joyeuse famille et portaient des uniformes militaires.

— Ce sont tes oncles de Falloujah, m'expliqua ma mère. Riyadh, Ayad et Saad.

Les trois me firent un signe. Je les trouvai très différents de ma famille maternelle. Je hochai la tête dans leur direction. Deux d'entre eux me sourirent. Et ils partirent comme ils étaient venus. Je ne compris pas pourquoi.

— Ne t'inquiète pas, tu les verras bientôt. Tu iras à Falloujah leur rendre visite, me glissa à l'oreille ma mère.

Sur la route, nous formions un convoi d'une vingtaine de voitures. Je fus frappé par la modernité de ce pays que je fantasmais. Où étaient les dunes et les chameaux ? L'aéroport, les autoroutes goudronnées, les voitures américaines, les lampadaires métalliques le long des voies qui illuminaient les dattiers, rien à voir avec ce que j'imaginais. *Oldsmobile*, *Cadillac*, *Pontiac*, ces voitures, je ne les avais vues qu'à la télévision dans des séries américaines comme *Starsky et Hutch*. Mon arrivée en Irak me permit de constater une chose.

— Maman, en fait en France, on est pauvres !

— Mais qu'est-ce que tu croyais ?

Je ne croyais rien puisque je ne savais rien. En France, nous n'avions pas de voiture et vivions dans un petit appartement alors qu'ici des voitures américaines tout droit sorties de films hollywoodiens étaient garées devant d'immenses maisons.

Sur la route, j'aperçus des portraits géants d'un homme. Il portait tantôt un uniforme militaire, tantôt un costume blanc et un chapeau. Il paraissait puissant et glorieux en même temps qu'il dégageait une sérénité étrange, presque mystérieuse. Ça devait être l'homme dont on n'avait pas le droit de prononcer le nom. Avant notre voyage, mon père m'avait mis en garde.

— L'Irak que tu vas voir est une dictature.

— C'est quoi une dictature ?

— C'est un pays où tout le monde murmure. Toi et ta sœur, évitez de parler trop fort, on ne doit pas parler à voix haute, sauf si ce n'est pas important. Tu comprends ?

— Je sais pas.

— Tu ne dois pas donner ton avis sur ce que tu verras. Au pays du murmure, tu dois murmurer.

En voyant défiler tous ces portraits géants, j'eus l'impression d'être épié par ce personnage dont émanait une forme de conviction qui forçait la crainte. Une crainte irrationnelle, certes, puisqu'il ne s'agissait que de peintures. J'appris que cette crainte était partagée par tous. Notre joie fut de courte durée, douchée par la mise en garde de ma cousine Taghrid : ne jamais prononcer le nom de Saddam Hussein dans la rue. Ma sœur, avec toute l'imagination d'une gamine de six ans, n'entendit que l'action interdite et décida de faire l'inverse.

— Saddam ! hurla-t-elle en levant les bras en signe de défi.

Tous les visages dans la rue se tournèrent vers nous. Non loin de là, un homme vêtu de noir et coiffé d'un chapeau se leva de son banc pour nous fixer. Le temps se figea. Le tumulte de la circulation des voitures n'était plus qu'un bruit sourd. Taghrid lui fit un signe de la main pour tenter de désamorcer la situation. L'homme dont on distinguait à peine le visage ne répondit pas. Il continua de nous observer un moment avant de s'éloigner. Les regards bas, les gestes lents, les faux sourires. Personne dans ma famille ne protesta, ni évoqua le sujet. Même la peur faisait semblant. Taghrid, à la fois furieuse et désespérée, se précipita sur nous et nous enferma dans la voiture. Nous quittâmes le quartier sur-le-champ pour rejoindre la maison de tante Soumaya. Taghrid vociférait dans la voiture. Aroï et moi, déconcertés, on garda le silence pour essayer de comprendre ce qui venait de se produire. Qui était cet homme ? Puis je repensai aux recommandations de mon père. C'était peut-être ça, la dictature. La raison de ce silence à la maison, qui taisait le nom jamais prononcé de celui que mon père avait fui. La raison du murmure.

*

Une semaine après notre arrivée à Bagdad, mes trois oncles vinrent me chercher pour aller à Falloujah, la ville de Rami. Sur le chemin, on parla peu. Je ne me débrouillais pas encore très bien en arabe. Je saisisais un mot sur deux. Alors je jouai au jeu des regards. Ils me dévisageaient, fascinés par ce fils d'un frère qu'ils n'avaient pas vu depuis seize ans. Et qui avait quitté l'Irak sans prévenir. D'après eux, ils n'avaient reçu qu'une seule lettre manuscrite, huit ans après le départ de leur frère, qui annonçait ma naissance. Il y racontait une nouvelle vie en France,

promettait des nouvelles de temps en temps, demandait de ne pas s'inquiéter pour lui. Et puis la guerre entre l'Iran et l'Irak avait commencé, et à nouveau huit années s'étaient écoulées sans nouvelles.

Après la trêve, et ce fameux coup de fil, je me retrouvais avec eux sur la route de l'enfance de Rami, cet homme que je ne connaissais pas encore.

OceanofPDF.com

Saad

(Automne 1953)

Rêver de sa défunte mère était désormais interdit à Rami, elle ne devait apparaître nulle part, ni dans ses mots, ni dans ses larmes, ni dans ses terreurs nocturnes. Samiya ne lui laissait plus aucun répit. Elle encerclait sa proie, l'étranglait, l'empêchait d'avancer. Elle était venue le lui dire une nuit. Rami s'était réveillé, terrifié par les deux pupilles sans émotion qui le fixaient. Le sang tapait dans ses tempes, son cœur pulsait dans les oreilles.

— Il faut que tu arrêtes de l'appeler, t'as compris ? Elle n'est plus là, elle est morte, avait-elle grondé.

Rami avait acquiescé. Il ne fallait pas la contrarier. Il ne parlerait plus de Mouhja. Le prénom de sa mère tomberait dans un puits sans fond, mais personne ne l'empêcherait de penser à elle en secret. Peu importaient les nuits, peu importaient les jours, jamais il ne l'effacerait de sa mémoire, Mouhja serait son diamant psychique. Il lui servirait de remède au manque, et Samiya n'en saurait rien. Comment vivre autrement ? Désormais, pour supporter son difficile quotidien d'orphelin, Rami devait mettre de côté ses émotions. Pour ne pas sombrer, il avait appris à dresser un barrage d'affliction sèche et sourde devant ses yeux. Il était devenu un enfant du pont vert. Un plongeur adoubé qui savait désormais nager dans les eaux tumultueuses de l'Euphrate. Rami avait surmonté la mort, il survivrait à Samiya. Désormais, il ne serait qu'une ombre muette au milieu des coups d'éclat de cette autre femme et de « son fils à elle », Saad, son assistant, son complice.

En cette pâle matinée de *asifa*, durant laquelle les jours se succédaient, identiques, trois visages scrutaient le sol depuis une dizaine de minutes. À l'ombre du seul dattier du jardin, Saad et ses deux frères. Leurs trois corps courbés formaient un demi-cercle, improvisant un étrange cérémonial à la recherche d'un petit morceau d'épiderme. Riyadh et Ayad, sur ordre du petit chef Saad, scrutaient les plus infimes parcelles d'herbe, les moindres recoins du chemin carrelé menant au poulailler. Rien n'était laissé au hasard.

— Il faut le retrouver et le recoller à mon doigt. Retrouvez-le sinon je vais mourir, je vous préviens, les somrait Saad, accroupi contre un petit muret, son index gauche serré dans sa main droite.

Le regard confus, il était terrorisé à l'idée de ne plus retrouver ce même doigt si utile pour capturer des lézards et autres bestioles.

Il avait une préférence pour les insectes ailés, les venimeux, les dangereux. Les mouches n'étaient que des proies inoffensives. Il chassait les *zenebour*, ces frelons orientaux de couleur orange, craints de tous, dont la piqure pouvait parfois conduire un enfant ou un vieillard à la mort. Ils causaient également des dégâts importants dans les champs alentour et se ruaient sur les ruches pour décimer les abeilles. Saad les appâtait avec des morceaux de sucre qu'il plaçait sur les dalles du petit patio. Une fois le piège tendu, il les emprisonnait dans un verre retourné, provoquant une léthargie mortelle dont il se délectait. Il prenait un malin plaisir à lentement les asphyxier. Une fascination mêlée d'excitation non pas pour la mort mais pour les chemins qui y mènent : la souffrance et la peur. Une prédilection, surtout, pour ce moment où il pouvait décider de l'abréger ou de la prolonger. Cela dépendait de son humeur. Parfois, il les torturait. Avec son canif de l'armée anglaise, dérobé par sa mère aux soldats britanniques, il les décortiquait, séparait les pattes, les ailes, le dard. Puis il attendait le moment critique, l'avant-dernier souffle, pour séparer la tête du corps. Il s'accroupissait ensuite, tel un bourreau satisfait, pour observer à la loupe l'agonie du frelon. Seul face à cette agonie silencieuse. Saad avait un sérieux problème, Rami le voyait bien.

D'autres fois, mais c'était bien plus rare, il les libérait, certainement pour jouir de sa toute-puissance en matière de vie ou de mort, de son pouvoir sur un être aussi insignifiant.

Saad n'avait pas encore dix ans.

Un quart d'heure plus tôt, il avait cherché à impressionner ses frères en grim pant tout en haut du dattier rugueux. En redescendant, sa main avait lâché prise. Il s'était agrippé à un bout d'écorce tranchant. À la vue d'un petit bout de peau arraché, il s'était mis à hurler, affolé à l'idée de perdre à jamais une partie de son anatomie. S'il aimait torturer les insectes, il souffrait pour son propre corps d'une hypocondrie démesurée.

— Ce morceau de peau est plus que précieux, il faut le retrouver ! avait-il tempêté.

— Ne t'inquiète pas, ta peau va repousser ! avait répondu Riyad.

Malgré l'incrédulité de son petit frère, Saad avait insisté :

— C'est une question de vie ou de mort. Retrouvez-le ou je me suicide.

Saad avait le même caractère que Samiya et usait du même ton dramatique pour imposer sa loi. Il pouvait se montrer très convaincant dans ses moments d'excès et de domination – Rami l'avait appris à ses dépens.

Caché derrière un mur du jardin, ce dernier observait la scène. Il se demanda pourquoi cette fascination pour la mort avait toujours été présente chez Saad. Pour lui, tout était prétexte au chantage suicidaire, notamment lorsqu'on lui refusait quelque chose. L'attitude de Saad n'étonnait plus personne. Tout le monde s'était habitué aux coups de sang du « petit dictateur ». Rami ne lui avait jamais reproché le guet-apens tendu par Samiya, qui lui avait coûté un tympan. Après ce prétendu vol, Rami n'avait jamais cherché à défendre sa cause auprès de son père. En y réfléchissant, il se demandait si Saad n'était pas lui aussi victime d'un parcours chaotique – son père était mort soudainement. Ils avaient au moins la perte d'un pilier en commun. Rami comprenait. Il savait. Il était passé par là. Néanmoins, Rami pensait surtout aux conséquences de la tyrannie de Samiya sur son fils. Que se passerait-il si Saad n'avait d'autre repère que le comportement de sa mère ? L'autorisation implicite de faire souffrir les êtres risquait de s'inscrire définitivement en lui. Et il y avait fort à parier qu'ainsi livré à lui-même Saad se laisserait de torturer les insectes et serait irrémédiablement attiré par des voies plus dangereuses. Les petits bourreaux apprenaient la cruauté en s'identifiant aux adultes qui les entouraient. Rami en était persuadé, nul ne naissait cruel ou assassin patenté.

Alors il avait pardonné à Saad et, sans le lui dire, s'efforçait de le comprendre. Saad était encore un enfant, il était peut-être encore temps. Sinon, comment expliquer sa réaction face à la perte d'un petit bout de peau ? Il lui restait certainement un fond de candeur. Rami éprouvait de la pitié pour son demi-frère. Il mesurait l'emprise de Samiya sur lui. Il fallait le sortir des griffes de sa mère. Pour cela, Rami devait identifier son talon d'Achille.

Plongé dans ses pensées et ses mauvais pressentiments, il n'avait pas prévu que la faiblesse de Saad se trouvait là, devant lui.

— Je l'ai ! Je l'ai ! s'écria Riyad, en brandissant un fragment de peau cendrée.

— Vite, rends-le-moi ! hurla Saad avant de se ruer à l'intérieur de la maison à la recherche d'un bout de tissu pour redonner vie à cette peau morte.

Rami sourit. Il venait de comprendre. Cette fêlure résidait là, dans cette peur de la mort, au point d'en être obsédé. Rami alla retrouver Saad.

— Il te faut une tomate et du sel.

— Hein ? s'étonna Saad.

— Il faut couper une tomate en deux, l'imbiber de sel et la mettre sur ta plaie, poursuivit Rami, avant de poser une main sur l'épaule de Saad. C'est ce qu'on fait quand on a une blessure, c'est pour la désinfecter. C'est ce que font tous les grands hommes du désert.

Guère habitué aux échanges avec Rami, Saad parut déconcerté.

— Qu'est-ce que t'en sais, toi ? répliqua-t-il sèchement.

Il se méfiait. S'il appréciait d'être pris au sérieux, il gardait toutefois ses distances avec *l'autre*, ainsi que le lui avait recommandé sa mère. Il écoutait et observait Rami tout en resserrant fermement le bout de tissu sur son doigt engourdi.

— Je le sais parce que j'ai été piqué par un scorpion noir.

Rami connaissait la musique de Saad. Avec lui, dans la partition du chantage, il fallait toujours jouer une note au-dessus.

— La douleur de la piqûre d'un *zenebour* est très douloureuse, rétorqua Saad, sans cligner des yeux.

Lentement, celui-ci s'approcha de Rami. La curiosité remplaçait peu à peu le soupçon. Rami attirait Saad là où il le désirait. Il avait ouvert la

brèche, il lui fallait maintenant choisir les bons mots. Il avait beau peu les utiliser, il savait parfois les prononcer avec exactitude. Saad se rappela la phrase de sa mère. *Tu n'es rien*. Mais *l'autre* n'était pas rien, il avait affronté un scorpion noir. Alors que lui, le petit dictateur réputé coriace, n'avait eu affaire qu'aux frelons orangés du jardin.

— Montre-moi.

Rami haussa les sourcils.

— Tu ne me crois pas ?

— Montre-moi la morsure du scorpion noir.

Rami remonta son pantalon pour exhiber sa cheville gauche. Des petits points rouges boursouflés formaient une petite ligne. Une cicatrice que Rami fut fier d'expliquer.

— J'étais contre un mur, les yeux fermés. Je jouais avec Hatem. Quand je me suis retourné, j'ai vu le scorpion noir qui tournait autour de mes pieds. J'ai essayé de l'écraser et il m'a piqué avec sa queue venimeuse. J'ai hurlé comme je n'avais jamais hurlé.

— Elle est vraie cette histoire ? s'enquit Saad, sceptique.

— Elle te plaît ?

— Si elle est réelle, oui.

— Alors elle est réelle.

Saad en resta bouche bée. Rami disait vrai.

— Il s'est passé quoi après ? demanda Saad, visiblement conquis.

— Après, j'ai senti le venin monter jusqu'au mollet, puis au genou. J'ai commencé à être engourdi de la jambe droite. Sans la tomate salée posée sur ma cheville pour retirer le venin, je serais mort.

— Mort ?

— Oui, mort. Le scorpion noir est mortel, tu ne savais pas ?

Rami le regarda droit dans les yeux. Le petit dictateur se contenta d'un hochement de tête qui signifiait : non, je ne savais pas. Rami gagnait peu à peu son estime. Seul, loin de Samiya, et donc vulnérable, Saad n'était plus qu'un enfant crédule, tombé à son tour dans un guet-apens.

— Il faut que ça reste entre nous, tu comprends ? Tu ne peux pas raconter ça à n'importe qui. À personne, d'ailleurs. Et je voulais te dire, je ne t'en veux pas pour le manteau de mon père. Ce n'est pas ta faute.

Maintenant, va chercher une tomate et du sel, et fais ce que je te dis, c'est un conseil de frère.

— Frère ?

— Frère.

Méfiant, tout en faisant bonne figure, Saad cherchait une fausse note dans le discours de Rami. Il ne l'admettrait jamais, mais il ne pensait qu'à poser une tomate avec du sel sur sa blessure. Pour la première fois, Saad avait été obligé de déposer les armes. Il tourna les talons sans ajouter un mot avant de se diriger vers la cuisine.

Rami, lui, souriait intérieurement.

OceanofPDF.com

Saad

(Été 1989)

Lorsqu'on arriva chez mes oncles, je remarquai la différence de paysage. Bagdad était une ville moderne. À Falloujah, j'avais l'impression d'être à la campagne, une belle campagne. Était-ce mon Ardèche rêvée ? Mon week-end en Normandie ? Nous étions loin de la France mais je compris enfin ce que signifiait « rendre visite à la famille ». La maison ressemblait à ce que j'imaginais, d'une simplicité enfantine. Un bloc rectangulaire au milieu d'un jardin. Un poulailler. Et une dame, très âgée, vêtue de noir, par deux fois veuve, debout sur le pas de la porte d'entrée. Samiya, la redoutable marâtre de Rami.

Elle se présenta comme étant ma grand-mère, je devais donc l'appeler Bibi. Elle me pinça les joues, me donna un baiser trop mouillé et me prit par la main. Je m'efforçai en vain de masquer mon aversion pour son odeur, son regard, son sourire qui n'en était pas un. Une grand-mère ? Je n'en avais jamais eu. Je ne connaissais pas le mode d'emploi. Je remarquai que Samiya et mes oncles avaient tous les dents du bonheur et cette similitude physique me fascina. Je fus également surpris de constater que je comprenais mieux ce qu'ils disaient. Une semaine à ne parler que l'arabe m'avait fait progresser. Ici, il semblait que les gens conversaient plus lentement qu'à Bagdad, ce qui rendait leur dialecte plus limpide, plus apaisant. Oncle Saad paraissait plus distant que les autres, presque méfiant. Cependant, il me proposa de faire un tour le long de l'Euphrate. Avait-il senti mon désarroi ?

— Je vais te montrer le fleuve dont tu portes le nom, indiqua-t-il.

Nous prîmes la route aux alentours de 14 heures. Le soleil était à son zénith. La climatisation de la voiture, une Volkswagen blanche, ne fonctionnant plus, les fenêtres baissées laissaient entrer une chaleur de sèche-cheveux. Oncle Saad se montra plus amical sans les autres. Il se mit à me parler de tout et de rien, à décrire sa ville et sa Volkswagen *Barasili*. D'après lui, c'était la voiture des militaires. Tous les officiers en recevaient une de la part du régime. Depuis la guerre, Falloujah était devenue un bastion d'officiers et de généraux fidèles au parti Baas. Il ne prononça pas le nom interdit.

— Ici, deux choses comptent avant tout. La fierté et la réputation.

Lorsqu'on arriva sur la rive droite de l'Euphrate, il faisait toujours aussi chaud, et la route se transforma en chemin de boue et de pierres. Oncle Saad suggéra qu'on continue à pied. Même si je craignais de salir mes baskets neuves, je me retins de protester. La *fierté* et la *réputation*, c'était important à Falloujah. Nous formions un drôle de tandem.

À Bagdad comme à Falloujah, on n'était jamais seul. Il y avait toujours des gens pour vous observer dans la rue, dans les cafés, dans les marchés, et il était difficile d'évaluer la bienveillance de ces regards.

Le fleuve, où se reflétait le bleu azur du ciel, était enjambé par un pont vert.

— Construit par les Britanniques, précisa Saad.

Alors que nous traversions le pont à pied pour rejoindre l'autre berge, j'aperçus une dizaine d'enfants de mon âge, alignés au bord du pont, qui s'apprêtaient à sauter dans l'eau, une pastèque à la main.

— La tradition, m'expliqua-t-il.

Je ne savais pas encore que mon père, Rami, avait été l'un des petits plongeurs, qui faisaient face au courant avec détermination. Un vertige me saisit à l'idée de sauter dans ce fleuve. Je n'étais pas très bon nageur et je me sentais incapable d'affronter ces flots tempêteux à la source de mon prénom.

Une fois de l'autre côté, on s'installa sur un rocher, et je tentai discrètement de nettoyer mes semelles. Saad me regarda en souriant, comme si mon caprice ne le surprenait pas. Il ne pouvait pas comprendre que ces Reebok Pump étaient comme un bout de légende pour moi, que les plus grands joueurs de basket de NBA les avaient portées, que le

système *Pump* permettait d'ajuster parfaitement la chaussure au pied et qu'à l'école on se bousculait pour appuyer sur la pompe en ballon de basket sur la languette avant. Se doutait-il que, neuves, elles valaient près de mille francs ? Que mon père les avait chinées au marché aux puces, ignorant tout de leur valeur ? Certainement pas. Peut-être que parler avec lui de technologies dans un vieux langage serait perçu comme une hérésie, de la même manière que les mots de la ville et ceux de la campagne pouvaient être antagonistes. Lorsqu'on est devant une porte donnant sur une possible incompréhension, mieux vaut ne pas l'ouvrir.

Oncle Saad contemplait dans un silence quasi religieux les plongeurs et leurs acrobaties aussi folles que risquées – le pont mesurait au moins quinze mètres. Les enfants d'ici me paraissaient venir tout droit d'une autre planète. Le silence se prolongea, durant lequel je me demandai si mon oncle me trouvait capricieux. Au bout de quelques minutes, je remarquai que lorsque je tournais la tête, je le sentais m'observer, mais quand je revenais à lui, il détournait les yeux. Il avait plein de tics nerveux. Puis soudain il se mit à se frictionner les doigts, à faire craquer les articulations, à avaler sa salive. Quelque chose le démangeait. J'ai examiné les alentours. À ma droite, un mur en briques rouges. En face, le fleuve. À gauche, le pont vert. Saad était assis légèrement en retrait sur une ligne invisible dans mon dos. Sa posture trahissait une nervosité que je ne parvenais pas à saisir. Le silence perdurant, je devins de plus en plus anxieux. Tout me parut plus grand, plus dangereux. Je me trouvais seul, vulnérable, au bord d'une falaise, luttant contre les sombres pensées qui s'emparaient de moi. Et s'il me poussait dans l'eau ? Je me sentis pris au piège, comme dans une toile d'araignée savamment tissée. Soudain, je pensai à m'enfuir. Après tout, je ne le connaissais pas, cet oncle Saad. Et puis, brusquement, il se redressa. J'eus un geste de recul. Je me levai à mon tour. Je feignis le naturel. Saad épousseta son pantalon, se rapprocha de moi. À flanc de la petite colline, il me dominait. Il s'accroupit à ma hauteur, un avant-bras posé sur la cuisse.

— Ton père venait souvent ici. Tu sais pourquoi ?

Je secouai la tête.

— Il n'aimait pas rester à la maison.

Il me dévisagea. Il attendait une réaction.

— Il ne t'a rien dit de tout ça ?

— Non, mon oncle.

Je repensai au Cluny, au silence de mon père.

Lui parut surpris.

— Juste une question...

— Oui ?

— Pourquoi il n'est pas venu ?

Je ne sus quoi répondre. Mon père m'avait juste mis en garde. *Là-bas, tout se sait et personne ne dit rien. C'est le pays du murmure, alors mieux vaut se taire.*

Saad m'avait-il entraîné ici pour parler des choses interdites ? Devant mon hésitation, il sourit.

— Tu diras à ton père qu'il peut revenir, que les scorpions noirs et les *zenebour* ne sont plus venimeux. Tu lui répéteras exactement ça, d'accord ?

— D'accord.

Puis il leva une main impatiente et se tordit le poignet pour consulter sa montre.

— On y va ?

Avant de reprendre la route, on retraversa le pont, puis on suivit la rive droite en tâchant de marcher sur les pierres pour éviter la boue. Visiblement, oncle Saad semblait lui aussi vouloir préserver ses chaussures.

On reprit la voiture chauffée à blanc par le soleil de plomb. Et nous voilà repartis sur une route cahoteuse durant quelques kilomètres. Le paysage attestait de la pauvreté des villages alentour. Hormis au centre-ville, il y avait peu de routes goudronnées. Quelques échoppes de fruits alternaient avec des marchands de ferraille et des vendeurs de brochettes de mouton. En face de nous, les maisons s'espaçaient de plus en plus. À travers la vitre, je comptai bien plus de mulets que de voitures. Certains transportaient des bouteilles de gaz, d'autres des bonbonnes d'eau. J'aperçus même un âne, seul, avec des roues et un pare-chocs de voiture sur le dos. Plantés sur le bas-côté, des gens nous hélaient à notre passage.

Oncle Saad s'arrêta près d'un groupe d'hommes portant des boîtes à outils. Très vite, ils accoururent vers notre voiture et nous entourèrent, en

jouant des coudes pour accéder à la fenêtre côté conducteur, comme si leur vie en dépendait. Avant de baisser la vitre, Saad m'expliqua que ces hommes étaient sans emploi, et qu'ils proposaient leurs services : bricolage, jardinage, et même débouchage de toilettes turques à l'aide de longues tiges de métal souples. Oncle Saad n'avait besoin de rien, mais dans ces terres assoupies, on prenait le temps de se rendre service, de se parler, de se considérer tout simplement. Ici, les rapports étaient bien différents de ceux de la ville.

Au bout d'une discussion dont je ne saisis pas tout à fait le sens, deux hommes montèrent avec nous, clope au bec, et s'installèrent timidement sur la banquette arrière. Ils souhaitaient se rendre sur la rue Quarante, au stade de football. On l'appelait *quarante* parce qu'elle menait à Bagdad, qui se trouvait à seulement quarante kilomètres de cette campagne, ces deux mondes qui se tournaient le dos s'affrontaient parfois sur un terrain de football.

— C'est justement là qu'on va, leur lança Saad en les regardant dans le rétroviseur.

Cette réponse ne me parut guère naturelle, comme si mon oncle ne savait pas vraiment où aller, et que rencontrer ces types était une aubaine.

C'est ainsi que je me retrouvai à assister à un match local de football sur un terrain terreux, dont les lignes blanches de démarcation avaient curieusement résisté au temps. La fumée des cigarettes enveloppait les tribunes remplies d'hommes survoltés. Le club de l'armée de l'air de Bagdad rencontrait les faucons de Falloujah, c'était le derby de l'année. J'en profitai pour observer mon environnement. Le spectacle autour de moi était bien plus captivant que sur le terrain – des regards de braise, un enthousiasme proche de la folie et des sièges métalliques affreusement inconfortables. La rencontre s'annonçait âpre et tendue. Je commençais à étouffer dans les gradins humides et gras de sueur.

Au milieu de cette foule électrisée, Saad restait impassible. Les slogans se succédaient au gré des accélérations, des occasions ratées et des manquements de l'arbitre. La pelouse chauve et bosselée devint un champ de bataille entre la ville et la campagne. Le match n'avait plus rien d'amical. L'enjeu était ailleurs. Le stade s'était transformé en théâtre d'une revanche sociale. Les ruraux de Falloujah devaient humilier les

citadins de Bagdad. Le public entier vibrait et criait en chœur le désespoir et l'agonie d'une ville qu'il jugeait abandonnée par le gouvernement.

— Falloujah ! Falloujah ! Forte et fière ! Falloujah ! Falloujah !

À ce moment précis, l'enfant que j'étais n'espérait qu'une chose : un match nul. Pour calmer les ardeurs et préserver la fierté et la réputation de cet agrégat de colère.

Une heure et demie plus tard, l'arbitre siffla la fin du match, sans qu'aucun but n'ait été inscrit. La tension redescendit. J'étais sain et sauf. Saad joua des coudes pour nous sortir de ce brouhaha étouffant.

Sur le chemin du retour, on s'arrêta dans une salle de jeux. Une salle interdite aux femmes. Au sous-sol, des joueurs de backgammon et de dominos étaient installés autour d'une table de billard qui, à l'image du terrain de football, avait perdu son vert. Les cuillères tintaient dans les tasses de thé sucré, envoyant des notes aiguës dans la pièce enfumée, ponctuant le roulement des dés lancés sur les planches de backgammon et les claquements de dominos sur la table. J'aimai aussitôt l'obscurité de cet endroit, son aspect confidentiel.

Pourquoi oncle Saad m'avait-il emmené là ? Désirait-il me montrer les meilleurs coins de la ville, ou les plus sinistres ? Quel message voulait-il faire passer ? Toute la journée, j'avais senti qu'il cherchait à me dire quelque chose. Un je-ne-sais-quoi d'indéfinissable flottait dans l'air, qui me mettait mal à l'aise. Heureusement, mon retour à Bagdad était proche. Tout irait mieux ensuite.

En route, j'eus le droit de porter le pistolet de mon oncle. Déchargé, bien sûr. Tandis que je traversais fièrement le souk qui menait à la maison familiale, je m'imaginais dans la peau d'un cow-boy, un colt à la ceinture, en plein far-west. Le marché était poussiéreux et bruyant, mais divertissant. Les gaz d'échappement furent remplacés par les senteurs d'animaux. L'odeur du nulle part, le parfum de la cambrousse. Ici, tout le monde nous saluait. J'appris plus tard que ce respect, mes oncles le devaient à la guerre entre l'Irak et l'Iran. Saad et ses frères avaient combattu et étaient revenus en héros. Riyad aurait abattu un avion ennemi, Saad tué des dizaines de soldats iraniens, et Ayad avait perdu la moitié de son pied gauche à cause d'un obus. Le Raïs en personne, celui

dont le nom se murmurait, les avait même décorés. La photo avait été encadrée et clouée à l'un des murs du salon.

Lorsque nous arrivâmes à la maison, Bibi Samiya nous attendait pour un déjeuner tardif. Elle ordonna à ses gaillards de préparer la nappe – nous mangerions par terre. Elle était la patronne et exerçait une autorité implacable malgré son vieil âge. Tout le monde lui obéissait religieusement.

Je fis la connaissance du frère aîné de mon père, Khaled, un mystérieux soufi. Il avait les cheveux blanc neige et les yeux bleus. Sa voix était aussi mystique que son regard était profond. Il paraissait vivre dans un autre monde. Il parlait peu, et quand il le faisait c'était d'une voix douce, qui accentuait son charisme. Je compris qu'il vivait à l'écart dans une petite maison avec ses fils et avait fait le déplacement pour me rencontrer. Je fus impressionné par ce personnage qui forçait le respect, dont le calme et la bienveillance apaisaient les ardeurs familiales. À son côté, je découvris mon oncle Tarek. Très mat de peau, trapu et sans cou, il ressemblait à un Mike Tyson aux yeux bleus. Durant le déjeuner, tous m'observaient. Mais seule Bibi Samiya parlait. Elle posa des questions sur mon père, sa santé, son quotidien. Est-ce qu'il vivait bien ? Allait-il revenir ? Elle ne souriait plus. Elle me fixait. J'eus l'impression qu'elle cherchait la faille, le moindre détail négatif, l'incident de parcours, dont elle pourrait se repaître. Il ne s'agissait plus d'un échange mais d'un interrogatoire. Elle ne s'intéressait d'ailleurs ni à moi, ni à ma mère, ni à ma sœur. Elle restait obnubilée par mon père, frustrée par mon silence souterrain. Comme j'étais incapable de répondre quoi que ce soit, elle continuait à me pincer les joues. Une manière de me punir, pour la plus grande joie de l'assemblée de militaires, redevenus des enfants. Peu à peu, les conversations bruyantes firent place aux messes basses et aux amabilités de surface où perçait une rancœur muette. Tout cela m'oppressait tellement que je fus pris d'une irrésistible envie de retrouver l'Euphrate et ses rives pleines d'enfants espiègles.

Saad s'assit près de moi pour me montrer comment manger le plat traditionnel que sa mère avait préparé. Le *tashrib*, le plat du pauvre dont mon père raffolait. Du *khoubz*, le pain arabe, des oignons verts et de la viande d'agneau en sauce. Comme il n'y avait pas de couverts, il fallait plier un bout de pain, pincer un morceau de viande et croquer un oignon.

En dessert étaient servis des morceaux de pastèque qu'il fallait manger en faisant du bruit. Et enfin l'indispensable thé à la cardamome.

Mes oncles Khaled et Tarek ne restèrent que le temps de la politesse. Je remarquai qu'ils évitaient Bibi Samiya et ne portaient aucun regard sur elle.

*

À la tombée du jour, je sentis monter en moi l'angoisse du soir – celle de l'enfant trop habitué au vacarme de la vie citadine. Le silence m'inquiétait. Ma sœur était restée à Bagdad et j'étais seul parmi mes oncles et Bibi Samiya dans un logement sommaire. Il n'y avait guère de jouets à Falloujah, les enfants s'amusaient avec peu. Beaucoup se contentaient de courir derrière une vieille roue de charrette qu'ils dirigeaient avec un bâton. Moi, j'attendais impatiemment mon retour vers Bagdad.

Saad, encore, me proposa de le suivre dans la cuisine. Nous nous assîmes par terre, et il sortit le chargeur de son revolver de sa veste. Lorsqu'il retira une balle, je sursautai. Je ne compris pas tout de suite ce qui se déroulait devant mes yeux. Tout en manipulant cette cartouche, Saad garda le silence. Puis il la dévissa et étala la poudre noire sur le sol en une ligne sinueuse. Ensuite, il éteignit la lumière et alluma son briquet près de la poudre. La petite déflagration provoqua des étincelles qui serpentèrent au milieu de la cuisine, telle une féerie de lumière dans les ténèbres de mon angoisse. Saad sourit. J'en fis autant. Je pensais déjà à raconter cette histoire à mes copains.

Le soir, on alla dormir sur la terrasse. Le ciel de Falloujah était aussi limpide que scintillant, des ânes brayaient, des chiens, ou des loups, hurlaient à la mort. Je contemplais pour la première fois la Voie lactée, le ventre du ciel, ouvert sur une multitude d'étoiles et de lueurs d'espoir. Je sortis la liste de noms écrite par mon père, je la relus. Samiya ne figurait nulle part.

Au matin, la liste avait disparu.

*

Je fus réveillé par le chant du coq et par l'appel à la prière de la mosquée voisine. Le muezzin semblait si proche que je l'imaginais au pied de mon lit. Je respirai le ciel et réalisai que ce court séjour à la campagne prenait fin. J'avais hâte de regagner l'agitation de la ville. Le petit-déjeuner se déroula dans le silence. Une mixture d'huile de sésame et de mélasse de datte avec du pain et un thé sucré. J'engloutis tout sans discuter et me tins prêt. Sur le pas de la porte, tandis que je saluais tout le monde, oncle Saad manœuvra dans la petite ruelle. Puis je montai dans la voiture et agitai la main en direction de mes autres oncles. Bibi Samiya marmonna quelque chose que je ne parvins pas à saisir.

Peut-être une prière pour les voyageurs. Peut-être pire.

Direction Bagdad. Sur la route, oncle Saad ne souffla mot. Il continuait de m'observer du coin de l'œil. Avait-il fouillé dans mes affaires pendant la nuit ? Où était donc passée la liste ? Je n'osai pas lui demander. Retrouver le tumulte de Bagdad était à la fois un soulagement et une certaine honte. J'avais perçu chez mes oncles de l'aigreur, un profond ressentiment pour les Bagdadis. Cette défiance centenaire avait visiblement créé un gouffre sans fond entre les deux villes, éloignées de quarante kilomètres seulement. Au milieu se dressait la sinistre prison d'Abou Ghraïb, telle une frontière, près de laquelle on s'arrêta. Devant les barbelés qui délimitaient l'enceinte, je me pris à imaginer les détenus dans leurs cellules, rêvant d'évasion.

Moi aussi, je cherchais à m'évader de l'ennui. Au loin, je reconnus la voiture américaine de mon cousin Omar et son klaxon musical. Lui et oncle Saad gardèrent leurs distances et se dirent à peine bonjour. J'eus comme l'impression d'être échangé contre une rançon. Avant de partir, ils se saluèrent comme ils étaient venus, sans se regarder.

— *Fimallah*, Euphrate, comme on dit ici. Ça veut dire que Dieu te protège. Et n'oublie pas de transmettre le message à ton père, me lança Saad en s'éloignant.

Bavard et détendu, Omar était l'exact opposé de Saad. Tout en conduisant, il baissa le volume de la musique pour m'interroger à son tour.

— Tu t'es bien amusé là-bas ?

— Oui, c'était super. J'ai même eu le droit de porter un vrai pistolet.

— Quoi ? Putain, ces gars de Falloujah ! grommela Omar avant de monter le volume de la radio.

Ces derniers mots me révélèrent la réciproque du ressentiment, ce mépris du citadin pour les campagnards. Dès mes premiers jours en Irak, je m'étais senti coincé entre ces deux mondes d'adultes, avec l'impression de devoir les arbitrer. Heureusement, Omar, cigarette aux lèvres, balaya mes réflexions avec une autre question :

— Tu veux manger une glace ? Je connais le meilleur glacier de Bagdad.

Peu après, on se gara dans le quartier de Mansour, l'un des plus huppés et les plus commerciaux de la capitale. Dans les rues de Mansour, je fus emballé par les couleurs et les odeurs. J'avais le sentiment de revivre. D'autant que j'étais ravi d'y retrouver ma mère, ma sœur et une partie de ma famille maternelle. D'ailleurs, je n'ai jamais oublié ces trottoirs typiques de Bagdad, en briques ocre dessinant des zigzags, bordés de dattiers géants et de fleurs de jasmin. Partout s'épandaient des denrées destinées aux gourmands. Des chips de pommes de terre luisantes, des pâtisseries faites de dattes et de mélasse de sésame, des glaces italiennes. Décidément, l'Irak était l'empire de la gourmandise. La « prospérité », cette petite brioche que tous les Irakiens appelaient ventre, me faisait défaut. Pour eux, j'étais gringalet, donc pauvre. Si Omar était aussi maigre que moi, il portait en revanche sa petite panse arrondie avec fierté.

Nous avons marché un long moment dans ce souk avant d'arriver chez le fameux glacier. Tout le monde commanda des glaces. Abricot pour moi, chocolat pour ma sœur. Puis on reprit notre chemin en dégustant nos cônes avant de nous séparer devant le souk. Je restai avec Omar, qui me posa beaucoup de questions sur la France, surtout sur les filles. Tout en discutant ainsi, on arriva près d'un lotissement du quartier. Très vite, des enfants de mon âge s'approchèrent de nous, apparemment attirés par mon tee-shirt et mes Reebok Pump.

Omar leur expliqua que je venais tout droit de France.

— Farança ?

— Farança, bredouillai-je.

— Mitterrane, Mitterrane ! scandèrent-ils.

Ils me sourirent, me posèrent des questions sur Paris, s'émerveillèrent lorsque je fis la démonstration de mes baskets. Devant leur stupéfaction, je baissai les yeux et remarquai qu'ils étaient tous chaussés de sandales. Cela me fit l'effet d'être tombé dans une marmite à privilèges quand j'étais petit. L'un d'entre eux, plus âgé, me tendit des clés de voiture.

— Ma voiture contre tes chaussures, proposa-t-il.

Tout le monde éclata de rire. Je crus d'abord à une blague mais je compris rapidement que ce n'était pas le cas. Percevant mon embarras, Omar m'attrapa l'épaule, les salua, et on reprit la direction du souk. En chemin, je sentais mon habit de chanceux me coller à la peau. Moi le voyageur privilégié, portant des marques de sport, eux privés du monde, pieds nus dans leurs sandales. Alors que je croyais être pauvre, je me trouvais idiot au milieu de cette misère. En France, nous étions loin d'être riches, certes, mais nous vivions bien. Et contrairement à ce que j'avais pu entendre tant de fois à la maison, je compris que l'herbe n'était pas forcément plus verte ailleurs. Est-ce que mon père nous avait envoyés en Irak pour que je le découvre ? Aussitôt rentré chez ma tante Soumaya, je me débarrassai de mes baskets et les jetai dans un placard.

Nous passâmes la fin de l'été à la ferme d'Aziz, le mari de ma tante Soumaya, un passionné de chevaux. Dans cette résidence secondaire située à la périphérie de Bagdad, Aziz avait créé un élevage de pur-sang arabes dont chaque étalon portait le nom d'un de ses enfants. Ce fut la première fois que je mettais un pied dans une écurie. Les employés, originaires d'Égypte et du Soudan, parlaient un arabe différent. Aziz leur ordonna de préparer le charbon pour la confection d'un plat traditionnel, le *masgouf*, une sorte de carpe locale cuite au feu de bois – comme les Sumériens, il y avait sept mille ans, me précisa Aziz. Il saisit une énorme carpe, un poisson d'eau douce pêché dans le Tigre, l'ouvrit entièrement dans la longueur, la plaça sur une grille posée verticalement à proximité du feu. Pendant la cuisson, on nous servit plusieurs petits plats de couleurs diverses et variées. Je continuais d'être épaté par la quantité de nourriture que pouvaient ingérer les Irakiens.

Quelques heures plus tard, le poisson présentait une chair blanche et tendre, au goût légèrement fumé qu'Aziz arrosa de jus de citron. Ensuite,

je fis comme tout le monde. Je dévorai le *masgouf* avec les doigts, en pinçant la chair avec des morceaux de *khoubz* en tâchant d'éviter les nombreuses arêtes aussi longues que des sabres. Le repas s'acheva avec l'immanquable thé à la cardamome, servi accompagné de petites pâtisseries surnommées *min al Sama*, signifiant tombé du ciel – une sorte de nougat baigné dans de la poudre blanche, arrosé de pistache. Les derniers jours de l'été s'écoulèrent dans cette profusion de saveurs et de parfums dont le souvenir ne me quitta plus jamais, tout comme l'Irak que je gardai précieusement au fond de moi.

1989 fut une année de paix. Falloujah était devenue ma Normandie, Bagdad mon Ardèche. Je revins en France avec ce bout de pays. Je retrouvai mon père, mes amis, la rue des peupliers dansants, la gare, les trains de marchandises, mon lit secoué, les ombres au plafond. Je n'avais qu'une hâte : faire ma rentrée scolaire, pour, enfin, raconter des histoires de grandes vacances à mes amis. À Kader en particulier.

OceanofPDF.com

Hatem

(Été 1954)

Ce souvenir de Rami remontait au mois de septembre d'une année tourmentée.

C'était le premier jour de l'école. Il avait dix ans. Sur le chemin, il fumait en compagnie de Hatem, des Miami Blue, fabriquées dans les usines délabrées du Vietnam. L'établissement, pour garçons, ressemblait à une bâtisse d'argile aux tons ocre. Les jours de pluie, les murs et le sol paraissaient ne faire qu'un.

Dans la classe du maître Fadil, tout le monde se tenait à carreau. Avant d'appeler le nom des élèves, le *moualem* prit une posture d'homme sévère, fidèle à sa réputation. Personne n'échappait ni à ses remontrances ni à sa main lourde. Tous les élèves durent remplir une fiche de renseignements. Nom. Prénom. Adresse. Profession du père. Matière préférée.

À la case profession, Rami écrivit : *écrivain public*. Il aurait tellement préféré mettre *militaire*, comme les autres. Car dans cette ville de garnison, être fils de militaire était la norme. Mais ce n'était pas le cas de Rami. Matière préférée : *mathématiques*.

Au tableau, le maître appela les élèves les uns après les autres.

— Hatem Shakir.

Hatem se leva, mal à l'aise, et enfonça ses mains dans ses poches.

— Tenez-vous correctement, imbécile ! lui lança maître Fadil.

Hatem se redressa du mieux qu'il put. Le maître lut sa fiche à voix haute.

— Père éleveur de buffles ?

Rires étouffés dans la classe.

— Oui, éleveur de buffles, répondit Hatem en regardant le sol.

— Bien, rasseyez-vous.

Tous les élèves se ressemblaient. Vêtus de la même manière, ils fouillaient les mêmes cartables et les mêmes trousseaux. Hatem, qui était presque aussi imposant que maître Fadil, paraissait plus âgé que les autres. En réalité, il l'était, et il y avait une explication à cette anomalie. Rami la connaissait.

Dans les années 1950, en Irak, l'école n'était pas obligatoire, et pour s'y inscrire il fallait une carte d'identité, être recensé par l'État, exister en tant que citoyen. Bref, avoir de la chance. Mais Hatem ne connaissait même pas sa date de naissance. Rami, lui, faisait partie de ces chanceux qui savaient où et quand ils étaient nés – il savait aussi que Mouhja avait accouché à la maison, et que son père s'était rendu à la *baladiya*, le bureau d'état civil, pour déclarer la naissance de son dernier fils et lui procurer une carte nationale d'identité. Pour Hatem, cela ne s'était pas passé comme ça. Ses parents, analphabètes, ne connaissaient rien des procédures administratives ni qu'elles étaient indispensables pour exister dans la société.

Hatem était né dans une région très éloignée et appartenait aux *bidoune jansiya*, les sans nationalité. Autrement dit, des sans papiers, des sans droits, des sans travail, des sans éducation. Des sans tout qui n'avaient droit à rien. Des apatrides. La plupart d'entre eux venaient du sud de l'Irak, des contrées désertiques situées à la frontière du Koweït, le pays voisin, et n'avaient jamais été recensés avant l'Irak moderne. Pour la quasi-majorité d'entre eux, il était désormais trop tard pour devenir des citoyens. Ils avaient raté le coche. Ils n'existaient pas. Avaient-ils jamais existé ?

Fait exceptionnel, certains *bidoune* avaient un toit. Hatem et sa famille habitaient un bidonville éloigné du centre : Al Rahmaniya. Ça signifiait la miséricorde, et ses habitants en avaient bien besoin. L'enfance de Hatem avait été des plus miséreuses. Plutôt que d'aller à l'école, il avait

en charge de faire paître les buffles de son père, près de l'Euphrate. Les bêtes crasseuses se déplaçaient avec lenteur, presque avec grâce en suivant docilement leur maître. Dans le voisinage, on appelait Hatem le *Tabour*, le coupeur chanteur. Car, du matin au soir, il chantait pour ses buffles, et coupait les hautes herbes pour les nourrir. Quand il en avait le temps, il se réfugiait près du pont et sautait pour enterrer des pastèques ou se nettoyer de la crasse de la transhumance. C'était là qu'il avait fait la connaissance de Rami, là qu'il l'avait sauvé de la noyade, là que ce dernier lui avait suggéré de s'inscrire à l'école, là qu'un pacte d'amitié avait été scellé.

Pour être scolarisé, il avait d'abord fallu convaincre son père, éleveur de buffles depuis toujours et qui n'avait cure de l'école. Il vendait son *qeymar*, un beurre blanc dont tous les Irakiens raffolaient, et c'était ce savoir-faire qui faisait vivre la famille. Il le fabriquait lui-même, cela consistait à faire mijoter longuement le lait de buffle, avant de l'écrémer et de le laisser reposer et fermenter durant des heures, voire des jours. Pour le petit-déjeuner, les Irakiens arrosaient ce beurre blanc de mélasse de datte et de petits morceaux de pain grillé.

— Je remplis le ventre des Irakiens. Ça, c'est un métier ! avait répliqué le père de Hatem quand son fils lui avait demandé s'il pouvait étudier.

Chaque jour qui passait sans école ni leçons, Hatem se rapprochait du destin de son père.

— Étudier ne te mènera jamais à un vrai travail ! Lire ? Écrire ? Mais pour quoi faire ? Oublie ! persistait le père.

Mais le destin, aidé d'un oncle, allait sourire à Hatem. Cet oncle, qui connaissait bien un membre de la *baladiya*, pouvait permettre à Hatem d'exister aux yeux de l'État, et donc de l'inscrire à l'école. Une chance inouïe. Un tournant de la vie. Recevoir une éducation scolaire tenait du miracle pour ces familles que l'État refusait de reconnaître. Avec le temps, à force de persuasion et à contrecœur, le père de Hatem avait fini par céder. À une seule condition : Hatem resterait disponible pour les buffles.

La procédure paraissait simple. Pour redonner naissance à son fils, le père de Hatem devait trouver deux personnes pour témoigner au tribunal. Ces deux témoins seraient le fameux oncle et le père de Rami.

Au bureau d'état civil, on avait décidé du 5 mars pour le jour de la naissance de Hatem. Restait à déterminer l'année. Même s'il paraissait en avoir quatorze, on avait préféré lui donner dix ans, plus pratique pour rattraper le retard à l'école. C'est ainsi qu'Hatem naquit administrativement le 5 mars 1944. À la *baladiya*, les deux témoins avaient prêté serment devant un juge. Désormais, Hatem avait dix ans.

L'année suivante, il se retrouva avec Rami en dernière année de primaire dans la classe de maître Fadil. Une quarantaine d'élèves y étudiaient sous la houlette de ce maître tout-puissant, *Al moualem*, celui qui enseigne, la lecture, le calcul, la géographie, le dessin, le sport. L'homme qu'il ne fallait pas regarder dans les yeux. Il portait de petites lunettes rondes, ne souriait jamais et se montrait absolument intransigeant avec ses élèves qu'il appelait « les animaux », ce qui n'avait rien d'affectueux. Hatem était souvent le mouton noir, parfois le bouc émissaire. Il avait beaucoup de retard par rapport aux autres car il avait été accepté en dernière année de primaire alors qu'il ne savait ni lire ni écrire. Avec son grand bâton, le maître lui demandait régulièrement de se lever, de s'adosser au mur, d'ouvrir les mains, pour subir le châtiment. Hatem ne savait rien, ne préparait jamais ses leçons, ni ses devoirs. Il était de loin le garçon le plus médiocre et le plus insolent de sa classe, voire de l'établissement. Alors le maître lui frappait les mains en toute occasion. Hatem tendait ses paumes vers le ciel, les yeux fermés, prêt à encaisser les coups qu'il vivait comme une fatalité dont il fallait rire, éte comme hiver. D'ailleurs, Hatem préférait les hivers. Ses doigts gelés sentaient moins la douleur. En dépit des sévices subis à l'école, il continuait de sourire. À chaque punition de maître Fadil, il faisait bonne figure, même maladroitement – de quoi rendre le maître Fadil fou de rage.

Rami y avait également eu droit, lui qui était fort en mathématiques – peut-être trop au goût du professeur. Ce dernier ignorait les tout premiers mots prononcés par Rami. À l'école, il comprenait si vite que le professeur Fadil s'était mis à douter de lui.

Un matin, alors que tout le monde planchait sur un exercice en groupe, Rami avait été le premier à donner la bonne réponse.

— Comment as-tu trouvé ? Où est la démonstration ? s’était écrié le professeur Fadil.

— Je ne sais pas, avait répondu Rami, incapable d’expliquer qu’il avait fait le calcul dans sa tête, et que cela lui venait naturellement.

— Tu es un tricheur !

Maître Fadil avait décidé de le punir devant tous les élèves. Durant de longues minutes, il lui avait frappé les mains avec une règle en fer. Trois fois. Contrairement à Hatem, Rami n’était pas parvenu à sourire.

Dès lors, Rami et Hatem devinrent les moutons noirs de la classe. Rami ne leva plus jamais la main.

*

Un jour, Rami et Hatem traversèrent la cour pour se réfugier derrière un muret, à l’abri des regards. Ils se cachèrent si bien qu’ils se fondaient dans le mur d’argile. Hatem sortit un paquet de cigarettes. La clope à peine allumée, Rami retint un cri. Maître Fadil les avait discrètement suivis pour les confondre. Impossible de nier l’évidence. Hatem se retourna, jeta la cigarette et l’écrasa devant le professeur.

— Vous faisiez quoi derrière le mur ? demanda ce dernier.

— Rien, maître Fadil, bredouilla Rami.

— On fumait, intervint Hatem en regardant Fadil droit dans les yeux.

— Vous fumiez quoi ?

— Des cigarettes, juste des cigarettes, répondit Rami.

— Donnez-moi tout de suite le paquet et retournez dans la cour, déclara sèchement l’enseignant.

En fin d’après-midi, le surveillant général, un mastodonte patibulaire, vint à la rencontre de Hatem. Il fut exclu trois jours pour insubordination et infraction aux règles de bonne conduite. Rami, qui ne fut pas inquiété, ne comprit pas – pourtant lui aussi avait été pris en flagrant délit. Il était facile de trouver plus favorisé que soi, mais parfois, on pouvait aussi devenir un privilégié.

Une fois la sentence prononcée, Hatem fut envoyé chez son oncle qui tenait une des échoppes de Falloujah. Un étal, quelques consommables.

Du sucre, des allumettes, des cigarettes, du thé. Si Hatem ne retenait rien des leçons de l'école, il connaissait parfaitement le prix des choses. Trente centimes pour le paquet de cigarettes. Cinq pour les allumettes. Quatre-vingts le kilo de sucre. Et, grand luxe, deux dinars pour le kilo de thé. Pour Hatem, la différence de classe se situait là. Quand les citadins achetaient un kilo de sucre et de thé, les ruraux ne pouvaient s'offrir guère plus qu'une cigarette.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Hatem ? Pourquoi n'es-tu pas à l'école ? s'étonna son oncle.

— C'est maître Fadil, il ne veut pas de moi.

— Non ? Eh bien, je vais aller le voir. Tu n'auras plus de problème, tu m'entends ?

Durant les trois jours suivants, Hatem travailla aux champs avec son père, qui en profita pour tenter de le convaincre d'abandonner. Il lui rappela qu'ils avaient un toit, des buffles, du commerce, et qu'ils étaient nécessaires à la société. Mais l'oncle continuait d'insister :

— Il faut un avenir décent à ton fils !

— Je m'en fiche qu'il sache lire ou écrire, sa place est dans les champs ! répliquait immanquablement le père.

Au troisième jour de l'exclusion, l'oncle alla voir le maître Fadil, accompagné d'une personne haut placée de la *baladiya*. Le ton était monté entre les deux hommes, et des menaces avaient été proférées à l'encontre du *moualem*.

— La *baladiya* pourrait jeter un œil à vos méthodes d'enseignement, menaça l'oncle, et cela pourrait compromettre votre carrière !

Une semaine plus tard, Hatem revint à l'école, accompagné de son oncle qui le sermonna, en pointant vers son visage un index menaçant. Alors que Rami ne pensait plus revoir son ami à l'école, Hatem reprit sa place au fond de la classe sans un regard pour les autres, sans un mot pour son ami. Mais avec une lueur nouvelle dans les yeux, celle de la détermination.

Peu après, les choses changèrent. L'attitude de maître Fadil évolua. Ce n'était plus le même enseignant. Il ne harcelait plus Hatem. La discorde avait disparu. Son ami prit soudain plus de place. Contrairement à son

habitude, Hatem se concentrait sur le tableau noir que le professeur Fadil couvrait d'opérations pour son cours d'algèbre. Ce jour-là, Rami comprit que son ami avait choisi l'école plutôt que les champs.

L'année se termina de la même façon. Hatem n'était plus inquiet par les coups de sang du *moualem*. Il lui restait désormais à survivre hors de l'école. Son père n'hésitait pas à envoyer son fils s'occuper des buffles autant que possible. Et puis un jour, alors qu'il entamait une énième journée de transhumance, Hatem décida de tout arrêter. Fini d'arpenter les champs, de subir les railleries des autres enfants, d'entendre toute sorte de noms d'oiseaux à son passage. Hatem dit non à son père, s'opposa au diktat du paysannat. Il allait apprendre à lire, à écrire et devenir quelqu'un. Bien entendu, le père protesta avec véhémence.

— J'ai besoin d'exister, lui répliqua Hatem.

— Tu as besoin d'un métier.

— Mais je trouverai un métier !

— Tu en es sûr ?

— Je ne sais pas, mais répondre « je ne sais pas » est la moitié de la science. C'est le professeur Fadil qui le dit.

— Et tu sais ce que ton père te dit ? Va t'occuper des buffles !

Hatem affronta son père, les yeux dans les yeux, et refusa une bonne fois pour toutes. Il ne ferait plus paître les buffles, été comme hiver. Il n'irait plus à l'école pour faire plaisir à son oncle. Il irait pour lui-même, et un jour il rejoindrait la capitale, qui lui offrirait une opportunité. Car Bagdad était le centre du monde. Rêver y était possible. Il se jura d'y aller avec Rami, son ami de toujours, avec lequel il caressait l'idée d'une vie meilleure.

Il était loin d'imaginer qu'un jour Bagdad s'effondrerait.

Le revenant

(Septembre 1990)

Je retrouvai ma classe de CM1 avec une semaine de retard. Ma sœur et moi avions raté quelques jours d'école.

— Ah, le revenant ! s'exclama Kader en me voyant.

Nous avions disparu, en effet. Nous étions partis en Irak du jour au lendemain. Il y avait urgence. La paix risquait de ne pas durer.

Dans ma nouvelle classe, les élèves avaient toutes sortes de pères : un conducteur de train, un médecin, un plombier, un ingénieur, un informaticien, un entraîneur de football, un expert-comptable, un policier, un garagiste. Le mien n'avait pas grand-chose à voir avec cette normalité, mais il travaillait quand même. Face à la fiche de renseignements à remplir, je m'en étais voulu d'avoir menti les années passées.

Au début de ma scolarité, j'avais préféré me fondre dans le décor. Dès que je franchissais la grille de l'école, je cherchais à cacher l'anormalité de ma famille en me réfugiant dans l'affabulation. Comment écrire *vendeur de cartes postales sur le parvis de Notre-Dame* ? Qui aurait compris que des policiers en civil l'arrêtaient régulièrement ? Alors, je lui ai inventé des métiers à partir de ce que j'entendais de lui à la maison. Mon père avait étudié la sociologie, fait de la politique, voyagé dans différents pays. Et je lui avais fabriqué différents profils grâce aux diverses bribes de conversations entendues. En CP, quand la maîtresse Mme Bruchon m'avait posé la question, j'avais répondu *politicien* et avais obtenu un sourire en retour. Au CE1, j'avais opté pour *sociologue*.

Au CE2, *commerçant dans l'import-export*. L'école était devenue un refuge où je pouvais mentir et me sentir normal. Plus proche des autres.

Oui, on avait une voiture, une Peugeot ou une Mercedes, ça dépendait des commissions que gagnait mon père. Évidemment que nous partions en vacances sur la côte d'Azur. Bien sûr que nous prenions l'avion très souvent. Mon père m'emmenait-il au bureau ? Non, mais il voyage souvent, vous savez.

Cette année-là, je choisis de dire la vérité. J'écrivis noir sur blanc : *Vendeur de cartes postales*. Je faillis presque ajouter : « Père se sacrifiant pour sa famille. Métier honorable malgré tout. Aurait pu faire mieux, certes. Longues études inachevées. A entamé des études de sociologie à la faculté de Poitiers, abandonnées à cause de la vie de famille et de son poids. »

Je n'ai pas osé. Qui m'aurait cru ? Ne se serait-on pas moqué de moi ?

Je me sentis soulagé. Soulagé d'avoir enfin révélé un peu de vérité.

Mme Girard me demanda si j'acceptais de raconter à tout le monde ce que j'avais vu en Irak. Je n'eus pas le temps de répondre que Kader acquiesçait pour moi :

— Vas-y, raconte-nous ton pays chelou, le revenant !

Ricanements dans la salle de classe.

Alors, je m'exécutai. Qu'est-ce que mes camarades connaissaient de ce pays ? Rien. Et ce rien était tout pour moi. Ce rien, c'était mes origines, mon histoire, mon arbre généalogique. Ce rien, c'était cette rencontre avec la ville de mon père. Falloujah, bordée par le fleuve Euphrate dont j'avais hérité le nom. Alors, je commençai à raconter cette ville propre, verte, parfois poussiéreuse, certes moins illustre que Bagdad mais malgré tout charmante. À Falloujah, j'avais rencontré ceux dont j'avais tant imaginé les vies. Beaucoup d'oncles et de tantes. Bien plus de cousins et cousines. Moi qui me sentais si seul en France, j'avais été submergé par ces nouveaux visages. J'avais enfin une grande famille.

Je leur racontai l'aéroport ultramoderne construit par les Français, les centaines de bras ouverts nous accueillant, les voitures américaines, la glace dégustée à l'angle de la rue Mansour, les immenses maisons et leurs jardins fleuris, les dattiers aussi hauts que la tour Eiffel, les pastèques aussi longues que l'été. Je gardai pour moi que, dans ce pays, il

fallait murmurer, qu'on ne devait pas crier le nom du dictateur, que certaines personnes en surveillaient d'autres, que mon père n'avait pas pu venir – et que j'en ignorais la raison. C'était mon Irak, et cet Irak-là était malgré tout heureux. Il n'y avait rien de moyen dans ce pays lointain du Moyen-Orient. Il était grand. Il n'était pas chelou. Il était secret. Il était devenu mon autre pays. En Irak, nous avions autant de variétés de dattes qu'il y avait de fromages en France. Il existait même une datte bleue, très rare, que l'on pouvait voir tous les dix ans. J'ajoutai qu'il ne fallait jamais oublier d'où l'on venait, que je n'oubliais pas, mais que je le vivais mal. Que je ne savais que faire du sentiment d'imposture lorsqu'on naît en France, par hasard ou par chance, fils d'un opposant politique, réfugié ou immigré, peu importait finalement. Que je ne savais comment apprivoiser l'idée d'être un privilégié aux yeux de ma propre famille là-bas.

À la fin, je me rassis, en raclant le plancher, avec le sentiment d'en avoir trop dit.

Un long silence tomba sur la salle. Puis, à ma grande surprise, Kader commença à taper dans ses mains, une, deux, trois fois, suivi par le reste de la classe. Ce moment de grâce me fit comprendre à quel point on pouvait ressentir à la fois de la fierté et de la gêne. Au milieu des applaudissements, Kader se retourna et me regarda en levant le pouce. Peu après, le brouhaha reprit comme si de rien n'était. J'étais revenu parmi les autres. Un revenant accepté et honoré pour ce témoignage qui avait duré un bon quart d'heure.

Toutes les opportunités étaient bonnes pour grappiller quelques minutes du cours soporifique de Mme Girard. Au lieu de nous enseigner l'histoire, elle préférait nous la raconter, en débordant souvent sur la sienne. J'ai toujours apprécié ces moments de solennité, lorsqu'en lieu et place du programme scolaire elle bifurquait sur sa propre vie.

Un jour, une élève osa lui demander son âge. En guise de réponse, Mme Girard s'embourba dans une anecdote qui dura au moins dix minutes avant de conclure :

— Soixante-deux ans, ma petite.

Elle marqua ensuite une pause avant d'ajouter avec une forme de solennité une phrase qui lui venait du fond de l'âme, tel un soupir de vérité personnelle, peut-être la seule qu'elle nous ait jamais offerte :

— Vous verrez, la vie passe en un clin d’œil.

Les derniers mots de Mme Girard résonnaient encore dans ma tête lorsque ma sœur et moi rentrâmes de l’école. Ils allaient prendre tout leur sens.

— Bibi Samiya est morte, soyez gentils avec papa, nous annonça ma mère, sur le palier.

Planqué derrière un mur infranchissable, mon père ne souhaitait manifestement pas en parler. Il ouvrit une bouteille de vin et posa son casque de Walkman sur la tête. Lorsque l’ivresse l’emporta, je l’entendis répéter des paroles qui ressemblaient à des échos de souvenirs lointains. « Tu n’es rien. Tu n’es plus rien. Tu n’es plus rien pour moi. Par notre âme, par notre sang, nous te servirons, cher camarade ! Et nous traverserons le pont. Et nous irons les embusquer. Et nous les chasserons du pays ! »

Je ne pouvais pas encore comprendre ces phrases étranges, ni les maux de son enfance, ni les mots de révolutionnaire.

OceanofPDF.com

La révolution (Juillet 1958)

La vie politique de mon père commença sur un malentendu.

1958 fut une année de bruit et de fureur. Des événements qui auraient pu paraître inenvisageables l'année précédente allaient se produire et exacerber les émotions. En classe, Rami et Hatem faisaient toujours bande à part. Ils partageaient une souffrance commune, celle des effacés. Rami était déconsidéré par son père, malmené par sa belle-mère, ignoré par ses frères. Hatem, le *bidoune*, résistait à son père, l'éleveur de buffles. Les deux amis s'entraidaient dans l'espoir de changer leur destin. Souvent, ils se prenaient à rêver de rejoindre le prestigieux internat de l'université Al Moustansariya de Bagdad, pour un jour étudier les nobles matières. En attendant, ils s'étaient efforcés de survivre au collège, puis au lycée, de résister à la condition dans laquelle on les avait enfermés.

Hatem et Rami n'avaient jamais vu la capitale. C'était sans doute pour cette raison que Hatem avait suggéré à Rami une escapade d'une journée. Celui-ci avait aussitôt accepté. L'un des bus de service reliait Falloujah et Bagdad pour seulement un quart de dinar. Il ne fallait pas grand-chose. Un peu de monnaie et un peu de courage. Ce projet s'imprima dans leur tête et continua de mûrir les jours suivants. Jusqu'à ce lundi 14 juillet 1958.

Ce matin-là, les deux amis s'étaient donné rendez-vous tôt, avant le début des cours. Une seule heure de route les séparait d'un autre monde. À 9 heures pile, le minibus bondé d'ouvriers les laissa aux portes de la capitale. Pour les jeunes Rami et Hatem, Bagdad se révéla radicalement

différente de l'univers laissé derrière eux. La ville mêlait exotisme et familiarité, modernisme et tradition. Si le Tigre qui serpentait dans la capitale était aussi large et majestueux que l'Euphrate, il roulait plus lentement ses eaux noires et silencieuses entre des jardins d'un luxe à faire pâlir les anges. En suivant le fleuve, les deux amis découvrirent un foisonnement opaque et massif d'eucalyptus, d'orangers et de dattiers dont les cimes élégantes ondulaient gracieusement au gré du vent.

Pour quiconque venait de la campagne, Bagdad était une autre planète. On pouvait y parler de tout. Dans les cafés, les tirades politiques affrontaient les récits des poètes. Plusieurs espaces autorisaient les hommes et les femmes à se côtoyer, parfois main dans la main. Cependant, Bagdad demeurerait victime de sa grandeur et de la jalousie originelle. La ville de la paix connaissait des temps troublés dus à l'instabilité du Moyen-Orient – notamment en Égypte où un certain Nasser avait renversé le pouvoir, nationalisé le canal de Suez et créé la République arabe unie. La guerre avec l'Occident débutait, et les Soviétiques débarquaient sur l'échiquier politique d'une région où ni roi ni reine ne pouvaient renverser la vapeur du train en marche.

Rami et Hatem arrivèrent en haut de la rue Al Rachid, l'artère la plus moderne de la capitale. Ses grands hôtels, ses agences de voyages, ses cinémas et ses boutiques de vêtements à n'en plus finir, ses bijouteries et ses librairies y côtoyaient pourtant les mêmes échoppes modestes qu'à Falloujah. Au milieu d'une population bigarrée et multicolore, un vertige imprévu saisit les deux compères

— Tu veux une clope ? proposa Rami.

Rami et Hatem fumaient tranquillement leur Miami Blue lorsqu'une meute en liesse les entoura. Des hommes coiffés de leur keffieh à carreaux noir et rouge, et même quelques femmes vêtues d'abaya, au milieu des costumes et cravates occidentaux, avaient surgi comme par enchantement en scandant des slogans. La foule grossissait et devenait compacte, si bien que s'y frayer un chemin devint vite impossible. Pour ne pas se faire écraser, Rami et Hatem furent contraints de marcher avec elle. Soudain, parmi les manifestants, ils reconnurent un visage. Une personne qu'ils avaient vue tous les jours à une époque. Les deux amis se frottèrent les yeux, incrédules. Le professeur Fadil, l'homme qui ne souriait jamais, affichait ce jour-là une ferveur inattendue.

En suivant la rue Al Rachid non loin de lui, Rami et Hatem n'en revenaient pas. Au lieu de déclamer des équations, maître Fadil hurlait des slogans en compagnie de révolutionnaires. Les deux garçons avaient beau ne rien connaître à la politique, ils comprenaient qu'un événement exceptionnel était en train de se dérouler sous leurs yeux. Tout en défilant avec ces « camarades », Rami se surprit même à entonner des chants étrangers. Des « Aux armes citoyens ! Formez vos bataillons ! » se mêlèrent aux « et à sa battante bannière rouge, unis et sans jamais faillir » de l'hymne soviétique. Soudain, par-dessus ces refrains, la foule répéta en chœur ce qui ressemblait à un mot d'ordre :

— Par notre âme, par notre sang, nous te servirons, cher camarade Qassem ! À bas, à bas le système féodal impérialiste ! Par notre âme, par notre sang...

Quelques instants plus tard, la foule envahit les rues et célébra la chute de la monarchie avec une ferveur sans précédent. Rami et Hatem assistèrent en direct à un tournant de l'Histoire. L'Irak allait changer à jamais.

Le palais royal avait été assiégé au petit matin. Le jeune roi Fayçal, son oncle le régent ainsi que le très détesté Premier ministre avaient été arrêtés. Mais, dans un mouvement d'humeur, un soldat avait ouvert le feu sur le cortège royal, ôtant la vie à tous les membres de la famille. La République était proclamée.

Plus tard dans la journée, le chef du nouvel État, Abdel Karim Qassem, annonça la fin du colonialisme et de l'impérialisme. Ce qui aurait pu être une bonne nouvelle avait désormais l'odeur terrible du sang, le goût amer d'un amour déçu avec la monarchie qui avait conduit à une folie meurtrière. Une chape de plomb enfermait le pays. Ce 14 juillet 1958, le régime devint révolutionnaire, le parlement se transforma en tribunal révolutionnaire, les hommes se prétendirent révolutionnaires. Le sévère professeur Fadil appelait la révolution. Rami malgré lui se révoltait. Hatem exultait.

À la fin du cortège, sur la place de la Libération, Rami, enthousiaste, entourait l'épaule de Hatem d'un geste protecteur.

— Compagnon de la révolution, je te préviens, nous finirons peut-être en prison à cause de ces idées.

— Vous voulez une clope, camarades ?

Derrière eux, une voix se fit entendre.

Sur le trottoir d'en face, le professeur Fadil, rasé de près, les regardait avec bienveillance. Il salua ses deux anciens élèves, puis il sortit de sa poche un paquet de cigarettes qu'il leur tendit. Le soir tombait. Au loin résonnaient encore les slogans.

Par notre âme, par notre sang, nous te servons, cher Qassem ! À bas, à bas le système féodal impérialiste ! Par notre âme, par notre sang...

C'est ainsi que ces paroles imprégnèrent l'esprit de Rami. Ce jour-là, il signa un pacte silencieux en fumant une cigarette au goût de révolution avec Hatem et le professeur Fadil.

OceanofPDF.com

La guerre à la récré (Janvier 1991)

Ma vie politique à moi naquit d'une moquerie, d'une déception amicale.

Les derniers mois de l'année avaient été un long cauchemar.

Au cours de notre deuxième voyage, mon Ardèche s'était écroulée devant nos yeux. Le 2 août 1990, Saddam Hussein avait envahi le Koweït. Les frontières avaient été fermées. Nous avions été coincés. J'avais cru ne plus jamais revoir la France. Après d'âpres négociations, nous et les rares étrangers présents dans le pays avions été sauvés in extremis grâce à un couloir humanitaire vers la Jordanie.

L'homme dont je ne devais jamais dire le nom était désormais sur tous les écrans de télévision. Tout le monde parlait de lui. L'Irak sortait de notre petit appartement. Il était évoqué à tout va. Saddam Hussein avait beau être condamné pour son invasion, mon père enrageait.

— C'est fini pour l'Irak, avait-il décrété ce jour-là.

Six mois plus tard, en effet, la réplique fut particulièrement violente. Bagdad était bombardée. Les soirs qui suivirent, nous regardions tous les journaux télévisés. La défense antiaérienne irakienne lacérait la nuit. Des flashes verts, des explosions et les terribles images le lendemain. C'est à partir de cette guerre que mon père recommença à boire. Debout devant la télé, il hurlait :

— Allez, mes frères !

Je n'ai jamais trouvé les mots pour décrire ce que je ressentis ce jour-là et je ne les trouverai sans doute jamais.

L'Irak que j'avais édifié après mon premier voyage s'écroula d'un coup. La guerre détruisit mon rêve de Normandie prospère.

*

Un soir de mal de crâne. Ma mère posa sa main sur mon front pour interroger la fièvre. Elle ne crut pas un instant à ma maladie imaginaire. J'étais malade de la guerre, mais elle ne voulut rien savoir. Après avoir passé une nuit blanche à regarder le ciel noir de Bagdad déchiré par la défense antiaérienne, je fus contraint d'aller à l'école et d'affronter le regard des autres. L'Irak n'était plus inconnu, il était donné en spectacle. Tout le monde parlait des feux d'artifice dans le ciel. Mes camarades me dévisagèrent. J'étais le seul Irakien de l'école, peut-être de la ville, voire de France. Partout où je me réfugiais, dans un coin de la cour, sous le préau, on me toisait. Je me sentais incapable de gérer ça. Dans la cour de récréation, mes copains s'approchèrent, m'entourèrent, guettant ma réaction. Je me raidis. Les choses ne se passèrent pas comme prévu.

— T'as vu la guerre à la télé ? C'était comme un film ! me lança Kader, l'ami qui avait questionné mon origine.

— Sauf que c'est pas un film, Kader, répliquai-je sèchement.

— Tu rigoles ? C'était mieux que *Star Wars* !

Éclat de rire autour de nous. Je sentis la colère monter en moi. Le sang se mit à battre dans mes tempes.

J'avais naïvement espéré un soutien moral chez un « frère » arabe. En vain. Kader poursuivit en ricanant :

— Les Américains, ils vous ont niqués ! C'est l'armée la plus puissante du monde, mon vieux !

Kader fut ma première déception et serait ma dernière. Ce jour-là, je mesurai la violence que pouvaient parfois contenir les mots. Pas ceux qui brisent ou anéantissent, mais ceux faussement innocents, qui blessent profondément. Je pensai à ma famille sous les bombes. Kader continua à rire. Je serrai les poings. Il persista. Alors je lui sautai dessus. Jamais,

jusque-là, je ne m'étais battu pour une raison politique, une trahison, une injustice.

*

Mme Crespi, la directrice de l'école, me convoqua. Quand je lui expliquai la situation, elle s'assit à côté de moi tout en m'observant.

— Je te propose que nous reprenions calmement, depuis le début. Je t'écoute, que se passe-t-il vraiment ? demanda-t-elle.

Je lui racontai l'insoutenable. Ma famille sous les bombes, mon père insomniaque debout devant la télévision, ma mère qui avait cru reconnaître un cousin parmi des prisonniers. Sans oublier les flashes dans le noir, le feu des bombes dont j'avais fait des cauchemars la nuit passée, la rage et l'impuissance, l'espoir d'une empathie que je n'avais pas trouvée, ni à la télévision ni à l'école. Pour moi, les larmes n'avaient plus le goût du sel. Si je regrettais mon geste ? Bien sûr que je le regrettais. Je n'aurais pas dû m'emporter. Après tout, personne ne connaissait l'Irak. Moi non plus, d'ailleurs. Mais cette simple insulte m'avait donné l'impression de faire partie d'une minorité ignorée, de subir la stupidité d'une majorité ignorante. J'avais trouvé ça dur. Injuste ? Oui, voilà, injuste. Alors, j'avais serré les poings. Kader n'aurait pas dû. L'Irak mourait sous nos yeux. Mon bled n'était pas une blague. On ne devait pas en rire. Ce n'était pas un film. Tout était vrai. Et empestait la mort.

La directrice hocha lentement la tête, me sourit, puis se mit à parler à son tour. Elle dit penser elle aussi à l'Irak, exprima sa compassion pour ma famille, avoua craindre un conflit mondialisé et une catastrophe humanitaire. Elle essuya une larme sous ses lunettes.

Le soutien inespéré que j'avais cherché auprès de mes copains de classe, je le trouvai dans le bureau de Mme Crespi. Elle me promit de ne rien dire à mes parents et qu'elle viendrait à la maison prendre des nouvelles de notre famille en Irak.

Les jours suivants, je la vis souvent pleurer aux côtés de ma mère et de mon père, jusqu'à la fin de l'opération Tempête du désert. Cet hiver-là, trente-six pays détruisirent le mien. Mon père se mit à boire une bouteille de vin tous les soirs.

Et c'est moi qui étais chargé de les acheter.

*

Le soleil avait presque disparu, abandonnant au ciel un collier de nuages aux tons rouges et mauves. J'arpentai le trottoir goudronné, m'accroupis sur ma planche de skate et descendis rapidement la rue des peupliers dansants. Arrivé en bas, au croisement, un panneau publicitaire affichait le sourire carnassier d'un vendeur de meubles. Juste en face, l'épicier rangeait ses étals de fruits. J'attendis qu'il retourne à l'intérieur du magasin, vérifiai les alentours, et entrai discrètement. La honte collée au corps, je contournai le rayon des bonbons, passai devant les réfrigérateurs de boisson, jusqu'à cette petite pièce, discrète elle aussi, au fond du magasin : le rayon des vins. Je pris une bouteille de côtes-du-rhône et la posai sur le comptoir-caisse. Chaque fois, l'épicier semblait s'amuser de ma gêne.

Il m'était déjà arrivé d'avoir peur de mon père. Il m'était aussi arrivé d'avoir peur pour lui. Sobre, il fuyait le conflit comme pour fuir sa propre violence. Avec moi, elle s'était invitée par une gifle. Mais lorsque mon père se mettait à boire, plus rien n'existait autour de lui, sa paranoïa prenait le contrôle, il ne voyait plus rien. Il se laissait emporter par son maelström intérieur. Et moi, je maudissais cette bouteille de vin qui réveillait ses démons. À cette époque, lorsque mon père rentrait à la maison, il ramenait régulièrement le parvis et les flics avec lui. Sa colère devenait de moins en moins facile à contenir à mesure que sa consommation d'alcool augmentait. Je me doutais bien que l'ivresse ne venait jamais seule. Elle venait mal accompagnée. Comme ce soir-là.

Nous étions un petit groupe sur le chemin du retour en direction du métro après une soirée irakienne de dissidents du régime – cette frange d'opposants à Saddam Hussein qui condamnaient également la guerre américaine et onusienne qui s'annonçait. Dans une grande salle privatisée du quartier de Montparnasse, tout le monde avait débattu, ri, pleuré et picolé. Et mon père avait bu le verre de trop.

Station Gaîté. Dernier métro.

Lorsque nous montâmes dans la rame, mon père titubait. Chaque fois que je revois la scène, ça me glace le sang. Chaque fois. J'avais neuf ans

et je me souviens de chaque détail comme si c'était hier. Mon père s'avança au fond du wagon, baissa un strapontin, s'y laissa tomber et sortit une cigarette. Face à lui, deux hommes le toisèrent. Eux aussi paraissaient passablement éméchés. Au bout d'un moment, l'un d'eux finit par se diriger vers mon père pour lui demander d'éteindre sa clope. Faute de réponse de sa part, l'homme resta planté devant lui avec une attitude de défiance. Le second type rejoignit son ami, ils étaient désormais tous deux face à mon père assis qui ne les regarda même pas dans les yeux.

La rame de métro disparut.

Cette tension qui montait, je l'ai visualisée. Elle dansait autour de nous, s'approchait de mon père, allait flairer les deux bonshommes, leur chatouillait les narines, me regardait, me souriait, clignait des yeux, claquait des doigts...

Station Saint-Placide. La sonnerie du métro retentit, tel le gong d'un ring de boxe.

Aussitôt les portes refermées, mon père bondit en assenant un coup de tête dans le menton de celui qui lui faisait face. L'homme tomba lourdement en essayant de se rattraper à la barre centrale. Mon père se redressa, le corps tranquille, mais les yeux animés d'une rage que je n'avais jamais imaginée chez lui. Mon cœur battait à tout rompre. Je hurlai :

— Papa ! S'il te plaît ! Arrête !

Alors qu'il s'apprêtait à une nouvelle charge, j'entendis ma mère crier derrière moi. Tout hurlait dans le wagon, mes tympanes, ma mère et ma sœur, les amis de mon père. Trois fauves déchaînés. Les secondes s'écoulèrent comme des heures. Les amis irakiens de la soirée, ne pouvant les arrêter, avaient pris soin de se tenir à distance. Toute notre détresse remplissait le wagon. Mon père continua de se battre avec le second type, un peu plus imposant que l'autre. Je le vis déchirer son écharpe, projeter son poing en avant. Les larmes succédèrent aux cris. Je suffoquais. Mes poumons brûlaient. Je voulais que quelqu'un fasse quelque chose. De notre groupe, personne n'intervint. Seule ma mère s'interposa, les bras écartés, tel un mur entre la bagarre et ses enfants. Le temps s'était figé, nous étions bousculés par les mouvements du métro et terrorisés par les coups qui volaient. Puis tout s'arrêta à la station Odéon.

Le métro resta à quai. Quatre hommes entrèrent dans la rame. Visiblement des policiers en civil. Ils séparèrent mon père des deux autres hommes.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? lança un des agents.

— Ils ont attaqué mon mari ! s'écria ma mère. Peut-être parce que nous sommes musulmans !

— Mais nous aussi, nous musulmans ! Nous Pakistan ! répondirent les deux autres.

Mon père gardait le silence. Mais j'avais compris. L'Irak se désagrégeait autant qu'il détruisait mon père. L'ivresse, la violence, tout était la faute de la guerre qui s'immisçait insidieusement dans notre vie.

La mémoire olfactive est la plus affective et la plus arbitraire. Elle s'invite par surprise au détour d'un parfum, d'une rencontre, d'un lieu. Elle vient à nous sans crier gare. Cette nuit-là, je retrouvai l'odeur de soufre qui m'avait suivi la première fois que j'avais pris le métro. Dès lors, cette odeur ne m'évoquait plus que la guerre et son fiel.

Chambre 219

(4 août 2019)

Il pleuvait. J'ai fermé la fenêtre sur un parfum de terre mouillée. L'odeur de la pluie a imprégné la chambre, et avec elle une légère brise a soulevé la dernière mèche du crâne de mon père. Il n'avait plus rien du bagarreur d'antan, avec ses avant-bras de marin, sa bedaine dure comme la pierre, ses cheveux longs et bouclés. Il ne prenait plus le métro. Il ne ressemblait à rien d'autre qu'à un homme d'un âge perdu, cancéreux et oublieux, tenu en vie grâce à une bouteille d'oxygène. Il était habillé d'une blouse bleu et blanc, ouverte sur un dos arrondi par le temps, rachitique. J'ai retenu mes larmes.

— Et dans le métro, personne ne m'a aidé ? a-t-il demandé, l'air songeur.

Non, personne ne l'avait aidé. Cette nuit-là, ses amis étaient restés à distance. Ensuite, ils s'étaient éloignés, donnant de moins en moins de nouvelles. Quelques jours d'absence, quelques semaines et puis les trente dernières années.

Pour télécharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

Dehors, le ciel s'est dégagé et le soleil est revenu. Des rais de lumière sont entrés dans la pièce, soulignant un peu plus la silhouette chétive de mon père. Il m'a regardé. A-t-il remarqué que je l'observais ? Je ne savais quelle attitude adopter. Puis il m'a déclaré avec une nuance de reproche dans la voix :

— Il faut que tu sois courageuse, ma fille.

Ma fils. Son accent, ses fautes à l'oral, son français presque parfait, faisaient aujourd'hui ma fierté. Ils disaient l'histoire, le parcours, la singularité de cet homme. C'était loin d'être le cas pour moi, enfant. J'ai eu honte d'avoir eu honte. Alors je lui ai raconté. Je lui ai raconté ma petite plaie personnelle, ma petite humiliation sur la conscience.

OceanofPDF.com

L'accent (Mars 1991)

Enfant, je voulais masquer l'accent de mes parents.

Ils parlaient un français particulier, leur élocution était différente de celle des autres parents immigrés. Ma mère ne roulait pas les *r*. Elle les endurcissait, les renforçait, les exagérait. Et elle écartait les syllabes. Par exemple, elle disait *feurrrrrruit* pour fruit ou encore *huiteuuu feurrrrraaaancs* pour huit francs. Ma sœur et moi la corrigions constamment. Rien n'y faisait. Son accent persistait. Mon père en revanche parlait un meilleur français, parfois même assez soutenu. Un français *presque* parfait. Le *presque* consistait en des inversions de mots qui le trahissaient, révélaient une origine lointaine. Une imperfection, perceptible à l'oreille par l'illogisme de certaines expressions qui permettait de flairer le déracinement. Il disait entre autres « ça veut dire pas » et avait la fâcheuse habitude de féminiser certains mots masculins. Mes parents se débrouillaient très bien, mais ils étaient prisonniers d'une langue à l'accent stigmatisant, alors craignant de déranger, ils s'en excusaient même.

Mes parents étaient courtois. Mon père un peu trop. Tout son visage devenait aimable quand il saluait quelqu'un. Son expression changeait complètement et devenait une fenêtre ouverte sur son extrême politesse. À la moindre interaction avec autrui, ses sourcils se relevaient, ses lèvres se serraient pour acquiescer, sa tête s'inclinait (trop) en signe de respect. Il se plaçait en dessous de l'autre. Il symbolisait à lui seul ce proverbe

irakien que j’entendrai beaucoup plus tard et dont je ne saisisais pas encore le sens, « je te mets sur ma tête », signe de respect absolu, de soumission à un interlocuteur par principe. Peut-être cette politesse était-elle un garde-fou. Se faire discret pour ne pas laisser éclater sa violence, pour ne pas se dévoiler réellement. Longtemps, j’ai cru que cette discrétion était une faiblesse. J’ai ensuite compris qu’elle était une force à la lisière d’une colère ancienne, celle des exilés. Cette colère sourde pouvait éclater à tout moment chez mes parents, et cette discrétion dont ils faisaient preuve n’était que le rempart d’une rage contenue sur le bout de la langue.

À la maison, il ne fallait pas parler de cette violence latente. L’incident du métro avait accru ma peur sociale. Mais il fallait passer outre, déposer cette rage dans une boîte. J’avais compris ce jour-là que la honte pouvait parfois être le révélateur d’une colère enfouie.

*

L’heure de mon rendez-vous chez le dentiste approchait. L’odeur angoissante des clous de girofle me parvenait déjà au nez. Avant mon rendez-vous, mon père me lança :

— Il faut que tu sois courageuse, Euphrate.

Un drame auditif pour mes oreilles.

— Pour un garçon, on dit courageux, papa.

— Oui, ma fils, sois courageux.

Le cabinet du docteur Fernand était situé au rez-de-chaussée d’un immeuble blanc et jouxtait un magasin Micromania, la boutique de mes rêves. C’est cette localisation qui m’avait aidé à trouver le courage d’affronter le dentiste au moins une fois par an. Ma mère et moi avions passé un accord. Si j’acceptais d’ouvrir la bouche et de me laisser soigner, elle me promettait de passer un peu de temps chez Micromania – son clou de girofle, sa façon à elle d’apaiser ma peur et ma douleur.

Le dentiste occupait deux pièces aux murs vert et blanc – la salle d’attente et celle de torture. Quelques plantes vertes s’efforçaient d’égayer les lieux, l’entrée et le seuil de la pièce où un monstre à roulette

s'apprêtait à fraiser ma dent abîmée. Le Dr Fernand me suivait depuis mon plus jeune âge et ne s'adoucissait guère avec le temps. À la fin de chaque séance, il me serrait solennellement la main avec un « bravo, tu as été un homme ». À moi de retenir mes larmes jusqu'à la sortie pour le lui prouver.

Ce jour-là fut particulièrement pénible. Le dentiste me devitalisa une dent résistante à l'anesthésie. Douleur vive, larmes contenues devant la phrase laconique du docteur.

Comme promis, j'entrai avec ma mère et ma sœur dans le merveilleux magasin de mes rêves attendant au cabinet de mes souffrances. L'enseigne de jeux vidéo organisait régulièrement des journées découvertes en proposant à ses clients de tester des nouveautés en avant-première. Il s'agissait d'un de ces jours, et il y avait foule. Je connaissais l'endroit par cœur. À l'entrée, sur la gauche, se trouvaient les caisses. À droite, d'interminables rangées de jeux vidéo s'étiraient jusqu'au fond. Entre les deux, des vendeurs vêtus de tee-shirts bleu et jaune flânaient dans les couloirs. Ils ressemblaient à de grands enfants. Je me faufilai jusqu'au comptoir pour demander un ticket, le précieux sésame qui offrait dix minutes à toute personne souhaitant tester un jeu. J'optai pour le hérisson bleu que tout le monde appelait *Sonic*.

Au bout d'une vingtaine de minutes, aucune place ne s'était libérée. Aroi gesticulait partout. Ma mère soupirait. Perdant patience, elle se mit à interpeller les vendeurs qui discutaient tranquillement au comptoir.

— Vous voyez bien que c'est occupé, madame ? Va falloir attendre, comme tout le monde, d'accord ? répliqua l'un d'entre eux, de manière plutôt désagréable.

— Oui mais, monsieur, ça fairrrre plus que vingt minutes là, s'exaspéra ma mère.

Chaque fois qu'elle s'apprêtait à se disputer avec quelqu'un, son accent s'alourdissait. L'expression amusée des vendeurs raviva le manque de considération éprouvé par ma mère. Elle continua néanmoins à protester. Les regards moqueurs se muèrent en rires, et les rires en grimaces. Ma mère tomba dans le piège. Sa réclamation quoique légitime se transformait en affrontement. On devint des proies au centre d'une

arène. Tous les yeux se rivèrent sur nous. Les fauves nous entourèrent, découvrant leurs crocs.

— Appelle votre responsable ! finit par exiger ma mère.

— Mais oui, madame. Je vais « l'appelle », madame, ricana un vendeur à la coupe mulet et aux bras tatoués.

Le ton condescendant du type nous sidéra. Ce qui allait forcément suivre nous pétrifia, ma sœur et moi. Nous connaissions le tempérament de ma mère, et la honte qui l'accompagnait immanquablement. On allait donc se faire remarquer.

Lorsque le responsable se présenta, le spectacle avait déjà un bon public.

— Oui, madame, quel est le problème ? s'enquit-il.

— C'est le monsieur là-bas qui parle pas bien avec moi.

— Lequel, madame ?

— Lui avec les yeux jaunes ! s'écria-t-elle, désignant un vendeur aux yeux clairs.

Éclat de rire général. Ma mère transposait souvent de manière littérale certaines expressions irakiennes. En arabe, le terme « yeux jaunes » signifie yeux noisette.

Cette hilarité se révéla plus dévastatrice que des coups de feu. Elle traversait ma chair, détruisait mes organes, me dévastait.

— Et qu'a dit l'homme aux yeux jaunes, madame ? ironisa le responsable, au lieu de calmer les choses.

— Boouuuuhh, c'est ça, madame, c'est moi le monsieur aux yeux jaunes, coucou ! plaisanta le vendeur en se tournant vers ses collègues puis vers le public de circonstance.

— Vous savez bien que je parle pas bien le français, se défendit ma mère, anéantie elle aussi par ces rires à balles perdues, provenant de toute la boutique.

— Mais oui, madame, j'ai les yeux jaunes. Merci, madame, hein. À bientôt, madame ! Allez ouste, vous pouvez partir maintenant, j'ai pas que ça à faire.

Je retournai vers ma sœur. Elle éprouvait la même honte que moi et gardait la tête basse. Je savais qu'on avait tort d'avoir honte. Cette honte se développait en moi, elle grouillait dans mes entrailles, me dévorait de l'intérieur, me liquéfiait sur place. Je voulus répondre. Je n'en eus pas le courage. Débordé par les regards accusateurs, je me sentais trop jeune, trop illégitime. Brusquement, j'éprouvai une envie pressante. Cette honte était devenue liquide. Je devais m'en défaire à tout prix, l'évacuer, la faire disparaître dans l'urinoir, puis dans les eaux sales et profondes d'une station d'épuration, dans l'oubli et la crasse, pour mettre à distance la terreur d'être condamné à brûler sur le bûcher des accents différents.

Dans *étranger*, il y a *étrange*. Voilà, nous étions étranges. Tâchant de dissimuler ma peine, je pris ma sœur par la main. Je redoutais de croiser le regard de ma mère. Je fermai les yeux, j'allais sortir du magasin, de la mise en abyme théâtrale de notre détresse, j'allais le traverser, ouvrir la porte. La claquer ? Non, la refermer poliment, pour ne pas déranger. Je voulais juste rentrer chez moi, uriner mon étrangeté, oublier.

Au même moment, je sentis un autre regard. Et je l'aperçus. Kader. Témoin lui aussi de la scène. Il ne riait pas. Il lança un coup d'œil furieux vers le type aux yeux jaunes, puis il me fixa d'un air complice. Il leva le pouce et, d'un geste lent, le baissa comme pour me signifier que le type n'était qu'un sombre crétin. Cette fois, Kader était de mon côté. J'avais rejoint le club des enfants d'étrangers. Nous n'étions plus si différents. Je levai le pouce en retour.

Je décidai d'attendre ma mère dehors, avec ma sœur. À travers la vitre, je la voyais agiter les mains en direction du vendeur qui se désintéressait d'elle. Je la suppliai de sortir. Le spectacle des yeux jaunes était terminé.

Pourtant, il se répercutait dans tout mon être. *Oui, madame, j'ai les yeux jaunes, madame.*

Étais-je le seul à avoir perçu la ligne invisible que ces sous-entendus avaient tracée ? Autour de nous, personne ne nous avait soutenus, personne n'avait compati. L'intolérance méprisante de ces gens pour l'accent de ma mère nous avait interdit de réagir. Ces moqueries, c'était beaucoup trop pour moi. Ce n'était pas le premier coup d'éclat vécu, ni la première risée subie, mais jamais on ne s'habitue à une telle situation, à tant d'incompréhension pour quelques mots mal formulés.

De cette humiliation, il nous resta un goût amer que l'on garda en bouche sur tout le chemin du retour. Une blessure ouverte dont je ressens encore aujourd'hui la cuisante douleur. Une simple moquerie balancée comme une pierre dans un lac mais qui ondula durablement sur toute ma vie en un mouvement constant.

Lorsqu'on retrouva mon père, toujours assis sur sa chaise, devant le journal télévisé, il m'interrogea :

— Alors, ma fille, as-tu été courageuse, aujourd'hui ?

Je ne le corrigeai pas.

Plus jamais je ne relevai la moindre faute d'accord de mon père, ni ne m'indignai de l'accent de ma mère.

OceanofPDF.com

La rupture (Été 1995)

Je ne saurais expliquer pourquoi je ne voulais plus voir ton pays, papa. L'adolescence a beau être une crise, elle est aussi une rupture, une fuite. J'ai fermé les yeux sur l'Irak et je t'en ai voulu.

En 1995, l'année noire du blocus, le pays avait changé. Là-bas, ma mère, ma sœur et moi avons découvert la réalité de l'embargo. L'aéroport étant détruit, les vols internationaux avaient été annulés. On prit la route depuis la Jordanie voisine. Douze heures de voiture à travers le désert. Au milieu, Trabil, sa frontière et sa misère insoutenable. L'embargo tenait les Irakiens à la gorge. La dévaluation spectaculaire du dinar irakien avait multiplié les prix par quarante. Une chape de plomb était tombée sur le pays. Bagdad souffrait. Falloujah suffoquait. Tout le monde avait faim. Tout le monde était en colère. J'avais quinze ans lorsque je vis mes cousins porter des caisses au marché au lieu d'aller à l'école, quinze ans lorsque mes oncles me montrèrent leurs blessures de guerre, quinze ans lorsque j'appris que l'Irak n'avait plus le droit d'importer les produits de base élémentaires, ni les crayons à papier. Le pays qui avait inventé l'écriture était privé de crayons à papier... un comble. Je découvris des hôpitaux crasseux et sans lits, des malades privés de médicaments, des médecins privés d'anesthésiants. Je rentrai en France, écoeuré par cet été où trop d'horreurs m'avaient explosé à la figure.

Chaque soir, à la tombée de la nuit, la même scène se répétait, des enfants en guenilles, souffrant de chaleur et de soif, se précipitaient vers les véhicules bloqués dans les embouteillages. La mendicité n'existait pas avant l'embargo, m'assurait-on. Ces enfants refusaient la nostalgie d'une époque qu'ils n'avaient pas connue. Leur avenir était bouché. Ils traînaient leur misère près des voitures dont les passagers ne les regardaient même plus.

Les années suivantes, l'Irak de mon enfance ainsi que ma famille s'éloignèrent de moi, malgré quelques rares lettres. Mes cousins vivaient leur vie d'embargo. Dans leurs modestes mots, j'apprenais le malheur d'un peuple. L'ONU magouillait avec Saddam son « pétrole contre nourriture ». Le pouvoir s'enrichissait au vu et au su de tous. L'Irak d'en bas se muait en colère. La colère attendait la moindre étincelle pour exploser. Des dignitaires du monde entier s'en mettaient plein les poches. Le peuple irakien, délaissé, faisait avec. L'été de l'année 1995 s'est terminé dans un climat de suspicion. Tout le monde surveillait tout le monde. Les frères espionnaient les frères, les sœurs espionnaient les sœurs. En se repliant sur lui-même, le régime irakien avait emporté avec lui le reste de dignité de ses sujets. Et le pays agonisait avec eux.

En grandissant, je ressemblais à cet étudiant en médecine qui refusait la confrontation avec la mort. L'Irak se mourait, et moi je lui tournai le dos. Je voulus me débarrasser de cette chape de plomb identitaire, sans pouvoir réprimer un sentiment familial : l'imposture. Pourquoi étais-je né en France et non en Irak ? Que serais-je devenu là-bas ? L'exil de mon père nous avait évité à ma sœur et moi de subir la guerre contre l'Iran, puis celle du Golfe et l'injustice de l'embargo. Je vivais en paix alors que j'aurais dû naître à Falloujah et supporter les bombes et le manque. En 1989, j'avais eu les yeux pleins de rêves mais ce fut le cœur douloureux, l'esprit saturé de trop d'horreurs, que je revins en France en 1995.

*

Nous étions fauchés. Et, à l'instar du régime de Saddam, mon père se renferma complètement. Je compris cet été-là qu'il avait définitivement

lâché prise. Il était *trop fatigué* et sa mine devenait de plus en plus sombre à mesure que l'Irak plongeait dans la nuit. Je ne le supportais plus. L'Irak de 1989 avait disparu, et je refusais de voir l'Irak d'après. Je choisis de couper les ponts. Je vivais en France alors je préfèrai fermer les yeux, poursuivre mes études, sortir avec mes copains. Bref, profiter de l'existence.

Je n'étais pas assez solide pour assister tous les étés à l'anéantissement d'un peuple et rentrer ensuite tranquillement en France pour jouir de mon privilège injuste. J'avais compris que là-bas, un rien pouvait rendre heureux, tandis qu'ici tout nous rendait triste. C'est ainsi que je décidai de ne plus dîner. Pour connaître le sentiment de faim, au coucher comme au réveil, pour me connecter à la souffrance des Irakiens, au grand dam de mes parents.

Un soir, alors que je reprochais à mon père de m'avoir fait naître en France, il me dévisagea longuement et, hors de lui, renversa la table autour de laquelle nous étions assis.

— Tu ne peux pas comprendre la chance que tu as !

On peut être cruel quand on est adolescent. On croit savoir, on ne veut pas écouter, on ne veut pas comprendre, on juge sur pièces et on condamne sans preuve.

— C'est trop compliqué, c'est ça ? Tu vas encore rester silencieux ?

Je voulais lui faire mal, lui infliger tout le mal-être de mon enfance. Ce pays lointain qui sombrait, je n'aurais jamais dû le connaître, c'était sa faute. Cette misère, devenue trop proche de moi, je la recrachai en pleurant, en jetant la faute sur mon père. Qui étais-je donc puisqu'il ne me parlait pas, puisque je ne savais rien de lui ? De quelle vérité m'avait-il protégé ?

— Alors, tu dis rien ?

— Dehors ! Oublie l'Irak ! C'est fini ! cria-t-il, fou de rage.

Il avait certainement raison. Et je voulais oublier, et sombrer avec lui dans les eaux ténébreuses de notre pays perdu.

Les années suivantes, je fermai les yeux sur la neurasthénie de mon père.

Le café Mahdawi (Été 1963)

Rami avait dix-neuf ans, et son taiseux de père s'en était allé quelques mois plus tôt, assis sur une chaise face à une pile de documents à remplir. L'écrivain public était devenu incontournable pour les habitants de Falloujah. Il était l'un des rares lettrés de la ville. Le moindre papier administratif passait par lui. Ce jour-là, tout le monde l'avait cru endormi. Mais son cœur avait cessé de battre. Une crise cardiaque venait de l'emporter.

Samiya s'était occupée des funérailles de son mari, qui n'avait émis aucun souhait. Alors elle en avait profité pour l'enterrer loin de Mouhja, à l'opposé du cimetière. Rami avait eu du mal à supporter le comportement de Samiya à l'enterrement. Son visage était resté sec, un paysage froid dépourvu d'émotions. Rami venait de perdre son père, et la ville son scribe. N'ayant plus rien ni personne à perdre, il avait décidé de quitter Falloujah – et Samiya – pour Bagdad.

La révolution avait cinq ans. En son honneur, un arc de triomphe en marbre italien, de forme triangulaire, fut érigé en face d'une nouvelle mosquée bâtie conjointement pour ne pas heurter le cœur tribal de Bagdad. Ce monument au réalisme soviétique, Rami eut du mal à l'accepter, tout comme les autres révolutionnaires restés malgré tout attachés à la tradition. Des architectes venus de l'étranger participèrent à la transformation de la ville dans le but de témoigner de la chute de la monarchie. Face au grand marché de Bab Al-Chargi, on aménagea un

nouvel espace : la place de la Libération. À proximité, près du Musée national, une banque centrale moderne fut construite par des Suisses. Et enfin on traça une large et imposante voie, l'avenue du 14-Juillet. On agrémenta l'ensemble d'une dernière touche, plus politique : une série de peintures représentant des soldats, des ouvriers et des paysans fraternellement unis pour la révolution, plusieurs effigies immenses du leader « Abdel Karim » et une multitude de portraits de Marx, Engels, Lénine, et même Staline. Dans toute la ville, la propagande communiste et le culte de la personnalité furent déployés avec une volonté de rigueur et de gigantisme. Pour Rami, depuis le 14 juillet 1958, Bagdad avait désembelli.

Rami et Hatem cohabitaient avec deux étudiants dans un petit appartement du quartier Karrada, en plein cœur de la capitale. Leurs soirées se résumaient à des repas frugaux partagés entre sans-le-sou, arrosés d'Arak, agrémentés d'olives vertes et noires, le tout pimenté de débats politiques. Quand ils avaient un peu trop bu, tous se mettaient à chanter – ce à quoi Rami excellait à ses heures perdues. Comme s'il avait un pressentiment, Rami chantait l'absurdité de la révolution, les opposants en prison et ce qu'il adviendrait s'il continuait à distribuer des tracts dans les rues. Et s'il lui fallait mourir pour des idées, alors, forcément, cette mort serait belle, aussi belle que ces mots qui avaient illuminé sa sombre vie – *Thawra, Houria, Ishtirakiya* ; Révolution, Liberté, Socialisme. Aussi belle que ce nouveau verbe apparu dans le langage commun : Militer.

Militer occupait désormais la plus grande partie de la vie de Rami. Depuis le 14 juillet 1958, le militantisme se pratiquait ouvertement. Dans les universités, la rue et les cafés. Notamment au café Mahdawi. Avant de devenir le café le plus populaire de Bagdad, l'immense bâtisse de briques et de plâtre typiquement irakienne était déjà une institution locale durant la monarchie, un club de sport réservé à l'élite. Rami et Hatem y trouvèrent un espace inespéré où les classes sociales avaient disparu, du moins en apparence. La plupart des groupes de discussion restaient fidèles à l'idéal communiste promu par le général Qassem. Certains entonnaient des hymnes à sa gloire, enivrant presque toute la salle saturée de fumée de cigarette, qui relevaient davantage de l'hypnose collective et d'une forme de mysticisme prolétaire. Au milieu, les serveurs, plateaux

en métal tenus au-dessus de l'épaule, allaient et venaient en un savant ballet pour apporter aux clients des verres de thé remplis à ras bord. Ce club réservé à la jeunesse démocratique était l'endroit où le débat croisait les complots, le lieu où l'histoire du pays pouvait se faire et se défaire en buvant du thé.

Le Mahdawi devint le centre nerveux des contestataires de la nouvelle République. Le jour, le Mahdawi était plein. Le patron de l'établissement ouvrait toutes les fenêtres et la grande porte qui donnait sur la rue. Des ouvrages et des journaux étaient mis à la disposition des clients. Une nouvelle règle figurait à l'entrée du café : *Ici, pas de domino ni d'autres jeux. Ici, on vient lire, on vient parler*. La nuit, en revanche, une autre sorte de militants empruntait une entrée plus discrète, au fond de la petite salle – on les appelait « les derniers clients ». Ils débarquaient en fin de soirée et repartaient à l'aube. Ceux-là étaient les plus radicaux et avaient pour devise : *Les derniers seront les premiers*. Ces habitués-là arrivaient un livre à la main qu'ils déposaient sur les tables maculées de thé et parsemées de sucre et repartaient avec un pistolet à la ceinture. Le Mahdawi avait beau fermer officiellement à minuit, il avait deux vies. Rami et Hatem fréquentaient la seconde, avec les derniers clients.

À cette époque, en Irak, trois courants politiques s'opposaient. Le communisme, dont les membres étaient des fidèles de Qassem, le parti Baas, courant nationaliste arabe montant, et le trotskisme, dont faisait partie Rami. Attiré par les cercles de l'extrême gauche, il avait dévoré les biographies de grands personnages de la révolution bolchevique, puis avait jeté son dévolu sur Lev Davidovitch Bronstein, alias Léon Trotski, héros de la révolution d'Octobre et fondateur de l'Armée rouge. Sa vie errante, sa main de fer tout autant que son intelligence politique, tout avait passionné Rami. Depuis, il clamait à qui voulait l'entendre : « Trotski m'a sorti de ma prison mentale et m'a mis à l'épreuve de la vie réelle. »

Un soir, Rami retrouva Hatem parmi d'autres activistes qui débattaient de manière houleuse. Hatem était visiblement irrité par ces hommes aux costumes taillés sur mesure, qui roulaient en voiture allemande et prolongeaient les réunions clandestines du café dans des maisons cossues de la capitale. Rami se méfiait d'eux. Il hésitait à participer à leurs

débats. Hatem n'avait plus que le mot révolution à la bouche. Certes, cette émulation politique se diffusait à toutes les composantes de la société irakienne, mais les types qui discutaient avec Hatem étaient des militants du Baas, de dangereux patriotes. Et le Baas étendait sa toile sur Bagdad. Ses membres, particulièrement violents, étaient des stratèges.

La révolution n'allait pas durer, Rami en était convaincu. Une brèche avait été ouverte et les conspirations ne tarderaient pas à s'y engouffrer. À cette seule idée, il frémit. Si, au Mahdawi, la fièvre de la révolution était toujours présente, il flottait déjà dans l'air un parfum de contre-révolution. Seuls les plus silencieux survivraient, songea Rami. Car le moindre propos risquerait d'être perçu comme un signe de révolte contre le pouvoir. Parmi les poings levés et les fronts enfiévrés, une jeunesse en cravate se positionnait en défi.

Dehors, il faisait nuit. À l'intérieur, la lumière tamisait des conversations interdites. Rami se souviendrait toute sa vie de cette soirée où, au milieu de l'euphorie générale, un homme svelte, au torse bombé, tapa du poing sur la table en balayant la salle d'un regard glacial. Cet homme, connu pour son acharnement à l'encontre des communistes, était un militant nationaliste qui gravissait les échelons du parti Baas grâce à de multiples actions violentes. La dizaine d'individus en costumes noirs qui l'accompagnait se tenait derrière lui en demi-cercle. Exhibant fièrement son arme à la ceinture, l'homme se leva et pointa du doigt le groupe dont faisaient partie Rami et Hatem.

— Jamais les Arabes n'accepteront le communisme chez eux, déclara-t-il. Nous exécrons les Soviétiques et, un jour, vous le paierez.

Puis il sortit du café comme il y était entré, furtivement, sans se retourner, laissant l'assistance médusée par ces menaces. Durant le court silence qui s'ensuivit, une vague d'horreur submergea Rami. Cet homme, qui s'était retourné sur lui, il avait mis du temps à le reconnaître.

C'était Saad. Le fils de Samiya avait rejoint le parti Baas, le camp ennemi. Rami avait eu beau fuir, Saad, et donc Samiya, l'avait rattrapé.

La révolution perdue (*Été 1968*)

Cinq ans s'étaient écoulés. Et les craintes de Rami se confirmèrent. Les tentatives de coup d'État s'étaient succédé. La République s'était fourvoyée dans les bas-fonds d'une dictature. D'abord, un coup d'État orchestré par un autre général, l'apparition de nouveaux slogans, puis des débats démocratiques contredits par un nouveau langage. Dorénavant, les mots tels que sécurité, patriotisme ou purge se répercutaient sur les murs de Bagdad.

Puis tout s'était accéléré.

Le général Abdel Karim Qassem avait été tué en 1963, en direct à la télévision. Par son allié de toujours, le général Abdel Salam Aref, pourtant en première ligne durant l'attaque contre le palais royal de Bagdad le 14 juillet 1958. Soutenu par le parti Baas, il avait organisé, le 8 février 1963, un coup d'État contre Qassem, qu'il fit aussitôt exécuter. Le Conseil national l'avait élu président de la République, alors qu'en réalité le Baas avait pris le pouvoir et traquait tous les opposants ayant participé à ce coup d'État et tous les communistes, dont Rami et Hatem.

À la tête de cette sanglante répression figurait un homme appelé Saddam Hussein, l'un des leaders baasistes passés de l'ombre à la lumière.

Le service militaire ayant été prolongé, Rami et Hatem furent mobilisés. Une véritable aubaine pour les deux amis qui purent fuir le climat de tyrannie, tourner le dos à Bagdad pour embrasser le sud de l'Irak à l'abri de cette chasse aux opposants.

À Bassorah, sous leur uniforme de l'armée de terre, Rami et Hatem n'étaient que de simples troufions avec rien à défendre ni à attaquer. Leurs journées se suivaient et se ressemblaient. Leurs tenues guère adaptées au climat irakien avaient été conçues pour les soldats soviétiques afin de résister au froid – autant dire que les refourguer à l'armée irakienne en guise de cadeau pouvait s'apparenter à une farce de mauvais goût.

Un jour, leur unité fut mobilisée sur la base de Shouaibé pour accueillir deux délégations, égyptienne et soviétique, et leurs ministres. Sur le tarmac, Rami et Hatem, et des dizaines d'autres soldats, attendirent, comprimés dans leurs vestes trop épaisses, deux longues heures sous un soleil de plomb. Les officiels de la délégation soviétique venaient sceller l'achat par l'Irak de L-29 et de MIG-21 grâce auxquels l'Irak se libérerait de l'impérialisme américain – ce à quoi les Égyptiens souhaitaient s'associer. D'ailleurs, ils avaient été invités pour assister à la démonstration des pilotes irakiens.

Hormis les murs de briques rouges, il ne restait plus grand-chose de cette ancienne base de la Royal Air Force britannique. La légende voulait que les militaires de Sa Majesté l'aient installée à cet endroit parce que l'odeur des plats cuisinés du village de Shouaibé leur parvenait – en particulier le parfum du *masgouf*, spécialité de la région qui se dégustait tous les mercredis.

Les deux compères qui avaient tant chanté la révolution commençaient à déchanter. Ils n'avaient que faire de se retrouver parmi les recrues de cette académie militaire car ils ne souhaitaient pas faire carrière. Durant leurs soirées d'oisiveté forcée, Rami et Hatem avaient coutume de rejoindre d'autres camarades dans leurs appartements pour boire de l'arak et jouer au poker autour de mets cuisinés par leurs soins. Chacun y mettait du sien, donnant un semblant de solidarité et de chaleur à ces jours ternes. Une fois que les ministres soviétiques, irakiens et égyptiens eurent signé des contrats et furent repartis avec la promesse d'un pacte

d'amitié et de sécurité face à l'impérialisme américain, la journée s'était terminée conformément aux usages.

Accablés de chaleur, Rami et Hatem fixaient droit devant eux le lit du Shatt Al Arab, là où le Tigre et l'Euphrate ne faisaient plus qu'un. Le soleil déclinant donnait à l'eau des reflets orange. Ce jour-là, le thermomètre avait frôlé les cinquante degrés. Hatem était assoupi sur le flanc droit, à l'ombre des dattiers qui ornaient la rive gauche de Bassorah, la Venise du Moyen-Orient. Un moment de répit après la seule activité notable de la journée qui s'était déroulée sans incident. Rami tira sur sa cigarette en se remémorant l'Euphrate et ses pastèques, sa quasi-noyade. Ce souvenir ne l'avait jamais quitté et se manifestait de temps à autre comme une menace sourde d'engloutissement à retardement. Depuis, la claustrophobie s'était invitée dans sa vie. Rami ne supportait plus les espaces clos. Il étouffait à la simple idée d'une porte fermée à clé.

— On s'emmerde à rien foutre, non ? grommela Hatem.

Les rives du fleuve se recouvraient de brume de chaleur. Les deux amis étaient comme anesthésiés. Hatem continuait de somnoler. Rami, allongé, les mains derrière la nuque, luttait lui aussi contre le sommeil.

Quelques minutes plus tard, Rami entendit la voix lointaine de Hatem.

— Lève-toi, Rami, on y va.

— Où ça ?

— Tu verras bien.

Hatem entraîna Rami dans des ruelles labyrinthiques qu'il ne connaissait pas. Partout, des maisons en feuilles de dattier, des habitants vivant chichement de l'élevage de buffles, de la pêche et de la collecte de joncs. Un étroit passage les mena au fond d'une impasse déserte où se dressait une unique maison. Devant l'hésitation et les interrogations de son ami, Hatem ne cessait de répondre :

— Tu vas être surpris. Suis-moi.

Arrivé devant la maison qui rappelait à Rami celle de son enfance, Hatem frappa au portail métallique à trois reprises. Le portail s'ouvrit sur un visage gris et endormi. Puis un sourire s'élargit sur une dentition abîmée. L'homme leur fit signe d'entrer avec un courtois *tafadhalou* en désignant une porte en bois.

À l'intérieur, trois hommes étaient assis sur un tapis persan. Aucun ne parlait. Eux aussi portaient l'uniforme. Circonspect, Rami s'assit en les saluant d'un geste avec le secret espoir que la porte ne soit pas fermée à clé. Tels des enfants, Hatem et lui s'adossèrent au mur frais de cette petite maison en brique, et le thé chaud et sucré à la cardamome qu'on leur servit réchauffa l'atmosphère plutôt sinistre de la pièce, égayée seulement par des rideaux en plastique aux motifs fleuris.

Quelques minutes plus tard, une vieille dame vêtue d'une abaya noire entra dans la pièce. Le visage impénétrable, elle s'assit et murmura quelques versets, avant de faire signe à Rami d'approcher. Perplexe, ce dernier regarda Hatem, qui hocha la tête, l'œil rieur, sous les regards approbateurs des trois autres.

La vieille dame alluma une lampe à huile dont la flamme dansa à ses pieds. Sans se soucier de Rami, elle sortit un bâton de cuivre de sa poche intérieure qu'elle plongea dans la flamme. Au bout de quelques secondes, elle passa à plusieurs reprises le bâton sur sa langue, par à-coups comme pour éviter de se brûler. Rami tressaillit, mais la voyante ne sembla pas y prêter attention. Il trouvait cette cérémonie étrange et se demandait ce qu'il fichait là. La vieille dame examina minutieusement son bâton de cuivre. Elle garda le silence quelques instants, leva enfin les yeux sur Rami, avant de le renvoyer auprès de Hatem, toujours aussi amusé par l'embarras de son ami.

Après quoi, la femme les appela chacun à leur tour dans une autre pièce. Sur les trois hommes qui passèrent avant Rami et Hatem, deux réapparurent avec le visage fermé. Tandis que le troisième ressortit avec un sourire.

— Rami Ahmed !

Rami se leva en prenant garde à ne pas renverser son thé et suivit la vieille dame au fond d'une pièce sombre meublée d'une simple table, sur laquelle était posé le fameux bâton de cuivre, et de deux chaises en plastique. La femme saisit fermement la main de Rami et se mit à parler. Sa force était telle que Rami ne parvenait pas à se libérer de son emprise. Lorsqu'il la regarda, il ne put réprimer un cri. Impossible, non c'était impossible. Cette vieille dame, c'était sa belle-mère, Samiya. Elle lui broyait la main, il ne pouvait plus bouger. Telle une tenaille, sa main

puissante l'avait pris au piège. Rami n'eut d'autre choix que d'écouter ce qu'elle avait à lui dire.

— Il se passera quatre incidents majeurs dans ta vie. Le premier a déjà eu lieu. Le deuxième se produira cette année. Les deux derniers s'enchaîneront durant la même année, dans un autre pays, quand tu auras atteint l'âge mûr, murmura-t-elle, sans quitter des yeux le bâton de cuivre. Dans le premier, je vois un fleuve où tu as manqué de te noyer. Tu t'en es sorti. Un ami proche t'a sauvé de la noyade juste à temps. Dans le deuxième, je te vois enfermé quelque part, entouré d'hommes d'une haute autorité, tu seras dans une situation très difficile. Tu vas avoir très peur. Mais tu vas également t'en sortir. Pour la troisième épreuve, je vois un ciel bleu. Je vois l'immensité du désert. Tu vas t'en sortir, par toi-même encore une fois. Dans le quatrième événement, je vois une chambre blanche.

La voyante marqua une pause. Pour la première fois, Rami perçut quelque chose sur son visage – un mélange d'inquiétude et de gêne. Soudain, un coup de tonnerre retentit.

Rami se réveilla dans un cri. Il vit Hatem penché au-dessus de lui, les poings sur les hanches.

— T'as fait un vilain cauchemar, mon petit lézard. Tu me racontes ?

— J'ai dormi longtemps ? Je croyais que c'était toi qui dormais.

— T'as dormi un siècle.

Le bleu ardent du ciel, les rares nuages fuselés, ses bras le long du corps, Rami inspira à pleins poumons. Ce rêve, ou ce cauchemar, semblait si réel. À la sidération des prédictions de Samiya succéda une profonde anxiété. Le premier accident s'était bel et bien déroulé. Dans l'Euphrate. Il s'en était tiré. Mais que signifiait *la chambre blanche* ? Et surtout, si son rêve disait vrai, que lui réservait l'avenir ?

*

Quelques mois plus tard, Rami avait complètement oublié la prédiction de Samiya. La vie suivait son cours. Moyennant rémunération, Rami et Hatem furent dispensés de l'obligation de service national pour les mêmes raisons que tous ceux qui mettaient la main à la poche : Charge

effective d'une ou plusieurs personnes qui ne disposeraient plus de ressources suffisantes si les jeunes militaires étaient incorporés.

Les deux amis retrouvèrent Bagdad et leur clandestinité politique. Rami se vit proposer un poste de fonctionnaire au ministère de la Jeunesse, celui de guide pour les représentations étrangères qui affluaient dans le pays. C'était l'emploi parfait pour Rami, qui pouvait ainsi poursuivre son militantisme. La première délégation qu'il reçut était française, des militants du parti Lutte ouvrière. Il ne le savait pas encore mais cette rencontre allait être déterminante pour lui.

Dix ans s'étaient écoulés depuis la révolution. L'arc de triomphe de forme triangulaire subsistait. La place Bab Al-Chargi s'appelait toujours place de la Liberté, toujours dominée par sa statue, ce colosse de bronze construit par les Soviétiques. Un peu partout, les portraits du général Qassem avaient été remplacés par ceux de Saddam Hussein et de son oncle au pouvoir, Hassan Al-Bakr. Quant aux effigies de Marx, Lénine, Staline et Khrouchtchev, elles avaient disparu.

Le Baas était dorénavant au pouvoir, et rien d'autre que le Baas, le parti unique et inique.

Le palais de la fin (*Printemps 1971*)

Sous l'influence de Saddam Hussein, l'Irak se muait peu à peu en une société autoritaire. Les gens étaient devenus paranoïaques. Tout le monde espionnait tout le monde. Les policiers étaient surveillés, les agents du renseignement l'étaient également par le contre-espionnage. La sécurité du régime virait à l'obsession.

Dès le début des années 1970, trois organismes au moins – la Garde républicaine, les Forces spéciales et la Milice populaire – furent chargés de pourchasser tous les opposants. Même ces trois entités s'espionnaient entre elles. Grâce à la stratégie de terreur de Saddam Hussein, qui affirmait que les citoyens devaient être des yeux et des oreilles sous peine d'être eux-mêmes la cible de la répression, la délation allait bon train. Pour terrifier la population, les exécutions de traîtres, d'espions et autres rebelles politiques se succédaient.

En 1971, le parti communiste et le Baas conclurent un accord contre leurs ennemis communs, les trotskistes, dont Rami faisait partie. Tout en travaillant comme guide pour le ministère, il continuait de distribuer des tracts, de débattre dans des conférences discrètes et éphémères, de conspuer le nationalisme. Jusqu'à l'aube de ce 24 avril 1971.

Une nuit, à 4 heures, alors que le noir du ciel cédait au mauve et que le tumulte de la rue Al Rachid s'était calmé, les « visiteurs de l'aube » entrèrent chez Rami sans frapper à la porte. C'était ainsi qu'étaient

appelés les hommes de main de Saddam Hussein. De manière ferme, sans violence, les quatre « visiteurs » ordonnèrent à Rami de les suivre sans protester. Peu de mots. Leur réputation valait autorité. Ils connaissaient tout, ses idées, son engagement, ses fréquentations, jusqu'à l'heure où il distribuait ses tracts. Mais aussi ce à quoi Rami avait participé. L'un d'eux lui enfonça un bonnet noir sur la tête pour lui cacher les yeux.

Moins d'une heure plus tard, après avoir passé un dernier point de contrôle, on lui retira le bonnet. Autour de lui, seulement l'obscurité et le silence. La voiture poursuivit son chemin quelques minutes, avant de s'arrêter de nouveau. On lui remit le bonnet sur la tête. Rami eut tout juste le temps d'apercevoir un immeuble imposant, entouré d'eau. Ça ressemble à un château fort bien gardé, se dit-il. Les hommes le firent descendre de voiture sans insulte ni brutalité, leurs gestes étaient maîtrisés, presque mécaniques, d'une douceur qui trahissait la gravité du moment.

— Bienvenue au palais de la fin, lui souffla l'un d'entre eux.

Rami savait-il que le palais de la fin était l'ancienne résidence du roi Fayçal, fusillé par les hommes d'Abdul Karim Qassem lors de son coup d'État de juillet 1958 ? Qu'il symbolisait la luxure avant d'être transformé en prison ? Que de nombreux opposants y pourrissaient ? Que son surnom provenait d'une rumeur selon laquelle personne n'en ressortait vivant ?

Le commando encercla Rami. Il entendait leurs pas résonner dans ce qui devait être un long couloir. Ils descendirent ensuite un escalier tortueux qui lui semblait s'enfoncer dans les ténèbres. Rami sentit son cœur se serrer à l'idée de ne plus revoir la lumière du jour. Bizarrement, il se surprit à espérer atterrir dans une cellule sans fenêtres. Sur quel horizon donneraient-elles si ce n'était sur l'enfer ? L'un des visiteurs de l'aube ouvrit une dernière porte derrière laquelle flottaient des relents acides et ferriques, l'odeur du sang et de la peur. À cet instant, Rami songea que mourir ne serait pas une si grande affaire. C'était le chemin pour y parvenir qui serait le plus terrible. Il avait entendu parler de ces instruments de torture hérités du régime nazi. L'homme était-il toujours capable de telles horreurs ? se demanda-t-il.

Bienvenue au palais de la fin. La phrase ne cessait de tourner en boucle dans sa tête.

*

Rami n'était alors qu'un jeune militant, un gamin de Falloujah distribuant des tracts appelant à la lutte des plus démunis. Qu'espérait-on de lui ?

Un premier tortionnaire entra dans sa cellule, fou de rage. Il l'empoigna par le col et le traîna dans la salle des souffrances. Sur une table étaient disposés d'étranges objets – des menottes à griffes, des pinces, petites et grandes, une chaise au dossier trop incliné vers l'avant pour s'y asseoir sans être plié en deux. L'homme ordonna à Rami de mettre lui-même les menottes, puis lui posa une question :

— Où est Hatem ?

Rami ne répondit pas.

— Où est Hatem ? répéta le geôlier.

À chaque silence, il giflait Rami et serrait un peu plus les menottes.

— Des noms ! On veut des noms !

Rami continuait de garder le silence sur Hatem. Il prétendit même ne pas le connaître. Sans larmes ni cris, il se laissa violenter, garda le silence. Son tortionnaire le laissa toute la nuit, nu au milieu de la pièce, attaché à la chaise, les poignets en sang. Allait-il recouvrer l'usage de ses mains ?

Le jour suivant, il se réveilla entouré de quatre hommes dans une autre pièce, avec au centre un bureau imposant. Ses caisses de livres et ses tracts avaient été dispersés par terre. Les hommes lui tournaient autour. Soudain, Rami se mit à sourire. Puis à rire. Peut-être devenait-il fou ? Plus il riait, plus les hommes le frappaient. Sa tête valsait de droite à gauche, son corps valdinguait contre les murs. La lumière de la pièce dansait devant ses yeux.

Nuit et jour, durant trois mois, on lui posa la même question, accompagnée des mêmes sévices.

— Où est Hatem ?

— Je ne sais pas.

— C'est dans ton intérêt d'avouer

— Mais avouer quoi ?

— Regarde cette photo. C'est toi, non ? Et là, c'est Hatem, tu vois ?

Sur le cliché, Rami distingua une table au fond du Mahdawi. Rami demeura silencieux.

— Puisque tu ne veux pas parler, on va continuer. Tu vas finir par avouer, tu verras.

Avouer. Peu à peu, l'idée qu'il ne quitterait plus jamais cette prison gagna Rami. Qu'elle était un nouveau monde, auquel il devrait s'adapter et vivre malgré la mort et les souffrances quotidiennes. Accepter d'être réduit tour à tour à l'état de bête de cirque ou d'abattage.

Dès le premier jour, on lui rasa le crâne. Tous les matins, on l'aspergeait d'eau glacée dans sa cellule exiguë. Les prisonniers devaient marcher les mains dans le dos, la tête baissée, en éveil, à l'affût du moindre ordre donné par les geôliers.

Ces maux étaient son quotidien.

Torture. Plaintes.

Jour. Nuit.

Torture. Râle.

Nuit. Nuit. Jour.

Torture. Nuit.

Un cycle perpétuel de folie et de perte des sens.

Parfois, Rami se réveillait à terre, incapable de se souvenir combien de temps il avait été inconscient. Seul, il s'autorisait quelques larmes. Torturé, il gémissait à en perdre la voix. Mais il tenait. Rami se découvrit une résistance à la souffrance qu'il ne soupçonnait pas. Son pays valait bien plus que lui, et lui était plus fort que la prison, que les claquements de portes, que les cris dans la nuit, et le silence mortel qui s'ensuivait. Tous ces sons s'imprimèrent dans son cerveau. Jamais il ne pourrait s'en défaire.

Mais cette autre voix, celle de son arrestation ? Dont l'inflexion autoritaire ne cessait de lui revenir, jour après jour, le taraudant jusqu'à le rendre fou.

Bienvenue au palais de la fin. Cette voix qu'il ne parvenait pas à oublier, qui lui semblait si familière, fit remonter des souvenirs anciens. Était-ce possible ? Était-ce la voix de Saad ? La dernière fois que Rami l'avait aperçu, tout le café Mahdawi avait tremblé devant ses menaces

dont Rami avait visiblement fait les frais. Tout ceci n'est qu'un cauchemar, je vais bientôt me réveiller, se dit Rami.

Soudain, une voix nasillarde supplanta celle de son enfance.

— Réveillez-vous, sales chiens !

Arrachés à leurs cellules, les détenus furent conduits à coups de bâton au centre d'une cour illuminée par des projecteurs. Rami, tout comme les autres, se tapit au milieu d'une longue file de prisonniers. Puis le ton grinçant, faussement joyeux, d'un officier sans visage retentit :

— C'est jeudi. Place au théâtre !

Le théâtre. Une mise en scène autour d'une estrade destinée à humilier les détenus les plus importants. On leur demandait de faire les clowns ou de relever des défis physiques impossibles avec des violences à la clé en cas d'échec. Les geôliers se focalisaient sur les officiers, les hauts fonctionnaires, les ministres, ceux qui avaient comploté contre le régime. Ceux-là ne sortiraient jamais. Ceux-là mourraient d'une façon ou d'une autre : par les sévices, par l'humiliation, par le suicide. Pour les autres, la maltraitance physique était gravée dans la peau. La torture mentale, elle, s'inscrivait dans le temps. Elle ne pouvait s'oublier. Elle les suivrait toute leur vie. Pour vivre en Irak, mieux valait mourir qu'être humilié en public. Le théâtre était l'occasion de voir qui se trouvait parmi les détenus. Rami se surprit à chercher Hatem. Il ne le vit nulle part.

Les membres raides et engourdis, la bouche desséchée, la gorge nouée, Rami n'en crut pas ses yeux. Des gardes s'approchèrent des prisonniers pour en sélectionner un. Celui-ci, visiblement très affaibli par la torture, tomba à terre. Les geôliers le tirèrent si vigoureusement par les bras qu'ils manquèrent de les lui arracher. Devant la vingtaine de détenus présents, ils s'acharnèrent à le relever. Cet homme, un activiste accusé de complot, Rami le connaissait. Il avait été son élève. Et sa victime. Il était celui qui avait accusé Rami de tricherie, son professeur de mathématiques, le maître Fadil. Ce jour-là, il avait été désigné pour être le clown de la soirée.

Le défi paraissait simple. Une barre métallique, sans doute destinée à frapper les prisonniers, était maintenue à bout de bras par deux gardes à hauteur d'épaule. On posa une bouteille d'eau sur la tête de Fadil, qui devait passer sous la barre sans la renverser. Au préalable, on demanda

aux détenus de mettre de l'ambiance, d'applaudir, pour célébrer cet événement théâtral du palais de la fin, dans une sinistre cour de prison.

Maître Fadil s'avança, revigoré par les acclamations forcées d'une foule apeurée. Il paraissait déterminé à se sortir de ce guet-apens. Chaque pas comptait, chacun était une victoire. Rami admira son assurance. Il retrouva le professeur de la révolution, le militant grisé par l'espoir d'un changement. Il fallait de l'adresse et du courage, ou peut-être du désespoir, pour s'exécuter ainsi sous la menace de ses tortionnaires, ces moustachus-qui-ne-sourient-pas. Alors qu'il parvenait à ses fins, l'un des gardes le fit trébucher à la dernière seconde, sous les rires contraints du public. Le détenu se releva. La clameur s'interrompit. Un étrange silence s'installa. Fadil croisa le regard de Rami, qui n'oublierait jamais cet instant. Puis les geôliers attrapèrent le prisonnier par le col, qui se laissa conduire sans résistance. La porte se referma derrière eux. Le spectacle était terminé.

Rami n'entendit plus jamais parler de Fadil.

OceanofPDF.com

La garde à vue (Été 1998)

L'enfermement ne m'évoquait pas grand-chose. Je ne l'avais pas connu. Mais si je fouille ma mémoire, je crois avoir éprouvé durant quelques heures un peu de ce que mon père a vécu pendant trois mois – sans commune mesure bien sûr avec les tortures subies. Le seul souvenir qui me revient de cette époque est cette idée idiote qui m'a involontairement rapproché de mon père.

De l'eau avait coulé sous les ponts. Notre dispute s'était dissoute dans la vie. À l'adolescence, en perdant de vue mon pays d'origine, le monde me semblait trop noir, trop injuste, trop froid. Mon père et moi évitions donc de parler de l'Irak ou d'avoir une quelconque conversation sujette à tension. Nous cohabitons sans réellement échanger. Lui s'enfonçait dans son asile apolitique, et moi dans mon quartier ostracisé.

Cette idée idiote vint de Kader qui, désormais, m'appréciait. Je n'étais plus l'anormal. J'étais devenu l'Irakien. Lui avait arrêté l'école, moi je poursuivais des études sans savoir où elles me menaient. Mon futur, je n'y pensais qu'à moitié. Dans notre quartier, Kader et moi gagnions de l'argent bêtement, discrètement, à l'abri des regards, sans pouvoir échapper à l'attraction de la rue et à ses dommages collatéraux.

Ce jour-là, nous avions le moral à zéro. La veille, Lazar, un gars du quartier, avait reçu un coup de couteau dans le bas-ventre. Pas un coup pour faire peur. Ni un coup de légitime défense. Mais un coup pour tuer. De bas en haut. Celui qui est automatiquement qualifié d'assassinat avec

préméditation, le geste qui mène droit aux assises. À l'hôpital, je fis un malaise en découvrant Lazar allongé sur son lit, incapable de manger, se tordant de douleur, appuyant en vain sur le bouton de la morphine. En me réveillant, je compris aussi que je ne pourrais jamais être médecin. Heureusement, Lazar survécut. C'était un garçon sans histoire qui n'avait rien demandé à personne. Il rentrait chez lui quand un type sorti de nulle part avait crié vengeance au nom d'une loi qui régissait les quartiers : œil pour œil. Lazar devait payer pour une ancienne histoire dont on ne connaissait rien.

Tout le monde souhaitait faire quelque chose, rendre la pareille, casser, hurler. L'ennui ne portant pas conseil, Kader eut alors cette foutue idée. Comme on n'était pas capables de tuer, on décida de faire peur au quartier voisin.

— On va aller chercher cet enfoiré, suggéra Kader.

Je suivis Kader et Franck, mes copains les plus proches, sans vraiment savoir pourquoi ni comment. Je voulais devenir l'un de ces autres que l'on craignait, mais que je n'étais pas ni ne serais jamais, contempler ma propre peur dans le regard de ceux qui me verraient comme un voyou de haute volée. Je n'avais pas tout à fait réglé le problème qui se posait à tous les adolescents – celui du choix. Que voulais-je devenir ? À l'adolescence, on a beau avoir un corps d'adulte, l'enfant en nous n'a pas toujours le courage de dire non. Certes, cela m'était arrivé d'en avoir ou, en tout cas, l'intention était là. Et puis, chaque fois, je rebroussais chemin, je revenais à moi, je reconnaissais en ces futurs moi-même des clones que je ne désirais pas être, ni devenir. Mais Lazar avait failli mourir, et il fallait réagir.

Kader nous emmena aux Puces de Clignancourt, où l'on vendait des armes factices. Nous étions décidés à retrouver l'agresseur et à lui faire payer l'innocence bafouée de Lazar. Je ressortis de l'armurerie avec une arme ressemblant en tout point au revolver que m'avait prêté mon oncle Saad.

Il faisait une chaleur torride, avec un taux d'humidité à faire friser les cheveux les plus raides. Gare Saint-Lazare. Dans le train, les usagers se tournaient vers nous quand on traversait les wagons à la recherche d'une

voiture vide. Au bout d'un moment, on décida de se réfugier à l'étage supérieur, au milieu de la rame.

L'idée était de rentrer au quartier sans se faire remarquer. Je sortis l'arme de mon sac sous le regard approbateur de mes acolytes. Je désirais juste la contempler. Elle paraissait sortir tout droit d'une série policière américaine, ou de Falloujah. Nous avions beau être seuls dans ce wagon, tout le monde pouvait nous apercevoir à travers la vitre – trois adolescents en train de jouer avec une arme. Trop occupés à désosser le pistolet, on ne remarqua pas que le train tardait à partir. Je ne le compris que lorsque quatre policiers en civil me mirent en joue, avec un pistolet. Bien réel celui-là.

— Lâche ton arme ! hurla l'un d'eux d'un ton aussi caricatural que dans ces fameuses séries.

Je crus mourir sur place. Je posai le jouet sur le siège en cuir et levai les mains. Sur le quai et dans le wagon mitoyen, les usagers parurent soulagés et me dévisagèrent avec mépris. Sans le savoir, nous avions terrorisé tout un train et une partie de la gare. Lorsque je précisai aux agents que le pistolet n'était qu'un faux, l'un d'eux rétorqua :

— Eh bien, tu vas goûter à une vraie garde à vue, tu feras moins le malin.

— Quel con ! Une vraie quille, celui-là, ajouta un de ses collègues.

La veille de mes dix-huit ans, je me retrouvai menotté et emmené par quatre policiers en direction du commissariat de la gare Saint-Lazare, sous le regard des badauds.

*

Dans un bureau du commissariat, on me demanda mon nom, mon prénom, ma date de naissance, mon adresse et un numéro de téléphone, puis on m'attacha à un radiateur.

— Tiens donc, il est encore mineur, lui ! s'esclaffa l'agent, derrière son ordinateur. Mais pas pour longtemps, les gars.

Il me regarda.

— On va devoir appeler tes parents.

Je lui expliquai que mes parents habitaient loin, lui demandai s'il pouvait attendre que je sois majeur, c'est-à-dire quelques heures seulement, pour me laisser signer le procès-verbal. Il ne voulut rien savoir. Il semblait amusé par la situation.

— Tiens, on va leur téléphoner tout de suite.

Il composa le numéro tout en m'observant d'un œil moqueur.

— Oui, bonsoir, pourrais-je parler au père du prénommé Euphrate Ahmed ?... Oui, la gare Saint-Lazare, c'est bien ça... Ne vous inquiétez pas, on vous le garde au chaud...

Il raccrocha en ricanant.

— Et voilà ! Va pour un anniversaire au commissariat, tu vas attendre au trou. La petite garde à vue, c'est cadeau.

Je fus donc placé en garde à vue pour port d'arme de catégorie C : « Objet pouvant constituer une arme dangereuse pour la sécurité publique. » Sur un mur de la cellule, un poète de passage avait gravé une phrase : *C'est le déluge, les juges jugent, la police fait la police*. Être enfermé à clé dans une cellule m'apprit une chose : j'étais claustrophobe.

En n'étant qu'à un cheveu de la majorité, je n'étais malgré tout pas encore responsable de ma propre vie, j'étais soumis à la loi du père. Assis sur ce petit banc en pierre, avec cette couverture sale et cette porte fermée à double tour, je me sentis mis à nu. Auparavant, on m'avait ordonné de retirer ma ceinture et mes lacets de chaussures. On a fermé la porte à double tour sur mon humiliation. Dans les couloirs, j'entendis des policiers se moquer de moi en vérifiant mon identité. Il était environ 23 heures.

— Joyeux anniversaire, la quille, ricana l'un d'entre eux.

Un policier commença à siffloter l'air de la célébration. D'autres se mirent à applaudir. Soudain, tout le couloir se mit à célébrer mon anniversaire. J'ai ri jaune jusqu'à ma majorité.

Quelques heures plus tard, mon père vint me récupérer au commissariat. J'étais majeur. Je me sentais stupide. Il s'approcha lentement de moi. Il paraissait serein, loin de la colère que j'imaginais avoir provoquée.

En sortant du commissariat, on garda le silence jusque dans le métro. À l'approche de notre station, il se tourna vers moi pour me dévisager.

— C'est bien, mon fils, lança-t-il d'une voix douce.

Surpris, je l'interrogeai du regard.

— C'est bien que tu aies vécu ça. Maintenant, tu sais l'effet que ça fait d'être enfermé dans une cellule, même quelques heures. C'est comme ça qu'on apprend à devenir un homme. Une partie de cet apprentissage passe par tomber bien bas. C'est quoi apprendre à ton avis ? C'est faire un peu n'importe quoi, laisser tomber de vieilles idées pour des nouvelles, voir la connerie de l'intérieur, et l'abandonner aussitôt. Alors, pour moi, si tu décides d'arrêter tes conneries, c'est que tu es devenu un homme. La connerie est contagieuse, mais ce n'est pas un virus, il n'y a pas de vaccin.

J'ai sifflé.

— Tu l'avais préparé, ce discours ?

— Bien sûr, ma fils !

Il sourit.

— Je sais, on dit mon fils.

À présent, nous étions deux hommes sur le chemin du retour.

— Au fait, tu sais qu'on a chanté *joyeux anniversaire* pour moi dans ce commissariat ?

— C'est pas vrai !

— J'te jure, un théâtre de fous.

Nous avons plaisanté tout le trajet, avons même ri aux larmes. Mon rituel de passage à la majorité ne s'était pas passé comme je l'avais prévu. Mais renouer avec mon père fut le plus beau des cadeaux, un bonheur ineffable, le dernier dont je me souviens.

Chambre 219

(5 septembre 2019)

Après son soixante-quinzième été, mon père avait-il vu le temps passer ? Arrivé à Paris en 1972, à l'âge de vingt-neuf ans, et quelques décennies plus tard, *en un clin d'œil*, aurait dit ma prof d'histoire, le voilà enfermé dans la chambre 219 en septuagénaire amnésique.

Il a sorti une cigarette de son paquet. En le regardant frotter son allumette, j'ai repensé à cette étrange litanie de mon enfance, qui lui venait chaque fois qu'il était ivre. Cette phrase, il l'a répétée des années durant avec les mêmes mots et la même intonation. « Et nous traverserons le pont. Et nous irons les embusquer. Et nous les chasserons du pays ! »

Il ne s'agissait pas du pont de Falloujah, j'en étais persuadé. Cette incantation exprimait de la violence. Elle parlait d'ennemis. Lorsque je lui posais la question, il répondait : « Ce n'est rien, ma fils, ce n'est rien. » D'autres fois, il disait : « J'ai un secret dont je ne peux pas parler. Ce secret mourra avec moi. »

Mon père se tenait le visage dans les mains. Il a retiré le tuyau d'oxygène de ses narines, s'est essuyé les yeux avec un mouchoir. Je me suis assis au bord du lit, ne sachant pas s'il fallait le consoler ou me tenir à distance.

— Pourquoi tu pleures ? ai-je demandé.

Pour télécharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

— Je sais pas.

Nous avons gardé cette pudeur commune. J'ai préféré changer de sujet.

— Papa, tu te souviens de ta valise Samsonite ?

Il a levé les yeux comme s'il réfléchissait.

— De quoi ?

— Ta valise que j'avais trouvée dans le placard.

— Ma valise...

— Ça te dit quelque chose ?

— Oui, je crois.

Trente ans plus tôt, j'avais découvert cette carte au nom inconnu dans la valise à code.

Si, enfant, j'ignorais tout de son histoire, j'ai souvent attribué la mélancolie de mon père à cette carte. Je n'ai jamais su situer le foyer de douleur chez lui. Depuis l'oubli, j'ai l'impression de réparer ce père brisé, de lui rendre son histoire en essayant de ne pas appuyer sur les maux.

Mon père m'a tiré de mes pensées.

— Peux-tu me dire si l'autre a réussi sa vie ?

L'autre.

Celui du miroir. Mon père d'avant.

Je suis revenu à nous.

Lui, voix lasse, moi, tambour dans la tête.

J'ai cherché ma respiration. Ce regard lointain, mélancolique, c'était celui du père que j'avais connu. Dans sa vie d'avant l'oubli, mon père était obsédé par l'échec. Dans sa colère, il disait souvent avoir raté la sienne. Alors, le temps d'un instant, j'ai eu l'impression de le retrouver. J'ai mesuré combien son pessimisme avait déteint sur mon caractère, moi qui avais le sentiment de rater les choses importantes de la vie, de faire fausse route à chaque décision, d'être constamment du mauvais côté de la réussite, ce sentiment d'imposture dès que celle-ci m'effleurait, l'estimant réservée aux autres. La réussite ? Comment répondre à une telle question ? À partir de quand, de quoi, de combien fixait-on le seuil de la réussite ?

Le ciel a craqué. La chambre blanche est devenue grise. Je me suis appuyé au rebord de la fenêtre. J'ai regardé les gouttes s'écraser sur la vitre, essuyé la buée et aperçu quelques malades, des âmes esseulées qui tâchaient de se mettre à l'abri avec leurs potences. Certains d'entre eux fumaient encore alors qu'ils étaient là pour guérir de ce poison. Je trouvais ça absurde. Mon père s'était intoxiqué plus de soixante ans en fumant. Je songeais à son existence d'avant l'oubli et à ces années où nous avions évité les discussions, ces années où nous laissions parler le silence. Jusqu'à la sentence du médecin. Ce mutisme complice a laissé place à des moments partagés entre père et fils que je chérissais.

Puis j'ai repensé au placard de mon enfance, à l'odeur de la naphtaline et à cette valise à code. Où était-elle passée ?

OceanofPDF.com

Les oubliettes

(6 septembre 2019)

J'ai retrouvé ma mère rongée d'inquiétude, dans son appartement amputé de son mari, désorientée par mes allers-retours à la clinique. Depuis l'amnésie de mon père, elle semblait détachée du monde, elle ne voyait plus ses voisines, ni la Palestinienne nostalgique du régime de Saddam Hussein, ni l'Irakienne satisfaite de l'Irak d'aujourd'hui. Ma mère a vécu toute sa vie en France au rythme du souffle de Rami. À la maison, elle s'occupait. Elle ne laissait jamais le vide ou l'absence prendre le dessus. Tout était devenu matière à s'occuper. Même propre, elle époussetait les meubles, nettoyait le frigidaire, changeait la disposition du salon. Entre deux tâches, je l'ai interrogée sur les oubliettes – c'est comme ça que mon père appelait cette pièce. Dans cet appartement HLM conçu pour les grandes familles, il y avait trois chambres dont une minuscule qui servait de débarras.

Lorsque ma sœur et moi avons quitté le foyer, cette petite chambre fut d'abord transformée en bibliothèque. Puis mes parents y installèrent un fauteuil de lecture et un canapé-lit. En réalité, mon père utilisait cette pièce pour ses siestes quotidiennes ou pour se faire oublier après une dispute. C'était son petit asile, l'endroit idéal pour y laisser les problèmes et les choses compliquées, un endroit pour, selon lui, enlever ses lunettes, qu'il laissait à la porte des oubliettes, sans imaginer une seconde qu'un jour il oublierait réellement les choses.

Lorsque je lui avais fait remarquer que les oubliettes évoquaient les cachots où l'on enfermait les condamnés à perpétuité dont on voulait se débarrasser, il m'avait répondu, les yeux pleins de malice :

— Ne t'inquiète pas, ta mère n'oublie jamais de me réveiller, et ça veut dire pas que je suis libre !

Cette pièce était sacrée. Depuis la maladie de mon père, ma mère l'avait fermée à double tour. Avant d'y pénétrer, je me suis lavé les mains et je me suis recoiffé, par respect pour ce lieu. J'ai glissé la clé dans la serrure et souri au grincement de la poignée, qui signalait autrefois la fin de la sieste. J'ai inspiré profondément et suis entré dans la pièce où s'isolait mon père comme on entre dans une bibliothèque. J'ai refermé la porte derrière moi pour me retrouver seul avec les objets. Tout me paraissait désespérément alangui. La bibliothèque, le siège de lecture, le lit de sieste, tout était figé, comme si mon père avait déguerpi en urgence. L'empreinte de son corps était encore visible sur le matelas. Sur l'une des étagères étaient alignés les livres d'une vie. *Le Capital, L'Irak, entre contradictions et développement*. Ou encore *La Révolution trahie*. Il y avait aussi des photos. Lui et ma mère en Égypte, sur le bord du Nil. Eux sur le site de Pétra en Jordanie, souriants.

— On n'est pas censé prendre en photo les événements malheureux d'une vie, m'avait-il dit un jour. Voilà pourquoi tout le monde sourit sur les photos.

Me retrouver ainsi aux oubliettes, sans mon père, a ravivé la douleur du manque. J'avais beau fermer les yeux, il était partout. Il fallait bien l'accepter, mon père d'avant n'était plus là. Il avait tourné les talons, avait capitulé, prisonnier de la chambre 219. Reviendrait-il ? Ici, je ne percevais de lui que les détails, son dos courbé, ses bâillements du tonnerre, cette façon à lui de nettoyer ses lunettes comme on polit un métal précieux, ses hochements de tête face aux publicités télévisées dont lui seul avait compris le sens caché, le vil message subliminal derrière le tout nouveau produit ménager. Un sentiment étrange de déjà-vu.

Je connaissais cette pièce pleine de vie. Ce jour-là, rien n'était plus vivant que son absence. Effacées les siestes habituelles – aux alentours de 14 heures – annoncées à demi-mot en titubant et en enlevant ses lunettes comme pour éteindre la dernière lampe. Je n'espérais pas découvrir des

révélations ni de vagues indices, je voulais trouver des mots écrits de sa main et revoir cette carte. Cette carte, si irréaliste, venue d'un autre temps, je désirais la tenir à nouveau dans mes mains. J'ai fait lentement le tour de la chambre. Ce que je cherchais tenait dans une petite valise, visible celle-là, de marque Samsonite, de couleur marron foncé, avec une serrure à code. 7-5-8. À présent, je voyais tout différemment. 7-5-8 représentaient le mois de juillet de l'année 1958, la révolution de mon père. Ce n'était pas une coïncidence. Enfant, j'avais espéré trouver la vérité. J'avais trouvé un mensonge.

N'était-ce pas ce que j'étais justement en train de faire avec mon père ? Recréer un sentiment de déjà-vu pour réveiller des souvenirs, un exercice aussi fascinant que périlleux car, malgré toutes les bonnes volontés, n'était-ce pas prendre le risque de tordre sa mémoire et de mentir ? Je me suis arrêté devant le placard de mon enfance. Ce placard blanc, il m'avait paru autrefois immense, tellement imposant qu'il m'avait semblé tenir à lui seul le plafond. Il s'apparentait à un monde merveilleux à explorer.

Lorsque j'ai ouvert les deux portes, un effluve de naphthaline me sauta au visage. Le parfum des placards et des valises de mon enfance que j'ai commencé à aimer le jour où j'ai découvert la mallette de mon père. Un parfum de voyage qui m'avait suivi jusqu'en Irak. L'odeur des départs difficiles, des déchirements de la séparation lorsque j'avais quitté Falloujah pour Bagdad. Celle des contrôles jordaniens puis irakiens à la frontière de Trabil et des dernières larmes cachées derrière la pudeur des hommes. Ces boules de naphthaline m'ont serré le cœur. La mémoire olfactive est traîtresse et manichéenne.

À l'intérieur de la valise, j'ai trouvé deux billets de dix francs. Sur le premier, Hector Berlioz, tenant sa baguette avec, derrière lui, son orchestre. Sur l'autre, Voltaire, perruque sur la tête et plume en main. Combien de mains avaient manipulé ces billets ? De la grande poche intérieure, j'ai sorti un dossier bleu blanc rouge, où figurait Marianne brandissant le drapeau français à bout de bras. Au bas était inscrite la devise de la République française : liberté, égalité, fraternité. Puis, tout au fond de la poche, un chapelet noir et gris. Désormais, tous ces objets s'assemblaient et formaient les maillons d'une chaîne, les époques d'une vie.

Tout tenait dans la valise.

Depuis l'amnésie de mon père, j'ai souvent questionné ma propre mémoire. Qu'avais-je réellement raconté à Rami ?

J'ai retrouvé la photo de mon jeune père. En l'examinant de plus près, j'ai remarqué que, contrairement à mon souvenir, il avait un air triste. L'image du bonheur à travers mes yeux d'enfant s'était évaporée. Au milieu de coupures de journaux, je suis tombé sur la carte au faux nom. Je l'ai glissée dans mon portefeuille. Et j'ai repensé à l'Irak, à cette année où la guerre nous a de nouveau frappés.

OceanofPDF.com

L'invasion

(Printemps 2003)

La nuit du 19 mars 2003, tout bascula.

À la maison, nous étions tous devant le poste de télévision. L'ultimatum lancé par George W. Bush venait d'expirer. Les chaînes d'information du monde entier étaient branchées sur Bagdad. Nous restions tous silencieux, à l'affût du premier bombardement, du moindre éclair dans le ciel de la capitale irakienne. Depuis quelques semaines déjà, mes parents étaient inquiets. La question de l'après-Saddam avait du mal à se poser. Cela leur paraissait impossible. Le dictateur ne pouvait être destitué après tant de décennies de terreur. Mon père, pourtant victime du Raïs, contestait cette invasion. Il pressentait les enjeux politiques du mensonge américain.

Lorsque les premiers missiles tombèrent du ciel, je fus incapable d'assister au massacre télévisé, mis en scène par l'injustice du monde. Ce même ciel vert qu'en 1991, ce même feu d'artifice devant lequel mon père, ivre, avait pleuré son pays déchiré. Ce regard différent, ces paroles sibyllines. Je ne pouvais plus. Je sortis prendre l'air et m'engouffrai dans le métro comme dans le déni. Je pensais à ma famille, à tous ceux que j'avais côtoyés en Irak. Que resterait-il de mon pays ? De mes souvenirs d'enfance ? De mes tourments d'adolescent ?

Station Sully-Morland.

Une femme monta dans la rame, tenant un micro à la main, tirant une enceinte sonore de l'autre. Nous n'étions que deux passagers, mais la

femme se plaça face à moi et, avant de chanter, prononça quelques mots.

— Cette chanson est un hommage aux femmes et aux enfants d'Irak, qui vivent et meurent cette nuit sous les bombes. Liberté. Liberté au peuple irakien.

Elle planta ses yeux dans les miens. C'était incroyable. Je déambulais dans le métro pour fuir l'Irak bombardé et il était revenu à moi, comme par magie. La chanson parlait de liberté et d'étoiles.

Il était 23 heures en France, 1 heure du matin en Irak, et Bagdad brûlait par notre impuissance. Ce soir-là, je découvris une autre facette de la culpabilité. Elle devenait le carburant de la colère. J'aurais dû être sous les bombes, avec ma famille. Je n'y étais pas.

J'avais passé huit années tel un lâche, sans un mot pour l'Irak, ni le moindre geste pour le pays de mon père. Dès lors, je ne pouvais plus y renoncer. Il me rappelait. Je ne pouvais plus l'ignorer. Je saignais d'avoir tout occulté. Ce pays, ma famille, l'embargo. Après les douze années du blocus qui étouffèrent l'Irak, j'avais balancé l'ONU et le droit international à la poubelle. Alors que Bagdad s'apprêtait à tomber, j'allais refermer le couvercle. J'avais passé les huit dernières années dans l'ignorance et la candeur, pensant que l'oubli réparerait les choses. Ce soir-là, je décidai de renouer avec cette histoire de pronoms interrogatifs.

Dans le ciel qui congédiait le jour, j'ai vu les premières étoiles de l'après, je voulais y voir réapparaître l'Irak, mon père et son secret.

Liberté

(25 janvier 1972)

Mon père n'a pas oublié ce jour. C'était un mardi. L'hiver figeait Bagdad.

Rami marchait sous une brume encore fraîche et rosée. Quelques minutes avant les premières lueurs du matin, il s'arrêta à l'échoppe Haji Ali, pour commander un thé sucré à la cardamome et un morceau de fromage dans un pain losange arrosé de miel. Il s'arrêta devant son ancien immeuble. Ni Hatem ni ses anciens camarades ne l'attendaient dans son appartement. Étaient-ils libres ? Rami n'en avait aucune idée. Ils n'avaient pas laissé de message. Le cœur lourd, il aperçut le gardien qui balayait devant sa porte. À l'approche du revenant, il plissa le front, visiblement embarrassé. Il ne voulait pas d'ennuis avec la police secrète. Rami était un ex-prisonnier, il ne pouvait pas rester là. Non, il n'aurait pas à rembourser les loyers non honorés. Oui, il pouvait récupérer ses affaires. Il devait surtout s'en aller sur-le-champ et ne jamais revenir aux alentours de l'immeuble. Le gardien s'engouffra dans sa loge et en ressortit avec deux valises. Une mallette Samsonite et un bagage à peine plus grand. Rami les récupéra et s'éloigna sans se retourner, sans ouvrir les valises.

Ce jour-là, à vingt-neuf ans, Rami était sur le point de partir. À la gare centrale de Bagdad, déjà très animée, les lueurs mauves de l'aurore se reflétaient sur le bitume. Des gens se quittaient dans la douleur. Des fils

embrassaient et respiraient une dernière fois la nuque de leur mère, avec l'espoir de garder pour toujours le parfum de leur enfance. Rami, lui, était seul pour dire adieu.

Au même moment, sur cette même place étaient relâchés les prisonniers. Tous portaient la même chemise bleue à rayures, offerte par le centre pénitentiaire le plus célèbre de la capitale. Le palais de la fin. À la vue des nombreux passagers qui montaient ou descendaient des bus délabrés hérités des Anglais, Rami retrouva ses esprits. Il avait encore le temps de se griller une cigarette. Il était nerveux et très amaigri. Depuis qu'on l'avait libéré, il enchaînait ses paquets de Miami Blue, comme si la fumée transformait le temps d'un soupir ses pensées coupables en nuages de cendre.

— Ma dernière année avant la trentaine, songea-t-il.

Rami n'avait jamais quitté l'Irak auparavant, ne serait-ce que pour quelques jours. Or, ce jour-là, il était déterminé à tourner la page, à fuir la folie qui s'était emparée de son pays, à quitter les siens pour trouver refuge chez des inconnus. Soudain, une multitude de sentiments étranges s'emparèrent de lui. Un mélange de nostalgie, de tristesse et de crainte. Malgré cela, son appréhension le rassurait. S'il avait peur, c'est qu'il était de nouveau capable d'éprouver des émotions, et donc qu'il était bien vivant. En prison, on lui avait tout volé : son humanité, sa naïveté. Désormais, il avait l'impression de revivre.

La grande place immense et agrégée d'arrêts de bus commença à s'animer. Ce matin-là, il était convaincu que son avenir serait plus lumineux là-bas, en France. Pourtant, Rami eut du mal à se mettre en mouvement, comme si sa terre le retenait. Autour de lui, les larmes coulaient sur les visages. Le voile silencieux de l'aube était déchiré par les cris des mères. Auprès d'elles, des chauffeurs de bus apathiques entassaient des valises usées dans le ventre ouvert des autocars.

Rami pensa à Mouhja. Elle aurait certainement fait partie de ces mères aimantes. Elle lui aurait dit adieu en lui rappelant de ne jamais l'oublier, de téléphoner à la maison de temps en temps, de vivre et de sourire à cette nouvelle vie. Les larmes des autres mères le consolèrent un peu. Après tout, elles pleuraient des larmes universelles pour tous les fils. Dans leurs yeux, Rami mesura ce que la vie lui avait volé. Il se mit à chercher parmi elles un visage qui ressemblait à celui de Mouhja, à

l’empreinte diffuse qui lui était restée. Un visage lumineux aux yeux bleus. Il ne le trouva pas.

En grimpant dans le bus, il sentit brusquement ses genoux trembler sous l’émotion. Bouleversé par ces adieux auxquels il n’avait pas eu droit, il comprit qu’il quittait peut-être pour toujours cet autre pays qu’était le passé. Le rideau tombait sur un dernier acte douloureux : le départ.

Rami s’installa côté fenêtre. À sa droite, un jeune homme de son âge, plus maigre que lui, regardait droit devant lui. Il semblait avoir dressé un mur épais entre lui et le monde extérieur. Il ne prêta pas attention à son voisin et laissa échapper une larme discrète. Lorsque le bus finit par s’ébranler, un silence religieux s’installa à l’intérieur de l’habitacle. Puis, sans raison apparente, l’autocar tourna trois fois autour de la gare centrale. Un premier tour, peut-être pour prolonger la tristesse des derniers instants. Un deuxième, peut-être pour la beauté du paysage, et le dernier, sans doute pour laisser aux passagers une dernière chance de renoncer au départ.

Silence de mort. Seul le moteur déjà fatigué du bus rythmait sa lente cadence, comme si lui non plus n’avait pas envie de s’échapper de Bagdad. Mais Rami avait pris sa décision. Aussi difficile que cela lui parut, il n’avait plus le choix. À présent, il en était persuadé. En quittant les lieux, il ne pouvait sombrer dans des abîmes plus profonds que ceux qu’il avait connus. Ce qui l’attendait avait forcément un horizon plus large que le ciel de Bagdad.

Alors qu’il tâchait de mettre de l’ordre dans ses pensées, Rami aperçut un homme qui courait derrière le bus. Il se frotta les yeux pour s’assurer qu’il voyait bien. Hatem ! Hatem qui agitait les bras en criant. Sideré, Rami se leva et plaqua son oreille valide contre la vitre. En vain. Impossible d’entendre ce que hurlait Hatem. À chaque feu rouge, son ami rattrapait le bus, progressait le long du trottoir jusqu’à arriver, haletant, au niveau de Rami. Le front collé à la fenêtre, il vit Hatem former un rond avec ses mains posées sur la bouche et crier quelque chose qui semblait être plus important qu’un adieu. Hélas, Rami ne pouvait pas arrêter le bus. Ou ne le voulait pas. Il n’était pas le seul destin en fuite. Et il ne devait pas s’arrêter, ni renoncer. Qu’est-ce que Hatem faisait là ? Où

était-il passé lorsque Rami était en prison ? Lui rappelait-il simplement son amitié et sa loyauté ?

Tout ce que Rami savait, c'était que la France, ce pays lointain, pays de son avenir, l'attendait. Il posa sa tempe contre la vitre sale pour voir défiler le paysage. La ville avait pris une étrange couleur sépia, elle était en train d'appartenir au passé. Il se retourna une dernière fois. Hatem s'était évaporé. Avait-il rêvé ?

Seule certitude pour Rami, il levait l'ancre pour la première fois de sa vie.

OceanofPDF.com

Chambre 219

(4 octobre 2019)

La mémoire de mon père s'arrêtait là. Il ne se souvenait plus de ce qui s'était passé après le 25 janvier 1972. Plus aucune trace de ce qui avait suivi, ni de son exil. Se souvenir encore était vain. Désormais, il refusait les journaux, ne tolérait plus la télévision et, d'un revers de la main, repoussait les plateaux-repas insipides, maudissait l'infirmière de nuit, et plus que tout, les miroirs. Il ne voulait plus les voir. Il ne voulait plus *le* voir. J'avais beau lui expliquer que « l'autre », c'était son reflet, qu'il avait soixante-quinze ans, qu'il avait une famille, un fils, une fille, une femme, qu'il aimait le café noir avec trois cuillerées de sucre, qu'il appréciait la lecture, l'écriture, débattre, regarder le journal télévisé, il haussait les épaules en répétant inlassablement :

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

Cet « autre », son lui d'avant, il ne le reconnaissait plus.

Le médecin est entré dans la chambre. Debout, il semblait moins providentiel, plus humain. Il a ausculté mon père quelques minutes. Le cœur, la respiration, le poids.

— Cinquante-neuf kilos. Il faut essayer de manger un peu plus, monsieur Ahmed.

J'ai retenu mes larmes. Lors de ses belles années, mon père pesait quatre-vingt-dix kilos. Je n'avais aucun souvenir de lui si chétif. Il avait toujours été cet homme costaud, qui pouvait déchirer le bottin à la force de ses poignets. Où était donc passé le bagarreur du métro ? Quand était-

il devenu si vieux ? Quand avait-il tout lâché ? Pouvait-on changer de corps d'un jour à l'autre ? J'avais déjà perdu mon père d'avant, comment pouvait-on mourir deux fois ?

Désormais, il n'était que l'ombre de lui-même. Et je lui en voulais de paraître si maigre. J'avais envie de lui demander de se lever, de marcher, de se battre, d'arrêter de sombrer, de se nourrir même s'il n'avait pas faim, de prendre le métro, d'acheter son journal, de se rebeller. J'ai fait ce que tous les enfants font à un moment de leur vie. J'ai inversé les rôles.

— Il faut manger, papa. Tu dois reprendre des forces.

— Je n'y arrive pas.

Il m'a montré sa gorge.

— Ça bloque, là.

— Je sais, mais il faut essayer. On veut te retrouver en forme à la maison.

— Je sais plus où est ma maison.

Il a levé les bras en signe d'impuissance. De la maison aussi, il ne se souvenait plus. Tout ce qu'il savait, c'était que sa maladie avait donné naissance à une autre. Il comprenait les mots amnésie et mémoire. Il acceptait que je sois son fils.

Soudain, j'ai senti l'urgence de lui parler, de lui révéler ce que je ne voulais pas qu'il sache, d'être l'inverse du père secret qu'il avait été, de lui dire que moi aussi j'avais rencontré Hatem.

Le point de non-retour

(Juin 2009)

La première fois que je suis allé en Irak avec mon père, j'avais l'âge de Rami lorsqu'il l'avait fui.

C'était un autre Irak. L'impensable était arrivé, Bagdad était tombée et Saddam Hussein jugé, puis exécuté. Plus aucune trace de lui ne subsistait. Étonnant comme un règne de près de trente ans pouvait ainsi être réduit à néant.

Les Américains étaient les nouveaux maîtres du pays. Ils vivaient barricadés dans ce qu'on appelle encore la zone verte, une enclave ultra-protégée, au cœur de Bagdad.

Les autres, les Irakiens, survivaient dans la zone rouge. Martyrisé par la guerre, l'Irak était brisé, à l'agonie après six années d'occupation américaine. Je m'y étais rendu plusieurs fois pour essayer de raconter le pays, non pas à mes copains cette fois-ci mais à qui voulait le lire. Écrire un livre sur le sujet était devenu une obsession. À plusieurs reprises, j'ai proposé à mon père de m'accompagner. Nous irions ensemble retrouver son pays perdu, trente-sept ans après l'avoir quitté. Il pourrait m'aider à trouver des repères historiques, à rencontrer des gens, et par la même occasion renouer avec son passé. Je le tannais depuis quelque temps et chaque fois il me répondait par une moue circonspecte. Ce n'était ni un réel refus, ni une véritable approbation.

En avait-il seulement envie ?

Un soir de printemps, j'ai senti la façade du doute se fendiller. J'en ai profité pour reposer la question.

— Pourquoi pas, a-t-il répondu.

*

Le trajet me parut bien plus long que celui de mon enfance. L'Irak n'étant plus respectable aux yeux de la communauté internationale, il n'y avait plus de vols directs entre Paris et Bagdad. Il fallait non seulement faire escale en Jordanie, mais également embarquer dans un avion piloté par un mercenaire sud-africain. Certains avions ayant été pris pour cibles même après la guerre, des pilotes sud-africains rompus aux manœuvres de survie telle que la descente en feuille morte avaient été recrutés par certaines compagnies aériennes.

Pendant le vol, mon père, en manque de nicotine, sembla anxieux. Je m'assis côté hublot pour voir surgir la découpe géométrique des montagnes kurdes et enfin le désert plat, interminable, qui menait jusqu'à la tache beige et informe que formait Bagdad. Dans la cabine, tous les passagers feignaient la sérénité malgré la tension des corps et des visages. Au loin, Bagdad paraissait aussi figée que mes pensées. À l'approche de l'atterrissage, j'avais les mains moites. Je les posai sur mes genoux pour feindre de ne rien éprouver. Tout le monde fixait le plafond ou, au-delà, Dieu. L'avion entama sa descente en dessinant un cercle tel un charognard au-dessus de la dépouille de Bagdad. Puis il descendit en feuille morte – nous avions tous la tête en bas en traversant les nuages. À travers le hublot, j'aperçus des formes rectangulaires qui grossirent à vue d'œil avant de prendre la forme de petites habitations couleur sable. L'aéroport apparut, un carré blanc au milieu des palmeraies. Il était comme inanimé. L'Irak était bien le seul endroit au monde où le pilote était forcé de descendre à la verticale au-dessus de l'aéroport pour éviter d'éventuelles roquettes. Mon père prit un air inquiet. Allait-il reconnaître son pays ?

L'avion atterrit au milieu d'un décor de film de guerre hollywoodien. Personne n'applaudit. Lorsque la porte s'ouvrit, une vague d'air brûlant dévora nos visages. On découvrit autour de nous des blindés, des soldats américains, des hélicoptères volant au-dessus de nos têtes. *Apocalypse Now*. Le bruit de Bagdad ressemblait à celui que j'imaginais de

l'occupation. L'impuissance face à la machine de guerre, le sentiment de ne plus être chez soi. Mon père parut décontenancé. Il n'avait pas imaginé son pays ainsi souillé et tellement démuné.

Sur la « Irish road », la route de la mort, ce tronçon qui reliait le monde de l'occupant à celui de l'occupé, nous retenions notre souffle. Je ne reconnaissais plus rien. Les murs carbonisés, les cratères d'obus et les squelettes noircis de ce qui avait dû être des véhicules militaires irakiens. Tout autour, le désert en gardait les traces. Des reflets de cendre dans le sable orangé. Ça et là, des voitures calcinées sur les bas-côtés témoignaient des bavures meurtrières dont on avait entendu parler. Et puis les dattiers palmiers décapités par une armée américaine impatiente d'obtenir un champ de vision infini. Ces immenses arbres sans tête laissaient présager le sombre futur qui attendait les Irakiens. Des pensées lugubres nous accompagnèrent durant tout le trajet sur cette route mortelle.

Bagdad avait changé de visage. Jamais on n'y avait croisé autant de véhicules militaires, de soldats, de policiers. Certains hommes en armes ressemblaient à des miliciens. Le chauffeur de taxi klaxonnait à tout va pour se frayer un chemin. Le klaxon avait toujours été un langage à part entière.

— Un coup bref signifie *bonjour*, nous dit-il, deux coups pour poser une question, et trois pour avertir d'un danger.

Les feux de circulation ne fonctionnaient plus depuis longtemps. Mon père se remémorait-il les ruelles de sa jeunesse ? Mon cœur se serra. Avais-je commis une erreur en l'amenant ici ? Peut-être aurait-il été plus raisonnable de le laisser à son exil. Mon père décida de s'arrêter dans le quartier de Karrada au centre de Bagdad. Et tenait à être seul.

— J'ai besoin de me retrouver dans cette ville, Euphrate. Juste un peu, au début, tu comprends ? m'avait-il suggéré dans l'avion.

Oui, je comprenais. De mon côté, j'avais prévu autre chose. J'avais rendez-vous avec Saad. Falloujah était devenue un repaire de groupes armés, je ne pouvais pas la revoir tout de suite. Alors je souhaitais écouter mon oncle parler de ma Normandie. Mon père ne voulait pas voir Saad. Ils ne s'étaient plus parlé depuis sa fuite. J'étais entre les deux, l'émissaire des demi-frères, celui qui portait les messages, et tous les deux s'en arrangeaient.

Je quittai mon père au pied de la statue d'Abbas Ibn Firnas où une file de taxis attendait les voyageurs. Je montai dans une vieille Peugeot 504. Quel âge avait le chauffeur ? Soixante-dix, quatre-vingts ans ? Nous roulions au pas dans une rue bondée. Les check-points à répétition et les feux de circulation défectueux avaient transformé les routes en zones de non-droit. Certaines voitures roulaient à contre-sens sur la voie rapide, d'autres empruntaient les trottoirs pour contourner les bouchons. Mon chauffeur, lui, évitait les petits nids-de-poule qu'il connaissait par cœur.

Comme la plupart de ses collègues de fortune, celui-ci avait trois diplômes en poche qui ne lui avaient guère été utiles durant sa petite carrière de militaire de l'ancien régime. Les deux guerres du Golfe auxquelles il avait participé, l'embargo et enfin l'invasion américaine avaient mis fin à ses ambitions de poète. Comme tous les autres, il avait été dépossédé de ses rêves. Voilà dix ans, maintenant, qu'il arpentait les rues de Bagdad au volant de sa vieille voiture rouillée, qui tenait par miracle. Tel était l'héritage de douze ans d'embargo : devoir tout faire avec rien. Douze ans gravés dans la peau. La sienne racontait une histoire de débrouillardise et d'habileté.

Cigarette au bec sur un fond de chanson populaire qu'il fredonnait en me jetant des coups d'œil furtifs dans le rétroviseur, il semblait avoir envie de parler. Chaque mot échangé était sujet à anecdote. Lorsque je lui parlai de ma fascination pour l'ambiance des cafés, il en profita pour me raconter leur importance dans l'histoire de l'Irak. Ils avaient joué un rôle primordial dans la conscience collective irakienne. Les cafés bagdadis avaient été témoins des événements qui avaient traversé le pays. Ils étaient des lieux d'échanges littéraires, de dialogue, mais aussi d'affrontements politiques aux heures les plus troubles. Durant les moments de paix, ces cafés proposaient de nombreuses soirées musicales et de poésie libre. On y trouvait mélomanes et amateurs de littérature, comme lui. Mais c'était un autre temps. Désormais, on y chantait la misère, on parlait de guerre, on dansait avec les morts. Lui n'avait plus mis les pieds dans un café depuis 2003.

— Un repaire de voyous...

Il paraissait nostalgique, lointain. Soudain, il s'arrêta de parler et monta le son de sa radio. Une mélodie bagdadie. Du *maqam* irakien, le

même qu’écoutait mon père dans son casque de Walkman, seul parmi nous, une bouteille de vin près de lui.

À la sortie du tunnel qui menait à la place Tahrir, le chauffeur me donna un conseil :

— Ne reste pas longtemps au même endroit, ça se voit que t’es pas d’ici. Y a beaucoup de bandits dans le coin.

Il écrasa sa cigarette contre le rebord de sa portière et me laissa au rond-point de la place de la Libération. On m’avait prévenu. Dans cet Irak libéré, il ne fallait jamais rester plus de quinze minutes au même endroit. On enlevait des gens pour cinq cents dollars. On tuait aussi facilement qu’on buvait une tasse de thé.

Comme je devais bouger, je décidai d’emmener mes pensées en balade. Je descendis la rue Al Rachid et, au bout de quelques minutes à peine, découvris un spectacle inattendu. Des colonnes ocre et des murs anciens, abîmés par le temps et les protestations, des habitations si vieilles qu’elles tenaient à peine debout, avec leurs fenêtres traditionnelles – leurs *moucharabiehs*, les yeux tristes de Bagdad.

La rue Al Rachid était un vieux monde, un monde à part. C’était là que la diva égyptienne Oum Kalthoum s’était produite, là que le premier cinéma de Bagdad avait ouvert ses portes, là que la vie politique de l’Irak moderne avait été débattue, là que, dans ses célèbres cafés, s’étaient retrouvés intellectuels, journalistes et artistes. C’était de là qu’étaient parties les grandes manifestations contre l’occupation britannique, là aussi que, en 1959, Saddam Hussein avait raté un coup d’État contre le président Abdel Karim Qassem au passage de son cortège. J’étais loin de me douter que là, dans cette même rue, mon père avait milité et entonné des hymnes révolutionnaires.

Cette rue, c’était le cœur du Bagdad historique, autrefois ville ronde – un cercle de deux kilomètres de diamètre en hommage aux enseignements géométriques d’Euclide. Elle tenait son nom du calife Haroun Al-Rachid, du temps où Bagdad était la cité la plus remarquable de la planète. Elle offrait alors l’exemple d’une civilisation raffinée dont témoignent encore les contes des *Mille et Une Nuits*. Aujourd’hui, je connaissais mieux ce pays. Celui de mon père, le mien. Je pris le temps de contempler la ville que j’avais connue autrefois, dont les images

étaient restées gravées dans ma mémoire. Je désirais donner libre cours à mon imagination pour me rapprocher du Rami de mon âge. Tel un aveugle, j'avancai à tâtons dans mes souvenirs. Je longuai des mosquées prestigieuses et de nombreux souks pour arriver sur la rue Moutanabbi, le grand marché des bouquinistes où les amateurs flânaient des heures durant à la recherche de la perle rare. L'air humide sentait le fioul ensablé, ce mariage forcé entre le désert et la graisse chaude des générateurs électriques.

Je me glissai dans la peau du calife qui aimait écouter son peuple, lui qui se déguisait en mendiant et qui sillonnait les rues de sa ville. Puis je marchai, j'écoutai, j'observai, comme l'avait sans doute fait le jeune Rami. Je ne voulais rien rater du spectacle qui m'entourait. Je suivis lentement les colonnes de la longue galerie marchande, à l'affût des conversations dans les boutiques. Ces bouts de dialogues, parfois des monologues plaintifs, composaient un poème chaotique, à l'image des rues de Bagdad. Les ferrailleurs aux outils rouillés côtoyaient les antiquaires, les bijoutiers conversaient avec les boulangers, les libraires discutaient politique avec leurs clients et spéculaient sur les rumeurs de comptoir. Au milieu du vacarme de la rue, je sentis soudain un regard posé sur moi.

Assis par terre, les pieds sales, le visage ceint d'une écharpe noircie par les gaz d'échappement, un enfant me fixait. Il vendait des chewing-gums et des mouchoirs, mais ne me proposa rien. Il me toisait. J'eus l'impression que lui seul aurait pu me révéler une vérité que je m'étais efforcé de chercher toute mon enfance. Loin d'imaginer la vie du petit Rami, orphelin de mère, battu par Samiya, humilié par Saad, mis à nu par la vie.

L'enfant examina mes chaussures puis leva les yeux vers mon visage. Les gamins des rues connaissent bien ceux et celles qui les parcourent. Il avait compris. Je me sentis démasqué. Terminée l'illusion du calife déguisé. J'étais redevenu un étranger. Si cet échange visuel ne dura que quelques secondes, il me parut durer des heures. À l'aune du regard perçant de ce gamin, je pus mesurer l'évidence de cette scène dont j'étais un élément extérieur. « Les rues irakiennes sont jonchées des souvenirs de nos héros et de nos morts. Tu n'es pas de ceux-là. Tu es un étranger », me disaient ses yeux.

En continuant mon chemin, je repensai à mon père. Peut-être avait-il été cet enfant. Il avait le même regard, qui disait un monde qui s'effondre. Un regard profond, un puits où gisait l'injustice. Des yeux qui vous transperçaient l'âme, qu'on ne pouvait oublier. Qui racontaient l'enfance de mon père à mon insu. Un enfant aux pieds sales qui était peut-être orphelin, qui fuirait peut-être son pays, un jour, pour échapper à un avenir perdu au milieu des cendres, pour construire un futur solide et sécher le sang des âmes innocentes laissées derrière lui.

— Euphrate !

Je sursautai. Saad se tenait derrière moi. L'enfant disparut. Avait-il seulement existé ? J'en étais là lorsque Saad m'agrippa par le bras. Il m'entraîna vers la rue Moutanabbi pour nous installer dans son café mythique, le Shabandar. Saad avait des choses à me révéler.

Ses frères et lui avaient été limogés au lendemain de l'invasion. L'une des premières mesures prises par les Américains avait été de purger toutes les institutions liées de près ou de loin à Saddam Hussein. Militaires, cadres du parti, scientifiques, professeurs... un million de fonctionnaires avaient perdu leur emploi. D'un seul coup, l'Irak était passé d'un régime ultra-autoritaire à un désert sécuritaire. L'État s'était transformé en une coquille vide qu'il avait vite fallu remplir. Résultat, de longues files d'Irakiens se portaient tous les jours volontaires devant les commissariats. Boulangers, mécaniciens, chauffeurs de taxi, n'importe qui pouvait devenir policier et porter une arme. Les chômeurs, d'abord réticents, avaient dû choisir : résister à la récession en vivant de petits boulots, ou rejoindre une des branches de l'insurrection.

Enfin, Saad me donna des nouvelles de Falloujah. La ville était devenue paria aux yeux des Américains depuis que deux 4 × 4 étaient tombés dans une embuscade. Quatre hommes dont trois Américains avaient été exécutés par un groupe d'insurgés, avant d'être lynchés par une foule en colère. Les corps mutilés des victimes, des chargés de mission de sécurité pour le compte de l'administration Bush, avaient été pendus au pont vert. Pour les Américains, la vraie guerre avait commencé à Falloujah, où ils devaient affronter un ennemi embusqué, invisible. Et elle se prolongeait à Bagdad, ainsi que dans le reste du pays.

— Falloujah a été proclamé siège de la résistance à l'occupant. Et l'Amérique a décidé d'en finir avec nous. Falloujah va être détruite.

La ville de mon père faisait la une des journaux. Il nous était interdit d'y entrer. Là-bas, tout sentait la mort. Et le stade de foot servait désormais de cimetière.

Saad me raconta aussi le bruit de la guerre, et comment je pouvais m'en servir.

— Si tu veux t'en sortir vivant, il faut l'écouter.

Les pales des hélicoptères découpant le ciel laiteux, les sirènes des ambulances et les tirs étaient des boussoles. Ils rythmaient la journée dans une danse macabre qui devenait instinctive. La voiture piégée qui explosait dans les environs résonnait jusque dans les tripes. L'obus répercutait un son puissant et clair. La mine artisanale renvoyait un vent chaud au visage et du sable dans la bouche.

— À Bagdad, on écoute depuis nos portes cette musique mortelle, m'expliqua Saad. L'Irakien n'a que deux choix : sortir et risquer de mourir ou rester cloîtré et ne pas vivre du tout.

La capitale se vidait de ses habitants. Les rares personnes qui y demeuraient se terraient dans leurs maisons, et en eux-mêmes.

Saad et moi, on se sépara sans savoir si on se reverrait un jour. Je devais rejoindre mon père, sans traîner dans les rues.

Le Falloujah café n'était pas loin. Le chauffeur de taxi me l'avait assuré. Il surplombait la rue Saadoun, l'un des axes importants de la capitale, dont l'asphalte reflétait tellement la lumière du soleil qu'il aveuglait. Je continuai mon chemin jusqu'à ce que j'aperçoive vaguement son enseigne. Il faisait face au Tigre qui réfléchissait tout autant la lumière. Ainsi, son nom n'était lisible qu'une fois calé dans le petit coin d'ombre situé entre la rue et le fleuve. Lorsqu'on tournait le dos au café, on pouvait voir la moitié de Bagdad s'étaler devant nos yeux.

Vue d'en haut, Bagdad ressemblait à n'importe quelle ville, loin de la violence de ces six dernières années. De près, la guerre était perceptible à chaque coin de rue, sur les visages, sur les corps. Partout des silhouettes noires. Ces femmes, auxquelles personne ne prêtait attention, resteraient les fantômes vivants d'un pays hanté par la guerre. Des veuves noires.

Je retrouvai mon père au Falloujah café avec une seule idée en tête. Dorénavant, plus rien ne serait *trop compliqué*, je n'étais plus *trop jeune*.

Nous n'étions plus au Stop Cluny. Il était temps. Comme son nom l'indiquait, le café était devenu le repaire des habitants de Falloujah. L'immense salle, pleine de fumeurs de narguilé et de siroteurs de thé, craquait de toutes parts sous la poussée des tables et des chaises, des éclats de voix et des claquements de pièces de domino et de backgammon sur des tables en verre. Tout au fond, j'aperçus mon père en pleine conversation avec un type qui parlait en agitant les bras. À mon approche, tous deux se levèrent.

— Je te présente Hatem, mon ami d'enfance. On ne s'est pas revus depuis plus de trente ans, tu imagines ?

— Tu es le fils de Rami ? Comme tu es grand ! Tu sais que c'est grâce à moi que tu t'appelles Euphrate ? Ton père t'a raconté ?

— Quoi ? répondis-je en regardant mon père.

— Plus tard, mon fils, je te raconterai plus tard.

— Tu sais que la dernière fois que j'ai discuté avec ton père, c'était ici dans ce café. Il s'appelait le Mahdawi, c'était le café des politicards. C'est devenu le café des nostalgiques comme lui et moi, de ceux qui fuient la vieillesse. On revient toujours à la source, qu'on le veuille ou non.

— C'est ici que je t'ai défendu contre les voyous du Baas, intervint mon père.

— C'est toujours la même histoire, reprit Hatem en me souriant. Celui qui veut t'apprendre à nager est celui qui se noie. Allez, venez, on va parler. Je propose qu'on sorte sur la terrasse, on ne peut pas s'entendre ici !

Hatem. Je n'avais encore jamais entendu parler de lui. Rami ne m'avait jamais rien dit de son ami d'enfance – ni d'aucun autre camarade d'ailleurs. Lui et mon père paraissaient très proches, comme si les dizaines d'années de séparation n'étaient que des minutes.

On s'installa tous les trois autour d'une petite table ronde qui me rappela celles du Stop Cluny. Hatem égrenait un chapelet. Il racontait, imitait, décrivait. Mon père riait. Je l'avais rarement vu comme ça. Le Falloujah café avait un goût d'enfance, et les histoires de Hatem étaient exaltantes. De temps en temps, un serveur nous apportait de nouvelles tasses de thé sans nous poser de question. Le thé irakien avait son rituel.

À partir d'une tasse posée devant soi, une amitié pouvait se faire et se défaire.

Durant leur discussion, le passé refit surface. Je les écoutai se remémorer les étés passés à plonger dans l'Euphrate, la sévérité du professeur Fadil, l'époque de l'université, le quartier Karrada, les amours interdites, la destinée des uns, la mort des autres – la fuite de ceux qui avaient pu, la mort de ceux qui n'avaient pas pu. Je passais d'un visage à l'autre. Je les contemplais eux, leurs gestes, leurs vies antérieures, et leurs manières de boire le thé. J'étais pressé de leur parler. Mais l'occasion ne se présentait pas.

J'effleurai dans ma poche la petite carte que j'avais récupérée dans la valise de mon père. Celle qui mentionnait un nom que je ne connaissais pas. J'attendais le bon moment pour poser la question qui me taraudait depuis mon enfance. Mais les cuillères continuaient de tourner, le sucre se dissolvait lentement dans les tasses. Et moi, je continuais de les écouter parler et rire. Jusqu'à ce que le sort en décidât autrement.

Sur ma droite, assis à deux tables de nous, j'aperçus deux adolescents qui nous observaient. L'un d'eux sortit une feuille de sa poche. L'autre hocha imperceptiblement la tête. Puis ils se levèrent brusquement. L'un d'eux s'approcha de notre table et sortit une arme de sous sa chemise. J'eus tout juste le temps d'entrevoir le canon entouré d'adhésif – un silencieux artisanal. Sans sourciller, le jeune dirigea l'arme vers nous et tira. Trois fois. À intervalles réguliers. Un échantillon du bruit de la guerre dont ne m'avait pas parlé Saad.

Pok-pok-pok.

La foule en panique reflua vers l'intérieur du café, nous emportant avec elle. Tout se déroula en quelques secondes. À travers la vitre, l'évidence s'imposait. Une seule personne était restée attablée au milieu de la terrasse désormais vide, la tête légèrement inclinée. Hatem n'avait pas bougé. Du sang coulait le long de son front. Sa chemise réfléchissait la lumière diffusée par les tables de verre. La couleur de son visage avait déjà changé. Je n'oublierai jamais la phrase de mon père à ce moment-là :

— Mais pourquoi il ne nous a pas suivis ?

Il semblait ne pas avoir compris.

— Papa, Hatem vient d'être assassiné. C'est lui qui était visé.

Quelques policiers postés à vingt mètres n'avaient pas bougé. Ils fumaient tranquillement leur cigarette tandis que la foule se dispersait. Les tueurs avaient tiré sans se cacher. Je me souviens encore de leur visage enfantin, mais déterminé, de leurs gestes assurés, de leur regard glacial, de leur sang-froid. Ce n'était pas la première fois qu'ils tuaient.

On resta debout un long moment, mon père et moi, devant le comptoir, à attendre je ne savais trop quoi. L'odeur du narguilé avait laissé place à l'odeur de la mort, la poudre de canon. Mon père était aussi pâle que sa chemise. En nous réfugiant à l'intérieur, je l'avais instinctivement agrippé par le col pour le tirer de toutes mes forces vers l'intérieur du café. Je regardai sa montre. Elle était cassée. Elle affichait 17 h 54.

Lorsque l'ambulance arriva, Hatem fut allongé sur une civière. Je repensai à ce toxicomane qui avait fait une overdose non loin de chez nous quand j'avais sept ans. Je n'eus pas le courage d'approcher le corps. Je ne voulais pas revoir ces taches bleues. D'ailleurs, tout le monde se tenait à distance. Mon père ne bougea pas, lui non plus. Il était pétrifié. On garda le silence jusqu'au départ de l'ambulance. Mon père n'avait aucune adresse ni le nom d'un quelconque proche de Hatem. Avait-il des enfants ? Une épouse ? Tout était allé trop vite. Soudain, le ciel s'ouvrit sur une pluie battante. J'eus l'étrange sentiment que ce déluge lavait les excréments du monde, qu'il dégrasait l'asphalte de la noirceur des hommes, de l'acte immonde qui venait de se produire. En Irak, la pluie était synonyme de bénédiction, et certains levèrent les mains au ciel. Puis, comme s'il avait recouvré ses esprits, le propriétaire du café annonça à ses clients qu'il fermait tout en maudissant la vie. Oui, nous pouvions nous abriter le temps que la tempête passe. Nous quittâmes le café quelques minutes plus tard. Cette tempête, en revanche, ne quitterait jamais Rami.

À 17 h 54, la mort s'était abattue. Et pour Rami, toute sa vie durant, ce serait le point de bascule entre l'avant et l'après, le nouveau maintenant qui allait durer. Sans un mot, sans un geste, mon père me suivit jusqu'au taxi que je venais de héler. Plus de trente ans d'absence. Quelques minutes de retrouvailles. Dans les yeux de mon père, je vis la mort d'un monde. Cette mort avait frappé à 17 h 54. Rami ployait silencieusement sous le poids du renoncement. Mais nous étions libres. Libres et en vie.

*

Mon sommeil fut agité de mauvais rêves. Le meurtre de Hatem, la panique, le visage blême de mon père. Toute la nuit, les deux adolescents nous tirèrent dessus. À l'aube, j'entendis un cri de femmes, dehors.

— Yabouuuuuu, yabouuuuuuuuu !

Des pleurs. Des femmes étaient venues hurler la tristesse des autres, la perte d'une âme. Une manière de conjurer le sort, de crier l'injustice devenue loi. J'ouvris le petit vasistas qui donnait sur la rue d'où provenaient ces voix. C'était un jour de *asifa*. Une tempête de sable rouge qui engloutissait lentement le quartier. Les cris des femmes se poursuivirent, rien ne pouvait arrêter l'annonce de la mort. Je frissonnai. Puis je les aperçus. Elles entouraient un cercueil, posé sur le toit d'une voiture. Un cortège funèbre devenu le commun des mortels restés vivants. Je pensai à Hatem. À mon père. D'où venaient mes larmes ? Je ne connaissais pas Hatem. Je ne l'avais vu qu'une dizaine de minutes. Je me retins au bord du lavabo. Ces femmes, cette tempête, ces morts... je pleurais mon Irak, celui que j'étais venu chercher, celui que mon père avait souhaité revoir. Je regardai une dernière fois à travers la petite fenêtre. Les voix et les ombres s'estompèrent. La tempête les avalait, les étouffait. Un rare moment de répit dans le Bagdad que je venais d'infliger à mon père.

Les rumeurs allaient plus vite que les enterrements. Il se murmurait déjà que Hatem collaborait avec l'armée américaine, qu'il les rencontrait dans la zone verte, qu'on l'avait vu sortir d'un véhicule militaire, qu'il signait des contrats avec des mercenaires de la guerre – ceux qui étaient là pour reconstruire le pays – avec l'argent du pétrole – celui qui devait revenir aux Irakiens –, que Hatem avait déjà échappé à un assassinat, que le sniper l'avait raté de peu, mais n'avait pas manqué son traducteur, que c'était inévitable, qu'il était un traître, que les noms des collaborateurs circulaient sur des listes distribuées par des groupes armés à la sortie des mosquées, dans les cafés, sur Internet.

Mon père m'annonça ne plus vouloir rester, qu'il souhaitait quitter ce pays maudit une fois pour toutes. Le lendemain, sur le trajet vers l'aéroport, il n'ouvrit pas la bouche. Rami tournait une deuxième fois le dos à son pays.

À son retour, il fit ce qu'il avait sans cesse repoussé, après toutes ces années : demander la nationalité française.

OceanofPDF.com

Chambre 219

(5 octobre 2019)

Encore étourdi par mon récit sur le Falloujah café, et alors qu'il recouvrait lentement ses esprits, mon père a soudain lâché une plainte. Je me suis approché de lui pour poser une main sur son épaule. Il pleurait. Mon père semblait revivre une scène. Celle du café ? Celle de la mort de Hatem ? Je l'ai supplié de se confier à moi, de me raconter ce qui se passait dans sa tête. Il sanglotait, pressait ses mains tremblantes contre ses oreilles, fermait les yeux en secouant la tête. Nous restions figés, l'un en face de l'autre. J'ai eu peur, pourquoi lui avais-je raconté ce voyage à Bagdad, cette rencontre avec Hatem ?

Dans la chambre 219, le temps s'est arrêté. J'ai regardé mon père et n'ai pu m'empêcher de penser au tourbillon de la vie. Tout naît, tout vit et tout meurt dans un maelström – celui-là même qui avait failli noyer mon père.

Juste avant l'oubli, il n'y avait eu que le cancer, ce qui était déjà beaucoup. La maladie était là, constamment, dans chaque souffle, dans chaque geste de mon père, dans l'électrocardiogramme qui faisait office d'horloge et les secondes qui s'égrenaient au rythme des pulsations cardiaques. Entre les séances de chimiothérapie, l'attente et l'angoisse oscillaient comme un pendule. Auparavant, l'amnésie, l'intruse de nos confidences, était devenue une alliée. Elle planait au-dessus de nous. Elle nous pointait du doigt. Elle dégoulinait sur ma culpabilité et sur son ignorance. Mais cet ennemi invisible nous a encouragés à exprimer des

choses qu'on n'avait jamais réussi à se dire – ce « nous » qui nous enfermait dans la chambre 219.

Le temps d'un instant, cette amnésie a disparu. Au cours de mes recherches, j'avais lu qu'on appelait ça une levée d'amnésie, et qu'elle arrivait souvent lors d'un moment intense. Un accouchement, un accident, ou même une conversation capitale, réveillant un traumatisme endormi.

— Je me souviens.

J'ai vu un autre père. Je suis allé m'asseoir auprès de lui. Toute ma vie, j'avais attendu ce moment. Dialoguer plutôt que de le regarder mourir, épuiser toutes les ressources à notre disposition. J'ai longtemps évité cette possibilité de nous parler vraiment, de faire de ce précieux moment un temps vivant. Toute ma vie, j'ai cherché cette histoire manquante. J'ai murmuré :

— Amir Mullah.

Il m'a regardé.

— La carte. Amir Mullah, ça ne te dit rien ? ai-je insisté.

Il a hoché la tête. Il se souvenait.

Il lui a fallu quelques instants pour reprendre la parole. J'ai repensé au Stop Cluny, à ma garde à vue au commissariat, à ces moments de conversations ratées. Notre circonstance atténuante allait enfin arriver. Le tourbillon des années lui était resté fidèle. L'exil n'efface jamais le passé.

Il a tiré une longue bouffée sur sa cigarette avant de l'écraser et de me regarder. Ce souvenir paraissait peser aussi lourd que les pastèques qu'il enterrait au fond du fleuve.

— Je t'écoute, papa.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Je décelais quelque chose que j'avais connu. J'ai retrouvé la voix du Stop Cluny, cette voix qui diminue et ce corps qui s'estompe un peu. Ce que je voulais savoir ?

Est-ce qu'il se souvenait du Falloujah café ? De la mort de Hatem ? De la carte au faux nom ? Je me suis approché de lui. Il m'a observé de nouveau.

Rires d'infirmières dans le couloir. Cliquetis réguliers d'un chariot à repas insipides. J'ai fermé la porte. Je voulais en finir. J'étais prêt. Le

silence de mon père caché dans la valise devait se libérer, c'était maintenant ou jamais.

— Amir Mullah, c'était moi. C'était mon nom de militant.

Rami et Amir étaient les deux faces d'une même pièce. Il a poursuivi. Ce qu'il m'avait dit du café Mahdawi des années 1960, tout était vrai. Ce n'était pas Rami qui s'y rendait, mais Amir Mullah, militant trotskiste, opposant au régime de Qassem. Il était l'un de ces fameux « derniers clients » du fond de salle. Et Amir Mullah n'était pas rentré seul. Il n'avait pas non plus quitté Hatem, ce soir-là.

OceanofPDF.com

Amir Mullah

(Été 1963)

Cette histoire remontait au mois de juillet 1963 ; ça, mon père en avait la certitude.

Chaque année, au jour dit, le café Mahdawi fêtait la révolution du 14 juillet 1958. À chaque anniversaire, le gouvernement irakien exigeait des photos officielles. Soldats de l'armée de terre, de l'air, de la marine, fonctionnaires des ministères, tous devaient s'y astreindre. C'était aussi une manière de recenser tout le monde, de rappeler qu'il gardait l'œil sur eux.

Rami entra dans le café, apprêté pour l'occasion.

— Vive la révolution, lança machinalement le photographe.

Vive le coup d'État, oui, pensa Rami.

Le photographe, absorbé par sa tâche, était clairement un perfectionniste.

— Regarde au loin... Enfin, comme si tu regardais la mer.

— D'accord. Comme ça ? répondit Rami, en levant légèrement le menton, amusé par l'engagement du photographe pour une révolution qu'il estimait sans doute réelle.

— Oui, ne bouge pas. C'est parfait !

Le pauvre, soupira Rami. Comment peut-il croire à cette mascarade ?

Tout ça pour quoi ? Au nom d'une révolution qui n'avait rien changé. Les gens avaient toujours faim, et la violence régnait en maître. Pour

Rami, la révolution avait été un coup d'État masqué. Et un coup d'État appellerait forcément un autre coup d'État. Suivi de bien d'autres.

Le pays avait changé. Cette année 1963 est de mauvais augure, se dit Rami. Sous couvert de progrès, le gouvernement qui nationalisait son pétrole, éduquait son peuple, modernisait ses infrastructures, revendiquait l'unité arabe, avait déclaré la guerre aux opposants et cachait une effusion de violence dans l'ombre des couloirs des services de sécurité. De plus, en pleine guerre froide, l'Irak devenait un pays convoité par les deux grandes puissances ennemies, les États-Unis et l'Union soviétique.

— Allez ! Fais comme si tu regardais le ciel, persista le photographe, avec sérieux.

— Le ciel, j'ai beau le contempler tous les jours, ce sont les oiseaux qui m'observent, plaisanta Rami.

Le photographe ne répliqua pas. Il était trop occupé. Une longue file d'hommes en uniforme attendaient derrière lui.

*

Le soir, Rami avait rendez-vous avec Hatem au Mahdawi. Fervent critique de cette « fausse révolution », ce dernier brûlait de l'intérieur et souhaitait poursuivre le combat. Rami aperçut son ami, assis au fond de la salle, le lieu de leurs réunions secrètes, à l'abri du regard des partisans du Baas. Hatem sirotait son thé de manière compulsive. Rami le connaissait assez pour comprendre que la discussion s'annonçait grave.

— Tu es disponible ce soir ? lui lança Hatem.

— Hatem...

— On a un rendez-vous important à 22 heures, il faut que tu viennes. Les choses se préparent, Rami. Ton nom a été mentionné plusieurs fois par les camarades, et on veut savoir si tu es avec nous, si on peut compter sur toi. Ou pas.

— Je t'ai dit ce que j'en pensais, Hatem. Je ne suis ni pour ni contre. Mais, à ton avis, ça va changer quoi ?

Hatem le dévisagea un instant. Rami sentit que son ami lisait en lui, qu'il cherchait la faille.

— Tu vois bien ce que ce régime est en train de faire, non ? reprit Hatem. On nous a demandé de bombarder des villages, mais tu te souviens d'où on vient, toi et moi ? Es-tu certain qu'il n'y avait que des combattants dans ces maisons ? Et les militants arrêtés tous les jours, et torturés ? On les oublie ? On les laisse crever ?

— Parce que tu crois que les méthodes vont changer ? On va renverser le régime et ensuite ? Ça va aller de pire en pire, Hatem. Tu veux remplacer un parti unique par un autre ?

— J'espère que tu auras raison, mon ami. En tout cas, nous traverserons le pont. Nous irons les débusquer. Et nous les chasserons du pays, avec ou sans toi.

*

Ce même soir, Qassem quittait le ministère de la Défense pour rentrer à son domicile, une immense villa gardée par une dizaine de soldats et deux chars. Comme à son habitude, le général monta à bord de sa Land Rover et s'assit sur le siège arrière à droite. À l'avant, le chauffeur et un aide de camp constituaient sa seule escorte. La voiture s'engagea dans la rue Al Rachid qui, malgré son étroitesse, était l'artère principale de la ville. Il était environ 18 heures. La voiture présidentielle, reconnaissable aux yeux de tous, progressait lentement à cause du trafic intense de fin de journée. Sur les trottoirs, une foule nombreuse de passants, de mendiants, de cireurs de chaussures et de marchands se mit à applaudir. Personne ne remarqua les dix hommes qui se tenaient immobiles derrière les colonnes longeant la rue.

Lorsque la voiture tourna à l'angle de la rue Al Rachid et de Saadoun, chacun d'eux sortit une mitraillette de son ample *dishdasha* et ouvrit le feu sur le général Qassem. Dans un réflexe rapide, ce dernier dégaina son revolver et parvint à abattre l'un des assaillants avant d'être touché à son tour et de s'effondrer. La foule se dispersa aussitôt, les commerçants rabattirent la tête de leurs échoppes. Ce bref moment de confusion permit aux attaquants de fuir par une ruelle à travers le souk.

Lorsque la police débarqua dans la rue désormais déserte, Qassem gisait sur la banquette arrière, gravement blessé, mais vivant. Hélas, son chauffeur n'avait pas eu cette chance. Transporté à l'hôpital, le général

s'en sortit avec une fracture de l'épaule et du bras gauche. L'homme qui l'avait touché ne fut pas identifié, ce qui augmenta le climat de défiance et de paranoïa. La loi martiale et le couvre-feu furent instaurés dès le lendemain.

L'émotion populaire ou la popularité d'un miraculé, rescapé d'un attentat, devinrent le terrain idéal pour intensifier la chasse aux opposants et autres conspirationnistes. Le général ordonna de faire exécuter plusieurs officiers. Et une conférence de presse se tint à l'hôpital où il était encore en convalescence.

— Un certain nombre d'officiers et de traîtres ont été exécutés, déclara-t-il. Ils étaient des renégats. On les a transformés en héros de la révolution qui nous est chère, mais ils ne sont que des héros en trahison. Leur exécution est un avertissement pour tous ceux qui à l'avenir pourraient être tentés de trahir.

À l'aube, l'appartement de Rami fut fouillé de fond en comble. Mais Rami n'existait plus. Il s'appelait désormais Amir. Amir Mullah.

OceanofPDF.com

Le dernier jour (5 octobre 2019)

Je n'ai pas reconnu mon père. Pourtant, ma mère m'avait prévenu. La chimiothérapie lui détruisait le corps. Il s'étiolait. Il avait perdu ses cheveux et ses sourcils. Je m'étais absenté quelques jours seulement, et le cancer l'avait rattrapé. J'avais pris des nouvelles par téléphone. Ma mère et ma sœur s'étaient relayées durant mon absence. Ces dernières semaines, nous avions décidé d'alléger notre protocole familial. Il fallait que mon père se réhabitue à elles. Sa femme. Sa fille. Sa famille. Qu'il les voie. Il semblait ne plus supporter la chimiothérapie. Lorsqu'il ne dormait pas, il prononçait des paroles plutôt sinistres.

— C'est foutu, mon fils, a-t-il déclaré en m'apercevant.

J'ai rétorqué – en toute mauvaise foi – que ce n'était qu'un passage désagréable, un moment difficile à surmonter, que tout allait redevenir comme avant. J'aurais aimé qu'il refuse d'être vu dans cet état, qu'il ne daigne pas écouter mes mensonges, qu'il me demande de partir, qu'il préfère être oublié le temps de se remettre. Mais non, il souhaitait ma présence, il avait besoin de moi pour aller aux toilettes, pour redresser un oreiller, pour ouvrir une fenêtre. Mon père avait peur. Je ne lui connaissais pas ce sentiment. Et j'ai eu honte d'en être irrité, honte de ne pas comprendre cet homme. Je suis resté avec lui jusqu'au soir. Je l'ai embrassé sur le front avant de rentrer chez moi. Et je me suis endormi à nouveau sur mon inquiétude.

Cette nuit-là, j'ai fait un rêve.

*

Il faisait froid. Je me trouvais sur le toit d'une tour si haute que je ne voyais rien du monde d'en bas. Le vent soufflait fort, par rafales. De la main droite, je tenais un bouquet de ballons multicolores. Un souffle doux mais implacable m'a emporté dans les airs. J'ai flotté, sans paniquer, et surplombé la ville un moment, léger et serein. Un homme tenant lui aussi des ballons m'a survolé de quelques mètres. Puis il est redescendu à mon niveau, tout en volant gracieusement. Nous nous sommes contemplés quelques instants, suspendus dans le ciel. Son regard racontait les brimades et les coups, les humiliations et les peines de la vie, la fatigue et l'ennui, son besoin de tout balayer, de partir, d'oublier.

L'homme s'est présenté.

Je suis l'absence.

Je ne parvenais plus à distinguer son visage soudain auréolé de lumière. Je fermais les yeux pour mieux l'écouter. Il a déclamé quelques vers :

L'ivresse du monde est mortelle, et nous sommes pris vous et moi, chers amis, dans un rêve ailé, dans le tourbillon de l'oubli. Je suis l'absence.

Je ne trouvais pas de réponse à lui apporter. Que pouvais-je lui dire sinon mon envie de réussir là où il pensait avoir échoué ?

Ensuite, nous nous sommes retrouvés à terre, nos ballons toujours à la main, au bord d'un fleuve doux et tranquille. Nous étions côte à côte, les yeux vers l'autre rive. J'éprouvais un besoin irrépressible de rentrer chez moi, de me réveiller. J'ai regardé mon père et lui ai murmuré :

Tu viens, on rentre ?

Il est resté un moment silencieux, sans parler, avant de montrer du doigt une silhouette de l'autre côté.

Je ne peux pas, mon fils, Mouhja me fait signe, tu la vois ? Elle me demande de rentrer à la maison.

Le visage lumineux a peu à peu laissé la place à celui que je connaissais depuis toujours. Le sourire hésitant de mon père était bel et bien le même.

Puis tout s'est emmêlé. Les ballons ont éclaté...

Chute vertigineuse.

Sensation de mort.

Et je me suis réveillé hors d'haleine, paralysé par ce que je venais de voir.

Un mauvais rêve, un cauchemar, une réalité. J'ai éprouvé une irrésistible envie de téléphoner à mon père, d'entendre sa voix, de l'interroger, de l'entendre me répondre : *c'est trop compliqué*.

Il n'a pas décroché. Il ne décrocherait plus. Je n'entendrais plus jamais sa voix.

OceanofPDF.com

Au revoir, papa (6 octobre 2019)

C'est arrivé à l'aube. À l'autre bout du fil, ma mère en pleurs : « Il est parti. » L'incrédulité d'abord. Puis l'injustice. Et enfin la nausée. J'ai raccroché. Je n'ai pas trouvé les mots, ni la force. Je n'étais pas là.

J'étais en route en scooter. J'ai grillé le feu rouge, je suis passé par l'avenue d'Iéna puis j'ai coupé par la rue Georges-Bizet. Sans me rendre compte, je parlais à haute voix. Je soufflais inlassablement contre le vent. *Mon père, mon père, mon père.* Il fallait qu'il existe. Encore. Coûte que coûte.

J'étais en chemin pour lui apporter la pièce manquante à son histoire, et boucler la boucle, car je ne lui avais pas tout raconté. Et je ne savais pas comment la lui révéler.

Ce qui suivit n'est qu'une brume dans mon esprit. Je ne voyais plus. Je n'entendais plus. Tout allait vite. Trop vite, on m'a guidé pour les rituels, on m'a arraché à mes pensées. Le lavage du corps, son placement dans la chambre froide, la mosquée, la prière funéraire, pour celui qui disait ne pas être croyant mais invoquait Dieu à chaque promesse, qui usait de *Incha'Allah* au gré de ses interlocuteurs.

Puis, un linceul blanc calé dans un cercueil en bois, mon père à même le sol.

J'aurais voulu crier, donner de la densité à ma peine, mais je me suis abstenu. Je suis resté silencieux face à cette boîte en bois. Comment mon père, cet immense personnage, qui avait fui l'Irak pour se réfugier en

France, qui était passé par le palais de la fin, qui avait été torturé, pouvait-il tenir là-dedans ?

Entourés de bien plus d'inconnus que de proches, nous avons pris la direction du cimetière du Mont-Valérien sous une pluie battante. Les gouttes qui ruisselaient sur mon front se mêlaient à mes larmes, le cercueil de mon père ballottait entre le Tigre et l'Euphrate qui s'épousaient pour former le Shatt Al Arab avant de se jeter dans une mer de tristesse. Un déluge pour les yeux des hommes, pour les yeux de ceux qui ne pleuraient plus, pour les yeux des absents, un hommage du ciel rythmé par les cliquetis secs des pelles, aussi constants et réguliers qu'une horloge. L'horloge implacable de la vie.

Et lorsqu'on a descendu le cercueil de mon père en terre, j'ai songé au parvis de Notre-Dame, au Stop Cluny, à nos conversations manquées. J'ai repensé à sa difficile question, subitement formulée dans la chambre 219. Ai-je réussi ma vie ? J'ai cherché les mots. Ces mots que j'aurais aimé lui offrir. Papa, on t'enterre, et je suis perdu dans mes pensées.

Papa, tu as vendu des cartes postales sur le parvis durant quinze années. Tu as arpenté les pavés glissants en veillant à ne pas te faire attraper par la police. J'ai fait le calcul. Tu as vendu en moyenne vingt éventails de cartes par jour, et chaque éventail en comportait dix. En quinze années, tu as dû vendre plus de cent mille cartes. Papa, j'embrasse chacune de ces cartes, j'embrasse chaque personne qui a accepté de t'en acheter, qui a eu l'honneur d'échanger ne serait-ce qu'un mot avec toi, j'embrasse chaque personne qui ne t'a pas ignoré, qui t'a considéré, qui a échangé un sourire avec toi.

Papa, tu nous as fait l'honneur de te sacrifier pour nous, pour Aroi, pour maman, pour moi. Tu as survécu aux louves noires, tu as croupi dans le palais de la fin, tu as sacrifié tes rêves, tu as affronté le regard de badauds qui te voyaient suivre les policiers à contrecœur, tu as patienté dans les cellules moisies des commissariats, tu as pris le premier et le dernier RER A et humé tous les jours son odeur de soufre. Mon pauvre père, mon héros, tu m'as transmis tes valeurs, et voilà ma plus grande richesse. Puisse ton sacrifice porter ses fruits, puisse l'Irak, l'Euphrate, ton berceau, exister à jamais.

Papa, tu peux compter sur moi. Je fredonnerai cette chanson populaire sur ta tombe, celle que chantait Mouhja. Papa, j'ai traversé le fleuve pour

toi. J'ai traversé le fleuve pour noyer tes blessures. Je ne t'en veux plus, mon père, maintenant que je suis devenu comme toi, sourd, muet et aveugle face à cette sacrée folie qu'est la vie.

Va, Rami, va rejoindre l'autre rive, il n'y a plus de maelström, ni de pastèque à enterrer, ni d'enfants à impressionner, ni de chagrin à oublier, ni de vie à regretter, ni de rêve à maudire. Disparus sont les maux de ton fleuve magnifique et silencieux.

Après la mise en terre, j'ai aperçu trois hommes, qui se tenaient à l'écart. Ils étaient très élégants, costume trois-pièces, chapeau sur la tête, pochette, parapluie ouvert. Je ne les avais jamais vus auparavant. Ils avaient l'âge de mon père. Ils venaient de loin, de là-bas, peut-être. Ils se sont approchés de la tombe et, chacun à leur tour, ont jeté une poignée de terre. L'un après l'autre, ils ont reculé de quelques pas et se sont inclinés.

Puis ils m'ont adressé un signe de tête. Et ils sont partis.

J'ai attendu leur départ pour rester seul avec toi.

Papa, m'entends-tu à l'intérieur de ta petite boîte en bois ? As-tu sorti ton paquet de clopes ? Il y a cette histoire manquante, que tu as oubliée – mais l'avais-tu vraiment oubliée ? –, à cause de cette pudeur qui te caractérisait. Alors écoute bien, car voici la vérité nue. Celle que j'aurais dû te révéler.

Papa, tu n'as pas été jeté en prison par hasard. Comme tu pouvais t'en douter, tu as été dénoncé. Non par un membre de la police de Saddam Hussein, ni par un opposant politique du camp adverse, ni par un revanchard auquel tu aurais piqué l'orgueil ou le cœur, mais par ta marâtre, papa. Par Samiya.

Oui, Samiya t'a dénoncé. Tu aurais dû mourir dans le palais de la fin, ne jamais en sortir et disparaître pour toujours. Mais sais-tu qui t'a sauvé, papa ? C'est Saad, celui dont tu avais entendu la voix, celui qui faisait partie du commando venu t'arrêter. Avais-tu vraiment oublié ?

Saad, ton demi-frère, ton frère malgré tout, te surveillait. Durant le trajet vers le palais de la fin, il avait détruit toutes les preuves. Ton coup d'État, tes tracts, ton arme. Tout avait disparu. Saad, qui t'avait autrefois tendu un piège, causant la perte de la moitié de ton ouïe, de la moitié de ta dignité face à ton père, avait finalement décidé de te sauver la vie. Les scorpions noirs n'étaient plus mortels, et j'ai complètement oublié de te le dire.

*

Aujourd'hui, je le sais. La mémoire est un art choisi, un canevas blanc sur lequel on fait courir des pinceaux de couleurs, pour un résultat bien loin de la représentation exacte de la réalité, mais proche d'une vérité subjective, celle qui nous habite à l'instant où nous la vivons. La mémoire n'est pas forcément une reproduction fidèle de ce qui s'est réellement passé. Elle retient aussi bien ce qu'elle désire que ce qu'elle abhorre.

Les photos ne disent jamais toute la vérité. En figeant le temps, elles immortalisent un sourire, ancrent un souvenir mais ne livrent pas les mensonges ou les secrets. On pense connaître nos proches mais on ne perçoit pas leurs zones d'ombre, ni les voiles occultants, ni les murmures, ni les oublis. Parfois, les photos nous permettent de nager quand bon nous semble dans les méandres de la mémoire, de revenir en arrière, de ressentir une émotion, mais elles nous posent des œillères sur un monde dépassé.

La mémoire est un mensonge qui marche du bon côté de la vérité, et les mots n'exposent qu'une représentation des faits. Je ne t'ai pas trahi, Rami. Je t'ai raconté ton rêve, papa, celui que tu n'as pu atteindre. Et il m'aura fallu trente ans pour le réaliser. Nous nous sommes menti mutuellement, peut-être pour mieux nous dire la vérité, celle que la pudeur nous avait empêchés d'exprimer. Oui, papa, tu m'as transmis ton silence. Et le silence n'est ni une vérité ni un mensonge.

À ta question, je peux désormais répondre. Oui, tu l'as réussie ta vie – la mienne n'est qu'un leurre à côté de la tienne. Là où ton rêve a échoué, j'ai rêvé à mon tour, je sais qui je suis, je sais d'où je viens, grâce à toi, j'ai vidé ma valise invisible de mes mauvais rêves. J'ai compris que, plutôt que de laisser le temps filer vers le néant, il faut le retenir, l'inscrire dans la mémoire, l'écrire et le parler, en faire peut-être ce qu'il y a de plus beau dans cette existence. Vivre éternellement à travers celui qui se souvient.

Remerciements

J'adresse mes remerciements en premier lieu à ma mère et à ma sœur qui, en plus de m'avoir soutenu, m'ont été d'une aide précieuse tout au long de l'écriture de ce livre. La mémoire et l'imaginaire sont deux vastes mondes.

Merci à ma compagne, Claire Davanne, pour son soutien, sa patience, son écoute, son épaule.

Merci à ma chère Catherine Nabokov, un diamant d'agent littéraire devenue ma précieuse amie et qui, autour d'un café parisien, m'a demandé un jour si je ne « voudrais pas écrire un roman ? », une question qui a déclenché cette aventure littéraire.

Il me faut encore dire merci à tous ceux qui ont semé des graines sur mon chemin d'écriture, à celles et ceux qui m'ont encouragé, écouté, conseillé, lu, accompagné, soutenu, je mesure ma chance : Isabelle Pailler, Gregory Messina, Rania Cherfi, Henriette Souk, Eva Baldassari, Marianne Lévy-Leblond, Sidonie Mangin, Thomas Zribi, Bethsabée Zarka, Hugo Van Offel, Saïd Mahrane, Michel Welterlin, Amira Souilem, Nazim Abdelouahab, Dominique Davanne, Sérigne M'Baye Gueye (Disiz), Jean-Pierre Canet, Romain Icard, Tania de Montaigne, Sameer Ahmad, Shathil Nawaf Taqa, Marc Alexandre Oho Bambe, et j'en oublie certainement.

Merci à ma chère editrice Véronique Cardi pour sa confiance et son enthousiasme, et à son équipe extraordinaire : Anne Pidoux pour sa nécessaire relecture et nos longues conversations, Charlotte Rousseau, Claire Charles, Vincent Eudeline, Typhaine Cormier.

Merci à ma famille en Irak pour cette enfance unique durant les étés d'un pays si particulier. Une pensée aux oubliés, aux exilés, aux rêveurs opprimés. Une pensée pour toi, papa, qui m'a ouvert la porte de ton Irak perdu.

OceanofPDF.com

Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de copyright](#)

[Du même auteur :](#)

[Dédicaces](#)

[Exergues](#)

[Prologue \(6 octobre 2019\)](#)

[L'oubli \(2 août 2019\)](#)

[Mouhja \(Été 1952\)](#)

[Chambre 219 \(3 août 2019\)](#)

[Je suis ton fils, tu as une fille et une femme. Tu as une famille. \(Automne 1987\)](#)

[Samiya \(Été 1953\)](#)

[La gifle, le parvis et le stop Cluny \(Été 1988\)](#)

[Le voyage \(Été 1989\)](#)

[Saad \(Automne 1953\)](#)

[Saad \(Été 1989\)](#)

[Hatem \(Été 1954\)](#)

[Le revenant \(Septembre 1990\)](#)

[La révolution \(Juillet 1958\)](#)

[La guerre à la récré \(Janvier 1991\)](#)

[Chambre 219 \(4 août 2019\)](#)

[L'accent \(Mars 1991\)](#)

[La rupture \(Été 1995\)](#)

[Le café Mahdawi \(Été 1963\)](#)

[La révolution perdue \(Été 1968\)](#)

[Le palais de la fin \(Printemps 1971\)](#)

[La garde à vue \(Été 1998\)](#)

[Chambre 219 \(5 septembre 2019\)](#)

[Les oubliettes \(6 septembre 2019\)](#)

[L'invasion \(Printemps 2003\)](#)

[Liberté \(25 janvier 1972\)](#)

[Chambre 219 \(4 octobre 2019\)](#)

[Le point de non-retour \(Juin 2009\)](#)

[Chambre 219 \(5 octobre 2019\)](#)

[Amir Mullah \(Été 1963\)](#)

[Le dernier jour \(5 octobre 2019\)](#)

[Au revoir, papa \(6 octobre 2019\)](#)

[Remerciements](#)

[OceanofPDF.com](#)